DES ERREURS

ET

de la Vérité.

DES ERREURS
ET
de la Vérité,
OU
LES HOMMES RAPPELLÉS
AU PRINCIPE UNIVERSEL
DE LA SCIENCE;

Ouvrage dans lequel, en faisant remarquer aux observateurs l'incertitude de leurs recherches, & leurs méprises continuelles, on leur indique la route qu'ils auroient dû suivre, pour acquérir l'évidence physique sur l'origine du bien & du mal, sur l'homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle, & la nature sacrée, sur la base des gouvernements politiques, sur l'autorité des souverains, sur la justice civile & criminelle, sur les sciences, les langues, & les arts.

PAR UN PH..... INC.....

PREMIERE PARTIE.



A ÉDIMBOURG.

1782.





L'Ouvrage que j'offre aux hommes n'eſt point un recueil de conjectures, ce n'eſt point un ſyſtême que je leur préſente, je crois leur faire un don plus utile. Ce n'eſt pas néanmoins la ſcience même que je viens leur apporter : je ſais trop que ce n'eſt pas de l'homme que l'homme doit l'attendre : c'eſt ſeulement un rayon de leur propre flambeau que je ranime devant eux, afin qu'il les éclaire ſur les idées fauſſes qu'on leur a données de la vérité, de même que ſur les armes foibles & dangereuſes que des mains mal ſûres ont employées pour la défendre.

J'ai été vivement affecté, je l'avoue, en jetant les yeux ſur l'état actuel de la *ſcience ;* j'ai vu combien les mépriſes l'ont défigurée, j'ai vu le voile hideux dont on l'a couverte, & pour l'intérêt de mes ſemblables, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de l'arracher.

Sans doute que pour une telle entrepriſe,

il me faut plus que des ressources ordinaires ; mais, sans m'expliquer sur celles que j'emploie, il suffira de dire qu'elles tiennent à la nature même des hommes, qu'elles ont toujours été connues de quelques-uns d'entr'eux depuis l'origine des choses, & qu'elles ne seront jamais retirées totalement de dessus la terre, tant qu'il y aura des êtres pensants.

C'est là où j'ai puisé l'évidence & la conviction des vérités dont la recherche occupe tout l'univers.

Après cet aveu, si l'on m'accusoit encore d'enseigner une doctrine inconnue, on ne pourroit pas au moins me soupçonner d'en être l'inventeur, puisque si elle tient à la nature des hommes, non seulement elle ne vient pas de moi, mais même il m'eût été impossible d'en établir solidement aucune autre.

Et vraiment, si le lecteur ne prononce pas sur l'ouvrage, avant d'en avoir apperçu l'ensemble & la liaison; s'il se donne le temps de sentir le poids & l'enchaînement des principes que je lui expose,

il conviendra qu'ils font la vraie clef de toutes les allégories & des fables myſté-rieuſes de tous les peuples, la ſource premiere de toutes les eſpeces d'inſtitutions, le modele même des loix qui dirigent l'univers & qui conſtituent tous les êtres ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſervent de baſe à tout ce qui exiſte & à tout ce qui s'opere, ſoit dans l'homme & par la main de l'homme, ſoit hors de l'homme & indépendamment de ſa volonté ; & que par conſéquent, ſans ces principes, il ne peut y avoir de véritable ſcience.

De là il connoîtra plus facilement encore, pourquoi l'on voit parmi les hommes une variété univerſelle de dogmes & de ſyſtêmes ; pourquoi l'on apperçoit cette multitude innombrable de ſectes philoſophiques, politiques & religieuſes, dont chacune eſt auſſi peu d'accord avec elle-même, qu'avec toutes les autres ſectes ; pourquoi malgré les efforts que les chefs de ces différentes ſectes font tous les jours pour ſe former une doctrine ſtable ſur les points les plus importants, & pour

concilier les opinions particulieres, ils ne peuvent jamais y parvenir ; pourquoi, n'offrant rien de fixe à leurs diſciples, non-ſeulement ils ne les perſuadent pas, mais ils les expoſent même à ſe défier de toute ſcience, pour n'en avoir connu que d'imaginaires ou de vicieuſes ; pourquoi enfin les inſtituteurs & les obſervateurs montrent ſans ceſſe à découvert qu'ils n'ont ni la regle, ni la preuve du vrai ; le lecteur conclura, dis-je, que ſi les principes dont je traite, ſont le ſeul fondement de toute vérité, c'eſt pour les avoir oubliés, que toutes ces erreurs dévorent la terre, & qu'ainſi il faut qu'on les y ait preſque généralement méconnus, puiſque l'ignorance & l'incertitude y ſont comme univerſelles.

Tels ſont les objets ſur leſquels l'homme qui cherche à connoître, pourra trouver ici à ſe former des idées plus ſaines & plus conformes à la nature du germe qu'il porte en lui-même.

Cependant, quoique la lumiere ſoit faite pour tous les yeux, il eſt encore plus

certain que tous les yeux ne ſont pas faits pour la voir dans ſon éclat. C'eſt pour cela que le petit nombre des hommes, dépoſitaires des vérités que j'annonce, eſt voué à la prudence & à la diſcrétion par les engagements les plus formels.

Auſſi me ſuis-je promis d'uſer de beaucoup de réſerve dans cet écrit, & de m'y envelopper ſouvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer; d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre choſe que de ce dont je parois traiter.

Par la même raiſon, quoique je réuniſſe ſous le même point de vue un nombre conſidérable de ſujets différents, à peine ai-je montré l'eſquiſſe du vaſte tableau que je pouvois offrir; néanmoins j'en dis aſſez pour donner à penſer au plus grand nombre, ſans en excepter ceux qui en fait de ſcience, jouiſſent de la plus haute célébrité.

Mais n'ayant pour but que le bien de l'homme en général, & ſur-tout ne voulant point faire naître la diſcorde parmi les individus, je n'attaque directement, ni

aucun des dogmes reçus, ni aucune des institutions politiques établies ; & même dans mes remarques sur les sciences & sur les différents systêmes, je me suis interdit tout ce qui pourroit avoir le moindre rapport avec des objets trop particuliers.

De plus, j'ai cru ne devoir employer aucune citation, parce que premiérement, je fréquente peu les bibliotheques, & que les livres que je consulte ne s'y trouvent pas ; en second lieu, parce que des vérités qui ne reposeroient que sur des témoignages, ne seroient plus des vérités.

Il est à propos, je pense, d'exposer ici l'ordre & le plan de cet ouvrage. On y verra d'abord quelques observations sur le bien & le mal, pourquoi les systêmes modernes ont confondu l'un & l'autre, & ont été forcés par là d'en nier les différences. Un coup-d'œil rapide jeté sur l'homme, éclaircira pleinement cette difficulté, & fera connoître pourquoi il se trouve encore dans la plus profonde ignorance, non-seulement sur ce qui l'environne, mais encore sur sa véritable nature. Les distinctions qui se trouvent entre ses facultés, se

confirmeront par celles que nous ferons remarquer même entre les facultés des êtres inférieurs ; par là nous démontrerons l'universalité d'une double loi dans tout ce qui est soumis au temps. Ensuite nous prouverons plus physiquement encore la nécessité d'une troisieme loi temporelle, en faisant voir que la double loi est absolument dans sa dépendance.

Les méprises qui ont été faites sur tous ces objets, dévoileront clairement la cause de l'obscurité, de la variété & de l'incertitude qui se montrent dans tous les ouvrages des hommes, de même que dans toutes les institutions tant civiles que sacrées, auxquelles ils sont enchaînés ; ce qui apprendra quelle doit être la vraie source de la puissance souveraine parmi eux, & celle de tous les droits qui constituent leurs différents établissements. Nous ferons les mêmes applications sur les principes reçus dans les hautes sciences, & principalement dans les mathématiques, où l'origine & la véritable cause des erreurs paroîtront avec évidence.

Enfin, nous rappellerons à l'homme

celui de ſes attributs naturels, qui le diſtingue le mieux des autres êtres, & qui eſt le plus propre à le rapprocher de toutes les connoiſſances qui conviennent à ſa nature. Tous ces objets ſont renfermés dans ſept diviſions, leſquelles, quoique repoſant toutes ſur la même baſe, offrent cependant chacune un ſujet différent.

Si quelques-uns avoient peine à admettre les principes que je viens rappeller aux hommes, comme leur embarras ne viendroit que de ce qu'ils auroient ſuivi leur propre ſens & non celui de l'ouvrage, ils ne doivent pas attendre de moi d'autres explications, d'autant que pour eux, elles ne ſeroient pas plus claires que l'ouvrage même.

On s'appercevra facilement, en liſant ces réflexions, que je me ſuis peu attaché à la forme, & que j'ai négligé les avantages de la diction ; mais ſi le lecteur eſt de bonne foi, il conviendra que je m'en ſuis encore trop occupé, car mon ſujet n'en avoit pas beſoin.

DES

DES ERREURS

ET

de la Vérité,

OU

Les hommes rappellés au principe universel

DE LA SCIENCE.

I.

C'EST un spectacle bien affligeant, lorsqu'on veut contempler l'homme, de le voir à la fois tourmenté du désir de connoître, n'appercevant les raisons de rien, & cependant ayant l'audace & la témérité de vouloir en donner à tout. Au lieu de considérer les ténebres qui l'entourent, & de commencer par en sonder la profondeur, il s'avance, non-seulement comme s'il étoit sûr de les dissiper, mais encore comme s'il n'y avoit point d'obstacles entre la *science* & lui : bientôt même s'efforçant de créer une vérité, il ose la mettre à la place de celle qu'il devroit respecter en silence, & sur laquelle il n'a presque aujourd'hui d'autre droit, que de la désirer & de l'attendre.

Partie I. A

Et en effet, s'il eſt abſolument ſéparé de la lumiere, comment pourra-t-il ſeul allumer le flambeau qui doit lui ſervir de guide ? Comment pourra-t-il, par ſes propres facultés, produire une ſcience qui leve tous ſes doutes ? Ces lueurs & ces apparences de réalité qu'il croit découvrir dans les preſtiges de ſon imagination, ne s'évanouiſſent-elles pas au plus ſimple examen ? & après avoir enfanté des fantômes ſans vie & ſans conſiſtance, ne ſe voit-il pas forcé de les remplacer par de nouvelles illuſions, qui bientôt après ont le même ſort, & le laiſſent plongé dans les plus affreuſes incertitudes ?

Heureux, néanmoins, ſi ſa foibleſſe étoit l'unique cauſe de ſes mépriſes ! ſa ſituation en ſeroit beaucoup moins déplorable, car ne pouvant, par ſa nature, trouver de repos que dans la vérité, plus les épreuves ſeroïent douloureuſes, plus elles ſerviroient à le ramener au ſeul but qui ſoit fait pour lui.

Mais ſes erreurs prennent encore leur ſource dans ſa volonté déréglée ; on voit que loin d'employer à ſon avantage le peu de forces qui lui reſtent, il les dirige preſque toujours contre la loi de ſon être : on voit, dis-je, que loin d'être retenu par cette obſcurité qui l'environne, c'eſt de ſa propre main qu'il ſe met le bandeau ſur les yeux. Alors, n'entrevoyant plus la moindre clarté, le déſeſpoir ou la frayeur l'entraînent,

& il se jette lui-même dans des sentiers dangereux qui l'éloignent à jamais de sa véritable route.

C'est donc par ce mêlange de foiblesses & d'imprudences que se perpétue l'ignorance de l'homme ; telle est la source de ses inconséquences continuelles ; en sorte que consumant ses jours par des efforts vains & inutiles, on doit peu s'étonner que ses travaux ne produisent aucun fruit, ou ne laissent après eux que de l'amertume.

Toutefois, lorsque je rappelle ici les écarts & la marche inconsidérée de mes semblables, je suis bien éloigné de vouloir les avilir à leurs propres yeux ; le plus ardent de mes vœux, au contraire, seroit qu'ils ne perdissent jamais de vue la grandeur dont ils sont susceptibles. Puissé-je au moins y contribuer en essayant de faire évanouir devant eux les difficultés qui les arrêtent, en excitant leur courage, & en leur montrant la voie qui mene au but de leurs désirs !

Au premier coup-d'œil que l'homme voudra jeter sur lui-même, il n'aura pas de peine à sentir, & à avouer qu'il doit y avoir pour lui une science ou une loi évidente, puisqu'il y en a une pour tous les êtres, quoiqu'elle ne soit pas universellement dans tous les êtres ; & puisque, même au milieu de nos foiblesses, de notre

ignorance & de nos méprifes, nous ne nous occupons qu'à chercher la paix & la lumiere.

Alors, quoique les efforts que l'homme fait journellement pour atteindre au but de fes recherches, aient fi rarement des fuccès, on ne doit pas croire pour cela que ce but foit imaginaire, mais feulement que l'homme fe trompe fur la route qui y conduit, & qu'il eft par conféquent dans la plus grande des privations, puifqu'il ne connoît pas même le chemin par lequel il doit marcher.

On peut donc convenir dès à préfent que le malheur actuel de l'homme n'eft pas d'ignorer qu'il y a une vérité, mais de fe méprendre fur la nature de cette vérité; car ceux-mêmes qui ont prétendu la nier & la détruire, n'ont jamais cru pouvoir y réuffir fans avoir une autre vérité à lui fubftituer. Et en effet, ils ont revêtu leurs opinions chimériques, de la force, de l'immutabilité, de l'univerfalité, en un mot, de toutes les propriétés d'un être réel & exiftant par foi: tant ils fentoient qu'une vérité ne fauroit être telle fans exifter effentiellement, fans être invariable & abfolument indépendante, comme ne tenant que d'elle-même la fource de fon exiftence; puifque, fi elle l'avoit reçue d'un autre principe, celui-ci pourroit la replonger dans le néant ou l'inaction dont il l'auroit tirée.

Ainfi, ceux qui ont combattu la vérité, ont

prouvé par leurs propres ſyſtêmes, qu'ils avoient l'idée indeſtructible d'une vérité. Répétons-le donc, ce qui tourmente ici-bas la plupart des hommes, c'eſt moins de ſavoir s'il y a une vérité, que de ſavoir quelle eſt cette vérité.

Mais, ce qui trouble ce ſentiment dans l'homme, & obſcurcit ſi ſouvent en lui les rayons les plus vifs de cette lumiere, c'eſt le mélange continuel de bien & de mal, de clartés & de ténebres, d'harmonie & de déſordres qu'il apperçoit dans l'univers & dans lui-même. Ce contraſte univerſel l'inquiete, & répand dans ſes idées une confuſion qu'il a peine à démêler. Affligé, autant que ſurpris d'un ſi étrange aſſemblage, il s'abandonne, s'il veut l'expliquer, aux opinions les plus funeſtes; en ſorte que ceſſant bientôt de ſentir cette même vérité, il perd toute la confiance qu'il avoit en elle. Le plus grand ſervice qu'on pût lui rendre dans la pénible ſituation où il ſe trouve, ſeroit donc de lui perſuader qu'il peut connoître la ſource & l'origine de ce déſordre qui l'étonne, & ſur-tout de l'empêcher d'en rien conclure contre cette vérité qu'il avoue, qu'il aime, & dont il ne peut ſe paſſer.

Il eſt certain qu'en conſidérant les révolutions & les contrariétés qu'éprouvent tous les êtres de la nature, les hommes ont dû avouer qu'elle étoit ſujette aux influences du bien & du mal, ce

qui les amenoit néceſſairement à reconnoître l'exiſtence de deux principes oppoſés. Rien, en effet, de plus ſage que cette obſervation, & rien de plus juſte que la conſéquence qu'ils en ont tirée. Pourquoi n'ont-ils pas été auſſi heureux lorſqu'ils ont tenté d'expliquer la nature de ces deux principes ? Pourquoi ont-ils donné à leur ſcience une baſe trop étroite qui les force de détruire eux-mêmes, à tout inſtant, les ſyſtêmes qu'ils y veulent appuyer ?

C'eſt qu'après avoir négligé les vrais moyens qu'ils avoient de s'inſtruire, ils ont été aſſez inconſidérés pour prononcer d'eux-mêmes ſur cet objet ſacré ; comme ſi, loin du ſéjour de la lumiere, l'homme pouvoit être aſſuré de ſes jugements. Auſſi, après avoir admis les deux principes, ils n'ont pas ſu en reconnoître la différence.

Tantôt ils leur ont accordé une égalité de force & d'ancienneté qui les rendoit rivaux l'un de l'autre, en les plaçant au même rang de puiſſance & de grandeur.

Tantôt, à la vérité, ils ont annoncé le mal comme étant inférieur au bien en tout genre, mais ils ſe ſont contredits eux-mêmes, lorſqu'ils ont voulu s'étendre ſur la nature de ce mal & ſur ſon origine. Tantôt ils n'ont pas craint de placer le mal & le bien dans un ſeul & même principe, croyant honorer ce principe en lui attribuant

une puiſſance excluſive qui le rend auteur de toutes choſes ſans exception, c'eſt-à-dire, que par là ce principe ſe trouve à la fois pere & tyran, détruiſant à meſure qu'il éleve, méchant, injuſte à force de grandeur, & devant par conſéquent ſe punir lui-même pour le maintien de ſa propre juſtice.

A la fin, las de flotter dans ces incertitudes, ſans pouvoir trouver une idée ſolide, quelques-uns ont pris le parti de nier l'un & l'autre principe; ils ſe ſont efforcés de croire que tout marchoit ſans ordre & ſans loi, & ne pouvant expliquer ce que c'étoit que le bien & le mal, ils ont dit qu'il n'y avoit ni bien ni mal.

Quand, ſur cette aſſertion, on leur a demandé quelle étoit donc l'origine de tous ces préceptes univerſellement répandus ſur la terre, de cette voix intérieure & uniforme qui force, pour ainſi dire, tous les peuples à les adopter, & qui, même au milieu de ſes égarements, fait ſentir à l'homme qu'il a une deſtination bien ſupérieure aux objets dont il s'occupe, alors ces obſervateurs continuant à s'aveugler, ont traité d'habitudes, les ſentiments les plus naturels; ils ont attribué à l'organiſation & à des loix méchaniques, la penſée & toutes les facultés de l'homme; de là ils ont prétendu, qu'en raiſon de ſa foibleſſe, les grands événements phyſiques avoient, dans tous les temps produit en lui la crainte & l'effroi;

qu'éprouvant sans cesse sur son débile individu la supériorité des éléments & des êtres dont il est entouré, il avoit imaginé qu'une certaine puissance indéfinissable gouvernoit & bouleversoit à son gré la nature, d'où il s'étoit fait une suite de principes chimériques de subordination & d'ordre, de punitions & de récompenses, que l'éducation & l'exemple avoient perpétués, mais avec des différences considérables, relatives aux circonstances & aux climats.

Prenant ensuite pour preuve la variété continuelle des usages & des coutumes arbitraires des peuples, la mauvaise foi & la rivalité des instituteurs, ainsi que le combat des opinions humaines, fruit du doute & de l'ignorance, il leur a été facile de démontrer que l'homme ne trouvoit, en effet, autour de lui, qu'incertitudes & contradictions, d'où ils se sont crus autorisés à affirmer de nouveau qu'il n'y a rien de vrai, ce qui est dire que rien n'existe essentiellement ; puisque, selon ce qui a déjà été exposé, l'existence & la vérité ne sont qu'une même chose.

Voilà cependant les moyens que ces maîtres imprudents ont employés pour annoncer leur doctrine & pour la justifier ; voilà les sources empoisonnées d'où sont découlés sur la terre, tous les fléaux qui affligent l'homme, & qui le tourmentent plus encore que ses miseres naturelles.

Combien nous auroient-ils donc épargné

d'erreurs & de ſouffrances, ſi, loin de chercher la vérité dans les apparences de la nature matérielle, ils ſe fuſſent déterminés à deſcendre en eux-mêmes ; qu'ils euſſent voulu expliquer les choſes par l'homme, & non l'homme par les choſes, & qu'armés de courage & de patience, ils euſſent pourſuivi dans le calme de leur imagination, la découverte de cette lumiere que nous déſirons tous avec tant d'ardeur. Peut-être n'eût-il pas été en leur pouvoir de la fixer du premier coup-d'œil ; mais frappés de l'éclat qui l'environne, & employant toutes leurs facultés à la contempler, ils n'euſſent pas ſongé à prononcer d'avance ſur ſa nature, ni à vouloir la faire connoître à leurs ſemblables, avant d'avoir pris ſes rayons pour guides.

Lorſque l'homme, après avoir réſiſté courageuſement, parvient à ſurmonter tout ce qui répugne à ſon être, il ſe trouve en paix avec lui-même, & dès-lors il l'eſt avec toute la nature. Mais ſi, par négligence, ou laſſé de combattre, il laiſſe entrer en lui la plus légere étincelle d'un feu étranger à ſa propre eſſence, il ſouffre & languit juſqu'à ce qu'il en ſoit entiérement délivré.

C'eſt ainſi que l'homme a reconnu, d'une maniere encore plus intime, qu'il y a deux principes différents ; & comme il trouve avec l'un le bonheur & la paix, & que l'autre eſt toujours

accompagné de fatigues & de tourments, il les a diſtingués ſous les noms de principe bon, & de principe mauvais.

Dès-lors, s'il eût voulu faire la même obſervation ſur tous les êtres de l'univers, il lui auroit été facile de fixer ſes idées ſur la nature du bien & du mal, & de découvrir, par ce moyen, quel eſt leur véritable origine. Diſons donc que le bien eſt pour chaque être l'accompliſſement de ſa propre loi, & le mal, ce qui s'y oppoſe. Diſons que chacun des êtres, n'ayant qu'une ſeule loi, comme tenant tous à une loi premiere qui eſt une, le bien, ou l'accompliſſement de cette loi, doit être unique auſſi, c'eſt-à-dire, être ſeul & excluſivement vrai, quoiqu'il embraſſe l'infinité des êtres.

Au contraire, le mal ne peut avoir aucune convenance avec cette loi des êtres, puiſqu'il la combat; dès-lors il ne peut plus être compris dans l'unité, puiſqu'il tend à la dégrader, en voulant former une autre unité. En un mot, il eſt faux, puiſqu'il ne peut pas exiſter ſeul; puiſque, malgré lui, la loi des êtres exiſte en même temps que lui, & puiſqu'il ne peut jamais la détruire, lors même qu'il en gêne ou qu'il en dérange l'accompliſſement.

J'ai dit qu'en s'approchant du bon principe, l'homme étoit en effet comblé de délices, & par conſéquent, au deſſus de tous les maux;

c'eſt qu'alors il eſt entier à ſa jouiſſance, qu'il ne peut avoir ni le ſentiment, ni l'idée d'aucun autre être ; & qu'ainſi, rien de ce qui vient du mauvais principe ne peut ſe mêler à ſa joie ; ce qui prouve que l'homme eſt là dans ſon élément, & que ſa loi d'unité s'accomplit.

Mais s'il cherche un autre appui que celui de cette loi qui lui eſt propre, ſa joie eſt d'abord inquiete & timide ; il ne jouit qu'en ſe reprochant ſa jouiſſance ; & ſe partageant un moment entre le mal qui l'entraîne & le bien qu'il a quitté, il éprouve ſenſiblement l'effet de deux loix oppoſées, & il apprend par le mal-être qui en réſulte, qu'il n'y a point alors d'unité pour lui, parce qu'il s'eſt écarté de ſa loi. Bientôt, il eſt vrai, cette jouiſſance incertaine ſe fortifie, & même le domine entiérement ; mais loin d'en être plus une & plus vraie, elle produit dans les facultés de l'homme un déſordre d'autant plus déplorable, que l'action du mal étant ſtérile & bornée, les tranſports de celui qui s'y livre, ne font que l'amener plus promptement à un vuide & à un abattement inévitable.

Voici donc la différence infinie qui ſe trouve entre les deux principes ; le bien tient de lui-même toute ſa puiſſance & toute ſa valeur ; le mal n'eſt rien, quand le bien regne. Le bien fait diſparoître, par ſa préſence, juſqu'à l'idée & aux moindres traces du mal ; le mal, dans ſes

plus grands succès, est toujours combattu & importuné par la présence du bien. Le mal n'a par lui-même aucune force, ni aucuns pouvoirs; le bien en a d'universels qui sont indépendants, & qui s'étendent jusque sur le mal même.

Ainsi, il est évident qu'on ne peut admettre aucune égalité de puissance, ni d'ancienneté entre ces deux principes : car un être ne peut en égaler un autre en puissance, qu'il ne l'égale aussi en ancienneté; puisque ce seroit toujours une marque de foiblesse & d'infériorité dans l'un des deux êtres de n'avoir pu exister aussitôt que l'autre. Or, si intérieurement, & dans tous les temps, le bien avoit coexisté avec le mal, ils n'auroient jamais pu acquérir respectivement aucune supériorité, puisque, dans cette supposition, le mauvais principe étant indépendant du bon, & ayant par conséquent le même pouvoir, ou ils n'auroient eu aucune action l'un sur l'autre, ou ils se seroient mutuellement balancés & contenus : ainsi, de cette égalité de puissance, il seroit résulté une inaction & une stérilité absolue dans ces deux êtres, parce que leurs forces réciproques se trouvant sans cesse égales & opposées, il leur eût été impossible à l'un & à l'autre de rien produire.

On ne dira pas que pour faire cesser cette inaction, un principe supérieur à tous les deux aura augmenté les forces du bon principe, comme

étant plus analogue à ſa nature ; car alors ce principe ſupérieur feroit lui-même le principe bon dont nous parlons. On ſera donc forcé, par une évidence frappante, de reconnoître dans le principe bon, une ſupériorité ſans meſure, une unité, une indiviſibilité, avec leſquelles il a exiſté néceſſairement avant tout ; ce qui ſuffit pour démontrer pleinement que le mal ne peut être venu qu'après le bien.

Fixer ainſi l'infériorité du mauvais principe, & faire voir ſon oppoſition au principe bon, c'eſt prouver qu'il n'y a jamais eu, & qu'il n'y aura jamais entr'eux la moindre alliance, ni la moindre affinité ; car pourroit-il entrer dans la penſée, que le mal eût jamais été compris dans l'eſſence & dans les facultés du bien, auquel il eſt ſi diamétralement oppoſé ?

Mais cette concluſion nous conduit néceſſairement à une autre tout auſſi importante, qui eſt de nous faire ſentir que ce bien, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne peut coopérer en rien à la naiſſance & aux effets du mal ; puiſqu'il faudroit, ou qu'avant l'origine du mal, il y eût eu dans le principe bon quelque germe, ou faculté mauvaiſe ; & avancer cette opinion, ce feroit renouveller la confuſion que les jugements & les imprudences des hommes ont répandue ſur ces matieres ; ou il faudroit que depuis la naiſſance du mal, le bien eût pu avoir avec lui quelque com-

merce & quelque rapport, ce qui eſt impoſſible & contradictoire. Quelle eſt donc l'inconſéquence de ceux qui, craignant de borner les facultés du bon principe, s'obſtinent à enſeigner une doctrine ſi contraire à ſa nature, que de lui attribuer généralement tout ce qui exiſte, même le mal & le déſordre.

Il n'en faut pas davantage pour faire ſentir la diſtance incommenſurable qui ſe trouve entre les deux principes, & pour connoître celui auquel nous devons donner notre confiance. Puiſque les idées que je viens d'expoſer ne ſont que rappeller les hommes à des ſentiments naturels, & à une ſcience qui doit ſe trouver au fond de leur cœur, c'eſt, en même temps, faire naître en eux l'eſpérance de découvrir de nouvelles lumieres ſur l'objet qui nous occupe; car l'homme étant le miroir de la vérité, il en doit voir réfléchir dans lui-même tous les rayons; & en effet, ſi nous n'avions rien de plus à attendre que ce que nous promettent les ſyſtêmes des hommes, je n'aurois pas pris la plume pour les combattre.

Mais reconnoître l'exiſtence de ce mauvais principe, conſidérer les effets de ſon pouvoir dans l'univers & dans l'homme, ainſi que les fauſſes conſéquences que les obſervateurs en ont tirées, ce n'eſt pas dévoiler ſon origine. Le mal exiſte; nous voyons tout autour

de nous ses traces hideuses, quels que soient les efforts qu'on a faits pour nier sa difformité. Or, si ce mal ne vient point du bon principe, comment donc a-t-il pu naître ?

Certes, c'est bien là pour l'homme la question la plus importante, & celle sur laquelle je désirerois de convaincre tous mes lecteurs. Mais je ne me suis point abusé sur le succès ; & toutes certaines que soient les vérités que je vais annoncer, je ne serai point surpris de les voir rejetées ou mal entendues par le plus grand nombre.

Quand l'homme, s'étant élevé vers le bien, contracte l'habitude de s'y tenir invariablement attaché, il n'a pas même l'idée du mal ; c'est une vérité que nous avons établie, & que nul être intelligent ne pourra raisonnablement contester. S'il avoit constamment le courage & la volonté de ne pas descendre de cette élévation pour laquelle il est né, le mal ne seroit donc jamais rien pour lui ; & en effet, il n'en ressent les dangereuses influences, qu'à proportion qu'il s'éloigne du bon principe ; en sorte qu'on doit conclure de cette punition, qu'il fait alors une action libre ; car s'il est impossible qu'un être non libre s'écarte par lui-même de la loi qui lui est imposée, il est aussi impossible qu'il se rende coupable & qu'il soit puni ; ce que nous ferons concevoir dans la suite, en parlant des souffrances des bêtes.

Enfin, la puissance & toutes les *vertus*, formant l'essence du bon principe, il est évident que la sagesse & la justice en sont la regle & la loi; & dès-lors c'est reconnoître que si l'homme souffre, il doit avoir eu le pouvoir de ne pas souffrir.

Oui, si le principe bon est essentiellement juste & puissant, nos peines sont une preuve évidente de nos torts, & par conséquent de notre liberté : lors donc que nous voyons l'homme soumis à l'action du mal, nous pouvons assurer que c'est librement qu'il s'y est exposé, & qu'il ne tenoit qu'à lui de s'en défendre & de s'en tenir éloigné; ainsi ne cherchons pas d'autre cause à ses malheurs que celle de s'être écarté volontairement du bon principe, avec lequel il auroit sans cesse goûté la paix & le bonheur.

Appliquons le même raisonnement au mauvais principe; s'il s'oppose évidemment à l'accomplissement de la loi d'unité des êtres, soit dans le sensible, soit dans l'intellectuel, il faut qu'il soit lui-même dans une situation *désordonnée.* S'il n'entraîne après lui que l'amertume & la confusion, il en est sans doute à la fois, & l'objet & l'instrument; ce qui nous fait dire qu'il doit être livré sans relâche au tourment & à l'horreur qu'il répand autour de lui.

Or, il ne souffre que parce qu'il est éloigné du bon principe; car ce n'est que dès l'instant qu'ils en sont séparés, que les êtres sont

sont malheureux. Les souffrances du mauvais principe ne peuvent donc être qu'une punition, parce que la justice étant universelle, doit agir sur lui, comme elle agit sur l'homme ; mais, s'il subit une punition, c'est donc librement qu'il s'est écarté de la loi qui devoit perpétuer son bonheur ; c'est donc volontairement qu'il s'est rendu mauvais. C'est ce qui nous engage à dire, que si l'auteur du mal eût fait un usage légitime de sa liberté, il ne se seroit jamais séparé du bon principe, & le mal seroit encore à naître ; par la même raison, si aujourd'hui il pouvoit employer sa volonté à son avantage, & la diriger vers le bon principe, il cesseroit d'être mauvais, & le mal n'existeroit plus.

Ce ne sera jamais que par l'enchaînement simple & naturel de toutes ces observations, que l'homme pourra parvenir à fixer ses idées sur l'origine du mal ; car, si c'est en laissant dégénérer sa volonté, que l'être intelligent & libre acquiert la connoissance & le sentiment du mal, on doit être assuré que le mal n'a pas d'autre principe, ni d'autre existence que la volonté même de cet être libre ; que c'est par cette volonté seule, que le principe, devenu mauvais, a donné originairement la naissance au mal, & qu'il y persévere encore aujourd'hui : en un mot, que c'est par cette même volonté que l'homme a acquis & acquiert tous les jours cette science,

funeste du mal, par laquelle il s'enfonce dans les ténebres, tandis qu'il n'étoit né que pour le bien & pour la lumiere.

Si on a agité en vain tant de questions sur la liberté, & qu'on les ait si souvent terminées par décider vaguement que l'homme n'en est pas susceptible, c'est qu'on n'a pas observé la dépendance & les rapports de cette faculté de l'homme avec sa volonté, & qu'on n'a pas su voir que cette volonté étoit le seul agent qui pût conserver ou détruire la liberté : c'est-à-dire, qu'on cherche dans la liberté une faculté stable, invariable, qui se manifeste en nous universellement, sans cesse, & de la même maniere, qui ne puisse ni diminuer ni croître, & que nous retrouvions toujours à nos ordres, quel que soit l'usage que nous en ayions fait. Mais comment concevoir une faculté qui tienne à l'homme, & qui soit cependant indépendante de sa volonté, tandis que cette volonté constitue son essence fondamentale ? Et ne conviendra-t-on pas qu'il faut nécessairement, ou que la liberté n'appartienne pas à l'homme, ou qu'il puisse influer sur elle, par l'usage bon ou mauvais qu'il en fait, en réglant plus ou moins bien sa volonté ?

Et en effet, lorsque les observateurs veulent étudier la liberté, ils nous font bien voir qu'elle doit appartenir à l'homme, puisque c'est toujours dans l'homme, qu'ils sont obligés d'en

ſuivre les traces & les caracteres : mais s'ils continuent à la conſidérer, ſans avoir égard à ſa volonté, n'eſt-ce pas exactement comme s'ils vouloient lui trouver une faculté qui fût en lui, mais qui lui fût étrangere ; qui fût à lui, mais ſur laquelle il n'eût aucune influence, ni aucun pouvoir ? Eſt-il rien de plus abſurde & de plus contradictoire ? Eſt-il étonnant qu'on ne trouve rien en obſervant de cette maniere, & ſera-ce jamais d'après des recherches auſſi peu ſolides, qu'on pourra prononcer ſur notre propre nature ?

Si la jouiſſance de la liberté ne dépendoit en rien de l'uſage de la volonté ; ſi l'homme ne pouvoit jamais l'altérer par ſes foibleſſes & ſes habitudes déréglées, je conviens qu'alors tous les actes en ſeroient fixes & uniformes, & qu'ainſi il n'y auroit point, comme il n'y auroit jamais eu, de liberté pour lui.

Mais ſi cette faculté ne peut être telle que les obſervateurs la conçoivent & voudroient l'exiger, ſi ſa force peut varier à tout inſtant, ſi elle peut devenir nulle par l'inaction, de même que par un exercice ſoutenu & par une pratique trop conſtante des mêmes actes, alors on ne peut nier qu'elle ne ſoit à nous & dans nous, & que nous n'ayons, par conſéquent, le pouvoir de la fortifier ou de l'affoiblir ; & cela, par les ſeuls droits de notre être & par le privilege de notre volonté, c'eſt-à-dire, ſelon l'emploi bon ou

mauvais que nous faisons volontairement des loix qui nous sont imposées par notre nature.

Une autre erreur qui a fait proscrire la liberté par ces observateurs, c'est qu'ils auroient voulu se la prouver par l'action même qui en provient; en sorte qu'il faudroit, pour les satisfaire, qu'un acte pût à la fois, être & n'être pas, ce qui étant évidemment impossible, ils en ont conclu que tout ce qui arrive a dû nécessairement arriver, & par conséquent, qu'il n'y avoit point de liberté. Mais ils auroient dû remarquer que l'acte, & la volonté qui l'a conçu, ne peuvent qu'être conformes & non pas opposés; qu'une puissance qui a produit son acte ne peut en arrêter l'effet; qu'enfin, la liberté, prise même dans l'acception vulgaire, ne consiste pas à pouvoir faire le pour & le contre à la fois, mais à pouvoir faire l'un & l'autre alternativement: or, quand ce ne seroit que dans ce sens, l'homme prouveroit assez ce qu'on appelle communément sa liberté; puisqu'il fait visiblement le pour & le contre dans ses différentes actions successives, & qu'il est le seul être de la nature qui puisse ne pas marcher toujours par la même route.

Mais ce seroit s'égarer étrangement que de ne pas concevoir une autre idée de la liberté; car cette contradiction dans les actions d'un être, prouve, il est vrai, qu'il y a du dérangement & de la confusion dans ses facultés, mais

ne prouve point du tout qu'il ſoit libre, puiſqu'il reſte toujours à ſavoir, s'il ſe livre librement ou non, tant au mal qu'au bien ; & c'eſt en partie pour avoir mal défini la liberté, que ce point eſt encore couvert des plus épaiſſes ténebres pour le commun des hommes.

Je dirai donc que la véritable faculté d'un être libre, eſt de pouvoir par lui-même, ſe maintenir dans la loi qui lui eſt preſcrite, & de conſerver ſa force & ſon indépendance, en réſiſtant volontairement aux obſtacles & aux objets qui tendent à l'empêcher d'agir conformément à cette loi ; ce qui entraîne néceſſairement la faculté d'y ſuccomber, car il ne faut pour cela que ceſſer de vouloir s'y oppoſer. Alors on doit juger ſi, dans l'obſcurité où nous ſommes, nous pouvons nous flatter de toujours parvenir au but avec la même facilité ; ſi nous ne ſentons pas, au contraire, que la moindre de nos négligences augmente infiniment cette tâche, en épaiſſiſſant le voile qui nous couvre ; enſuite portant la vue pour un moment ſur l'homme en général, nous découvrirons que ſi l'homme peut dégrader & affoiblir ſa liberté à tous les inſtants, de même l'eſpece humaine eſt moins libre actuellement qu'elle ne l'étoit dans ſes premiers jours, & à plus forte raiſon qu'elle ne l'étoit avant de naître.

Ce n'eſt donc plus dans l'état actuel de

l'homme, ni dans ses actes journaliers, que nous devons prendre des lumieres pour décider de sa vraie liberté, puisque rien n'est plus rare que d'en voir aujourd'hui des effets purs & entiérement indépendants des causes qui lui sont étrangeres ; mais ce seroit être plus qu'insensé d'en conclure qu'elle ne fut jamais au nombre de nos droits. Les chaînes d'un esclave prouvent, je le sais, qu'il ne peut plus agir selon toute l'étendue de ses forces naturelles, mais non pas qu'il ne l'a jamais pu ; au contraire, elles annoncent qu'il le pourroit encore, s'il n'eût pas mérité d'être dans la servitude ; car, s'il ne lui étoit pas possible de jamais recouvrer l'usage de ses forces, sa chaîne ne seroit pour lui, ni une punition, ni une honte.

En même temps, de ce que l'homme est si difficilement, si obscurément & si rarement libre aujourd'hui, on ne seroit pas plus raisonnable d'en inférer que ces actions soient indifférentes, & qu'il ne soit pas obligé de remplir la mesure de bien qui lui est imposée même dans cet état de servitude ; car la privation de sa liberté consiste en effet à ne pouvoir, par ses propres forces, obtenir la jouissance entiere des avantages renfermés dans le bien pour lequel il a été fait, mais non à pouvoir s'approcher du mal, sans se rendre encore plus coupable ;

puisque l'on verra que son corps matériel ne lui a été prêté que pour faire continuellement la comparaison du faux avec le vrai, & que jamais l'insensibilité où le conduit chaque jour sa négligence sur ce point, ne pourra détruire son essence; ainsi, il suffit qu'il se soit éloigné une fois de la lumiere à laquelle il devoit s'attacher, pour rendre la suite de ses écarts inexcusable, & pour qu'il n'ait aucun droit de murmurer de ses souffrances

Mais, faut-il le dire, si les observateurs ont tant balbutié sur la liberté de l'homme, c'est qu'ils n'ont pas encore pris la premiere notion de ce qu'est sa volonté: rien ne le prouve mieux que leurs recherches continuelles pour savoir comment elle agit: ne pouvant soupçonner que son principe dût être en elle-même, ils l'ont cherché dans des causes étrangeres, & voyant, en effet, qu'elle étoit ici bas si souvent entraînée par des motifs apparents ou réels, ils ont conclu qu'elle n'agissoit point par elle-même, & qu'elle avoit toujours besoin d'une raison pour se déterminer. Mais si cela étoit, pourrions-nous dire avoir une volonté, puisque, loin d'être à nous, elle seroit toujours subordonnée aux différentes causes qui agissent sans cesse sur elle? N'est-ce pas alors tourner dans le même cercle, & renouveller la même erreur que nous avons dissipée relativement à la liberté? En un

mot, dire qu'il n'y a point de volontés sans motifs, c'eſt dire que la liberté n'eſt plus une faculté qui dépende de nous, & que nous n'avons jamais été maîtres de la conſerver. Or, raiſonner ainſi, c'eſt ignorer ce que c'eſt que la volonté qui annonce préciſément un être agiſſant par lui-même, & ſans le ſecours d'aucun autre être.

Par conſéquent, cette multitude d'objets & de motifs étrangers qui nous ſéduiſent & nous déterminent ſi ſouvent aujourd'hui, ne prouve pas que nous ne puiſſions vouloir ſans eux, & que nous ne ſoyons pas ſuſceptibles de liberté, mais ſeulement qu'ils peuvent prendre empire ſur notre volonté, & l'entraîner quand nous ne nous y oppoſons pas. Car, avec de la bonne foi, on conviendra que ces cauſes extérieures nous gênent & nous tyranniſent : or, comment pourrions-nous le ſentir & l'appercevoir, ſi nous n'étions pas eſſentiellement faits pour agir par nous-mêmes, & non par l'attrait de ces illuſions?

Quant à la maniere dont la volonté peut ſe déterminer indépendamment des motifs & des objets qui nous ſont étrangers, autant cette vérité paroîtra certaine à quiconque voudra oublier tout ce qui l'entoure, & regarder en ſoi, autant l'explication en eſt-elle un abîme impénétrable pour l'homme & pour quelque être que ce ſoit, puiſqu'il faudroit pour la donner, corporiſer l'incorporel; ce ſeroit de toutes.

les recherches la plus nuisible à l'homme, & la plus propre à le plonger dans l'ignorance & dans l'abrutissement, parce qu'elle porte à faux, & qu'elle use en vain toutes les facultés qui sont en lui. Aussi, le peu de succès qu'ont eu les observateurs sur cette matiere, n'a servi qu'à jeter dans le découragement ceux qui ont eu l'imprudence de les suivre, & qui ont voulu chercher auprès d'eux des lumieres que leur fausse marche avoit éloignées. Le sage s'occupe à chercher la cause des choses qui en ont une, mais il est trop prudent & trop éclairé pour en chercher à celles qui n'en ont point ; & la volonté naturelle à l'homme est de ce nombre, car elle est cause elle-même.

Par cette raison, dès qu'il lui reste toujours une volonté, & qu'elle ne peut se corrompre que par le mauvais usage qu'il en fait, je continuerai à le regarder comme libre, quoiqu'étant presque toujours asservi.

Ce n'est point pour l'homme aveugle, frivole & sans désir, que j'expose de pareilles idées ; comme il n'a que ses yeux pour guides, il juge les choses sur ce qu'elles sont, & non sur ce qu'elles ont été ; ce seroit donc inutilement que je lui présenterois des vérités de cette nature, puisqu'en les comparant avec ses idées ténébreuses, & avec les jugements de ses sens, il n'y trouveroit que des contradictions choquantes,

qui lui feroient nier également ce qu'il auroit déjà conçu, & ce qu'on lui feroit concevoir de nouveau, pour se livrer ensuite au désordre de ses affections, & suivre la loi morte & obscure de l'animal sans intelligence.

Mais l'homme, qui se sera assez estimé pour chercher à se connoître, qui aura veillé sur ses habitudes, & qui ayant déjà donné ses soins à écarter le voile épais qui l'enveloppe, pourroit tirer quelques fruits de ces réflexions; celui-là, dis-je, peut ouvrir ce livre, je le lui confie de bon cœur, dans la vue de fortifier l'amour qu'il a déjà pour le bien.

Cependant quels que soient ceux entre les mains de qui cet écrit pourra tomber, je les exhorte à ne pas chercher l'origine du mal ailleurs que dans cette source que j'ai indiquée, c'est-à-dire, dans la dépravation de la volonté de l'être ou principe devenu mauvais. Je ne craindrai point d'affirmer qu'en vain ils feroient des efforts pour trouver au mal une autre cause; car, s'il avoit une base plus fixe & plus solide, il seroit éternel & invincible, comme le bien; si cet être dégradé pouvoit produire autre chose que des actes de volonté, s'il pouvoit former des êtres réels & existants, il auroit la même puissance que le principe bon; c'est donc le néant de ses œuvres qui nous fait sentir sa foiblesse, & qui interdit absolument toute

comparaiſon entre lui & le bon principe dont il s'eſt ſéparé.

Ce ſeroit être encore bien plus inſenſé, de chercher l'origine du bien ailleurs que dans le bien même ; car après tout ce qu'on vient de voir, ſi des êtres dégradés, comme le mauvais principe & l'homme, ont encore le droit d'être la propre cauſe de leurs actions, comment pourroit-on refuſer cette propriété au bien, qui, comme tel, eſt la ſource infinie de toutes propriétés, le germe même & l'agent eſſentiel de tout ce qui eſt parfait ? Il faudroit donc n'avoir pas le ſens juſte, pour aller chercher la cauſe & l'origine du bien hors de lui, ſi elles ne ſont & ne peuvent être que dans lui.

J'en ai dit aſſez pour faire concevoir l'origine du mal ; cependant l'expoſé que j'en ai fait, m'oblige, premiérement, à donner quelques notions ſur la nature & l'état du mauvais principe avant ſa corruption ; ſecondement, à prévenir une difficulté qui pourroit arrêter ceux-mêmes qui paſſent pour les plus inſtruits ſur ces objets ; ſavoir, pourquoi l'auteur du mal ne fait aucun acte de liberté, pour ſe réconcilier avec le bon principe ; mais je ne m'arrêterai qu'un inſtant ſur ces deux objets, pour ne pas interrompre ma marche, & pour ne pas trop m'écarter des bornes qui me ſont preſcrites.

En annonçant que le principe du mal s'étoit

rendu mauvais par le seul acte de sa volonté ; j'ai donné à entendre qu'il étoit bon avant d'enfanter cet acte. Or, étoit-il alors égal à ce principe supérieur que nous avons reconnu précédemment ? Non, sans doute ; il étoit bon, sans être son égal ; il lui étoit inférieur, sans être mauvais ; il étoit provenu de ce même principe supérieur, & dès-lors il ne pouvoit l'égaler ni en force, ni en puissance ; mais il étoit bon, parce que l'être qui l'avoit produit, étoit la bonté & l'excellence même ; enfin, il lui étoit encore inférieur, parce que ne tenant pas sa loi de lui-même, il avoit la faculté de suivre ou de ne pas suivre celle qu'il avoit reçue par son origine ; & il étoit ainsi exposé à s'écarter de cette loi & à devenir mauvais, tandis que le principe supérieur, portant en lui-même sa propre loi, est dans la nécessité de rester dans le bien qui le constitue, sans pouvoir jamais tendre à une autre fin.

Quant au second objet, j'ai donné à connoître que si l'auteur du mal usoit de sa liberté pour se rapprocher du bon principe, il cesseroit d'être mauvais & de souffrir, & que dès-lors il n'y auroit plus de mal ; mais on voit tous les jours par ses œuvres qu'il est comme enchaîné à sa volonté criminelle, en sorte qu'il n'en produit pas un seul acte qui n'ait pour but de perpétuer la confusion & le désordre.

C'eſt ſur ce point que les fataliſtes ont cru triompher, prétendant que le mal porte en ſoi la raiſon & la néceſſité de ſon exiſtance; ils jettent ainſi les hommes dans le découragement & le déſeſpoir, puiſque, ſi le mal eſt néceſſaire, il eſt impoſſible, à jamais, d'éviter ſes coups, & de conſerver aucune eſpérance de cette paix & de cette lumiere qui fait l'objet de tous nos déſirs & de toutes nos recherches; mais gardons-nous d'adopter ces erreurs, & détruiſons les conſéquences dangereuſes qui en ſont les ſuites, en expoſant la véritable cauſe de la durée du mal.

En deſcendant en nous-mêmes, il nous ſera aiſé de ſentir que c'eſt une des premieres loix de la juſtice univerſelle, qu'il y ait toujours un rapport exact entre la nature de la peine & celle du crime, ce qui ne ſe peut qu'en aſſujettiſſant le prévaricateur à des actes impuiſſants, ſemblables à ceux qu'il a criminellement produits, & par conſéquent oppoſés à la loi dont il s'eſt écarté. Voilà pourquoi l'auteur du mal, s'étant corrompu par le coupable uſage de ſa liberté, perſévere dans ſa volonté mauvaiſe, de la même maniere qu'il l'a conçue, c'eſt-à-dire, qu'il ne ceſſe de s'oppoſer aux actes & à la volonté du principe bon, & que, dans ſes vains efforts, il éprouve une continuité des mêmes ſouffrances, afin que, ſelon les loix de la juſtice, ce ſoit dans l'exercice

même de son crime qu'il rencontre sa punition.

Mais ajoutons encore quelques réflexions sur un sujet aussi important.

Si le bon principe est l'unité essentielle, s'il est la bonté, la pureté & la perfection même, il ne peut souffrir en lui ni division, ni contradiction, ni souillure; il est donc évident que l'auteur du mal dût en être entiérement séparé & rejeté par le seul acte d'opposition de sa volonté à la volonté du bon principe: en sorte que dès-lors il ne pût lui rester qu'une puissance & une volonté mauvaise, sans communication ni participation du bien. Ennemi volontaire du bon principe, & de la regle unique, éternelle & invariable, quel bien, quelle loi pouvoit-il y avoir en lui hors de cette regle, puisqu'il est impossible qu'un seul & même être soit à la fois bon & mauvais, qu'il produise en même temps l'ordre & le désordre, le pur & l'impur? Il est donc aisé de se convaincre, que sa séparation entiere d'avec le bon principe, l'ayant nécessairement éloigné de tout bien, il ne fut plus en état de connoître & de produire rien de bon, & que désormais il ne put provenir de sa volonté que des actes sans regle & sans ordre, & une opposition absolue au bien & à la vérité.

C'est ainsi, qu'abîmé dans ses propres ténebres, il n'est susceptible d'aucune lumiere & d'aucun retour au bon principe; car, pour

qu'il pût diriger ses désirs vers cette vraie lumiere, il faudroit auparavant que la connoissance lui en fût rendue, il faudroit qu'il pût concevoir une bonne pensée ; & comment trouveroit-elle accès en lui, si sa volonté & toutes ses facultés sont tout-à-fait impures & corrompues ? En un mot, dès qu'il n'a par lui-même aucune correspondance avec le bien, & qu'il n'est en son pouvoir, ni de le connoître, ni de le sentir, la faculté & la liberté d'y revenir sont toujours sans effet pour lui, c'est ce qui rend si horrible la privation à laquelle il se trouve condamné.

La loi de la Justice s'exécute également sur l'homme, quoique par des moyens différents ; ainsi, elle nous fournira de même, des lumieres qui nous guideront dans les recherches que nous aurons à faire sur lui.

Il n'y a personne de bonne foi, & dont la raison ne soit pas obscurcie ou prévenue, qui ne convienne que la vie corporelle de l'homme est une privation & une souffrance presque continuelles. Ainsi, d'après les idées que nous avons prises de la justice, ce ne sera pas sans raison que nous regarderons la durée de cette vie corporelle comme un temps de châtiment & d'expiation ; mais, nous ne pouvons la regarder comme telle, sans penser aussi-tôt qu'il doit y avoir eu pour l'homme un état antérieur & préfé-

rable à celui où il se trouve à présent, & nous pouvons dire, qu'autant son état actuel est borné, pénible, & semé de dégoûts; autant l'autre doit avoir été illimité & rempli de délices. Chacune de ses souffrances est un indice du bonheur qui lui manque; chacune de ses privations prouve qu'il étoit fait pour la jouissance; chacun de ses assujettissements lui annonce une ancienne autorité; en un mot, sentir aujourd'hui qu'il n'a rien, c'est une preuve secrete qu'autrefois il avoit tout.

Par le sentiment douloureux de l'affreuse situation où nous le voyons aujourd'hui, nous pouvons donc nous former l'idée de l'état heureux où il a été précédemment. Il n'est pas à présent le maître de ses pensées, & c'est un tourment pour lui que d'avoir à attendre celles qu'il désire, & à repousser celles qu'il craint; de là nous sentons qu'il étoit fait pour disposer de ces mêmes pensées, & qu'il pouvoit les produire à son gré, d'où il est aisé de présumer les avantages inappréciables, attachés à un pareil pouvoir. Il n'obtient actuellement quelque paix & quelque tranquillité que par des efforts infinis & des sacrifices pénibles, de là nous concluons qu'il étoit fait pour jouir perpétuellement & sans travail, d'un état calme & heureux, & que le séjour de la paix a été sa véritable demeure. Ayant la faculté de tout voir & de tout connoître, il

Il rampe néanmoins dans les ténebres, mais c'eſt en frémiſſant de ſon ignorance & de ſon aveuglement; n'eſt-ce pas une preuve certaine que la lumiere eſt ſon élément? Enfin, ſon corps eſt ſujet à la deſtruction, & cette mort, dont il eſt le ſeul être qui ait l'idée dans la nature, eſt le pas le plus terrible de ſa carriere corporelle, l'acte le plus humiliant pour lui, & celui qu'il a le plus en horreur; pourquoi cette loi, ſi ſévere & ſi affreuſe pour l'homme, ne nous feroit-elle pas concevoir que ſon corps en avoit reçu une infiniment plus glorieuſe, & devoit jouir de tous les droits de l'immortalité?

Or, d'où pouvoit provenir cet état ſublime qui rendoit l'homme ſi grand & ſi heureux, ſi ce n'eſt de la connoiſſance intime & de la préſence continuelle du bon principe; puiſque c'eſt en lui ſeul que ſe trouve la ſource de toute puiſſance & de toute félicité? Et pourquoi cet homme languit-il à préſent dans l'ignorance, dans la foibleſſe & dans la miſere, ſi ce n'eſt parce qu'il eſt ſéparé de ce même principe, qui eſt la ſeule lumiere & l'unique appui de tous les êtres?

C'eſt ici qu'en rappellant ce que j'ai dit plus haut de la juſtice du premier principe, & de la liberté des êtres provenus de lui, nous ſentirons parfaitement que ſi par une ſuite de ſon crime, le principe du mal ſubit encore les

pâtiments attachés à sa volonté rebelle, de même les souffrances actuelles de l'homme ne sont que des suites naturelles d'un premier égarement; de même aussi cet égarement n'a pu provenir que de la liberté de l'homme, qui ayant conçu une pensée contre la loi suprême, y aura adhéré par sa volonté.

D'après la connoissance des rapports, qui se trouvent entre le crime & les souffrances du mauvais principe, je pourrois, en suivant leur analogie, faire présumer quelle est la nature du crime de l'homme originel, par la nature de sa peine. Je pourrois même, par ce moyen, appaiser les murmures qui ne cessent de s'élever, sur ce que nous sommes condamnés à participer à son châtiment, quoique nous n'ayions point participé à son crime. Mais ces vérités seroient méprisées par la multitude, & goûtées d'un si petit nombre, que je croirois faire une faute en les exposant au grand jour. Je me contenterai donc de mettre les lecteurs sur la voie, par un tableau figuratif de l'état de l'homme dans sa gloire, & des peines auxquelles il s'est exposé, depuis qu'il en est dépouillé.

Il n'y a point d'origine qui surpasse la sienne; car il est plus ancien qu'aucun être de nature; il existoit avant la naissance du moindre des germes, & cependant il n'est venu au monde qu'après eux. Mais ce qui l'élevoit bien au dessus

de tous ces êtres, c'eſt qu'ils étoient ſoumis à naître d'un pere & d'une mere, au lieu que l'homme n'avoit point de mere. D'ailleurs, leur fonction étoit tout-à-fait inférieure à la ſienne; celle de l'homme étoit de toujours *combattre* pour faire ceſſer le déſordre & ramener tout à l'*unité*; celle de ces êtres étoit d'obéir à l'homme. Mais comme les *combats* que l'homme avoit à faire, pouvoient être très-dangereux pour lui, il étoit revêtu d'une *armure* impénétrable, dont il varioit l'uſage à ſon gré, & dont il devoit même *former* des copies égales & abſolument conformes à leur modele.

En outre, il étoit muni d'une *lance* compoſée de quatre *métaux* ſi bien amalgamés, que depuis l'exiſtence du monde, on n'a jamais pu les ſéparer. Cette lance avoit la propriété de brûler comme le feu même; de plus, elle étoit ſi aiguë que rien pour elle n'étoit impénétrable, & ſi acrive qu'elle frappoit toujours en *deux endroits* à la fois. Tous ces avantages joints à une infinité d'autres dons que l'homme avoit reçus en même temps, le rendoient vraiment fort & redoutable.

Le pays où cet homme devoit *combattre* étoit couvert d'une forêt formée de *ſept* arbres qui avoient chacun *ſeize* racines & *quarre cent quatre-vingt-dix* branches. Leurs fruits ſe renouvellant ſans ceſſe, fourniſſoient à l'homme la plus excel-

lente nourriture, & ces arbres eux-mêmes lui servoient de retranchement, & rendoient son *poste* comme inaccessible.

C'est dans ce lieu de délices, le séjour du bonheur de l'homme, & le trône de sa gloire, qu'il auroit été à jamais heureux & invincible; parce qu'ayant reçu ordre d'en occuper le *centre*, il pouvoit de là observer sans peine tout ce qui se passoit autour de lui, & avoit ainsi l'avantage d'appercevoir toutes les ruses & toutes les marches de ses adversaires, sans jamais en être apperçu; aussi, pendant tout le temps qu'il garda ce poste, il conserva sa supériorité naturelle, il jouit d'une paix & goûta une félicité qui ne peuvent s'exprimer aux hommes d'à présent : mais dès qu'il s'en fut éloigné, il cessa d'en être le maître, & un autre *agent* fut envoyé pour prendre sa place; alors l'homme après avoir été honteusement dépouillé de tous ses droits, fut précipité dans la région des peres & des meres, où il reste depuis ce temps, dans la peine & l'affliction de se voir mêlé & confondu avec tous les autres êtres de la nature.

Il n'est pas possible de concevoir un état plus triste & plus déplorable que celui de ce malheureux homme au moment de sa chûte; car non-seulement il perdit aussitôt cette lance formidable à laquelle nul obstacle ne résistoit,

mais l'armure même dont il avoit été revêtu, disparut pour lui, & elle fut remplacée pour un temps par une autre armure, qui n'étant point impénétrable comme la premiere, devint pour lui une source de dangers continuels, en sorte qu'ayant toujours le même combat à soutenir, il fut infiniment plus exposé.

Cependant, en le punissant ainsi, son pere ne voulut pas lui ôter tout espoir, & l'abandonner entiérement à la rage de ses ennemis; touché de son repentir & de sa honte, il lui promit qu'il pourroit, par ses efforts, recouvrer son premier état; mais que ce ne seroit qu'après avoir obtenu d'être remis en possession de cette lance qu'il avoit perdue, & qui avoit été confiée à l'agent par lequel l'homme étoit remplacé dans le centre même qu'il venoit d'abandonner.

C'est donc à la recherche de cette arme incomparable, que les hommes ont dû s'occuper depuis, & qu'ils doivent s'occuper tous les jours, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent rentrer dans leurs droits, & obtenir toutes les faveurs qui leur furent destinées.

Il ne faut pas non plus être étonné des ressources qui resterent à l'homme après son crime; c'étoit la main d'un pere qui le punissoit, & c'étoit aussi la tendresse d'un pere qui veilloit sur lui, lors même que sa justice l'éloignoit de sa présence. Car le lieu dont l'homme est sorti,

eſt diſpoſé avec tant de ſageſſe, qu'en retournant ſur ſes pas par les mêmes routes qui l'ont égaré, cet homme doit être ſûr de regagner le point central de la forêt dans lequel ſeul il peut jouir de quelque force & de quelque repos.

En effet, il s'eſt égaré en allant de *quatre* à *neuf*, & jamais il ne pourra ſe retrouver qu'en allant de *neuf* à *quatre*. Au reſte, il auroit tort de ſe plaindre de cet aſſujettiſſement; telle eſt la loi impoſée à tous les êtres qui habitent la région des peres & des meres; & puiſque l'homme y eſt deſcendu volontairement, il faut bien qu'il en reſſente toute la peine. Cette loi eſt terrible, je le ſais, mais elle n'eſt rien comparée à la loi du nombre *cinquante-ſix*, loi effrayante; épouvantable pour ceux qui s'y expoſer, car ils ne pourront arriver à *ſoixante-quatre*, qu'après l'avoir ſubie dans toute ſa rigueur.

Telle eſt l'hiſtoire allégorique de ce qu'étoit l'homme dans ſon origine, & de ce qu'il eſt devenu en s'écartant de ſa premiere loi; j'ai tâché par ce tableau, de le conduire juſqu'à la ſource de tous ſes maux, & de lui indiquer, myſtérieuſement il eſt vrai, les moyens d'y remédier. Je dois ajouter que, quoique ſon crime & celui du mauvais principe ſoient également le fruit de leur volonté mauvaiſe, il faut remarquer

néanmoins que l'un & l'autre de ces crimes sont de nature très-différente, & que par conséquent, ils ne peuvent être assujettis à une égale punition, ni avoir les mêmes suites; parce que d'ailleurs la justice évalue jusqu'à la différence des lieux où leurs crimes ont été commis. L'homme & le principe du mal ont donc continuellement leur faute devant les yeux, mais tous deux n'ont pas les mêmes secours, ni les mêmes consolations.

J'ai donné à entendre précédemment que le principe du mal ne peut par lui-même que persévérer dans sa volonté rebelle, jusqu'à ce que la communication avec le bien lui soit rendue. Mais l'homme, malgré sa condamnation, peut appaiser la justice même, se réconcilier avec la vérité, & en goûter de temps en temps les *douceurs*, comme si en quelque sorte il n'en étoit pas séparé.

Il est vrai de dire néanmoins que le crime de l'un est de l'autre, ne se punit que par la privation, & qu'il n'y a de différence que dans la mesure de ce châtiment. Il est bien plus certain encore que cette privation est la peine la plus terrible, & la seule qui puisse réellement subjuguer l'homme. Car on a eu grand tort de prétendre nous mener à la sagesse par le tableau affrayant des peines corporelles dans une vie à venir; ce tableau n'est rien, quand on ne les sent pas. Or ces aveugles maîtres ne pouvant nous faire connoître

qu'en idée les tourments qu'ils imaginent, doivent nécessairement faire peu d'effet sur nous.

Si au moins ils eussent pris soin de peindre à l'homme les remords qu'il doit éprouver quand il est méchant, il leur eût été plus facile de le toucher, parce qu'il nous est possible d'avoir ici-bas le sentiment de cette douleur. Mais combien nous eussent-ils rendus plus heureux, & nous eussent-ils donné une idée plus digne de notre principe, s'ils eussent été assez sublimes pour dire aux hommes, que ce principe étant amour, ne punit les hommes que par l'amour, mais en même temps que n'étant qu'amour, lorsqu'il leur ôte l'amour, il ne leur laisse plus rien.

C'est par là qu'ils auroient éclairé & soutenu les hommes, en leur faisant sentir que rien ne devroit plus les effrayer que de cesser d'avoir l'amour de ce principe, puisque dès-lors ils sont dans le néant; & certes, ce néant que l'homme peut éprouver à tout instant, si on le lui peignoit dans toute son horreur, seroit pour lui une idée plus efficace & plus salutaire que celle de ces éternelles tortures, auxquelles, malgré la doctrine de ces ministres de sang, l'homme voit toujours une fin, & jamais de commencement.

Les secours accordés à l'homme pour sa réhabilitation, quelque précieux qu'ils soient, tiennent cependant à des conditions très-rigoureuses. Et vraiment plus les droits qu'il a perdus sont

glorieux, plus il doit avoir à souffrir pour les recouvrer; enfin étant assujetti par son crime à la loi du temps, il ne peut éviter d'en subir les pénibles effets, parce que s'étant opposé lui-même tous les obstacles que le temps renferme, la loi veut qu'il ne puisse rien obtenir qu'à mesure qu'il les éprouve, & qu'il les surmonte.

C'est au moment de sa naissance corporelle, qu'on voit commencer les peines qui l'attendent. C'est alors qu'il montre toutes les marques de la plus honteuse réprobation; il naît comme un vil insecte dans la corruption & dans la fange; il naît au milieu des souffrances & des cris de sa mere, comme si c'étoit pour elle un opprobre de lui donner le jour : or, quelle leçon n'est-ce pas pour lui, de voir que toutes les meres, la femme est celle dont l'enfantement est le plus pénible & le plus dangereux! Mais à peine commence-t-il lui-même à respirer, qu'il est couvert de larmes & tourmenté par les maux les plus aigus. Les premiers pas qu'il fait dans la vie, annoncent donc qu'il n'y vient que pour souffrir, & qu'il est vraiment le fils du crime & de la douleur.

Si l'homme, au contraire, n'eût point été coupable, sa naissance auroit été le premier sentiment du bonheur & de la paix. En voyant la lumiere, il en auroit célébré la splendeur par de vifs transports, & par des tributs de louanges envers le principe de sa félicité. Sans trouble

ſur la légitimité de ſon origine, ſans inquiétude ſur la ſtabilité de ſon ſort, il en eût goûté toutes les délices, parce qu'il en auroit connu ſenſiblement les avantages. O homme! verſe des larmes ameres ſur l'énormité de ton crime, qui a ſi horriblement changé ta condition; frémis ſur le funeſte arrêt qui condamne ta poſtérité à naître dans les tourments & dans l'humiliation, tandis qu'elle ne devoit connoître que la gloire, & un bonheur inaltérable.

Dès les premieres années de ſon cours élémentaire, la ſituation de l'homme devient beaucoup plus effrayante, parce qu'il n'a encore ſouffert que dans ſon corps, au lieu qu'il va ſouffrir dans ſa penſée. De même que ſon enveloppe corporelle a été juſques-là en butte à la fougue des éléments, avant d'avoir acquis la moindre des forces néceſſaires pour s'en défendre; de même ſa penſée va être pourſuivie dans une âge où n'ayant pas encore exercé ſa volonté, l'erreur peut le ſéduire plus aiſément, porter par mille ſentiers ſes attaques juſqu'au germe, & corrompre l'arbre dans ſa racine.

Il eſt certain que l'homme commence alors une carriere ſi pénible & ſi périlleuſe, que ſi les ſecours ne ſuivoient pour lui la même progreſſion, il ſuccomberoit infailliblement; mais la même main qui lui a donné l'être, ne néglige rien pour ſa conſervation; à meſure qu'il avance en âge, que les obſtacles ſe multiplient

& s'oppofent à l'exercice de fes facultés, à mefure auffi fon enveloppe corporelle acquiert de la confiftance; c'eft-à-dire, que fa nouvelle armure fe fortifie & devient plus puiffante contre les attaques de fes ennemis, jufqu'à ce qu'enfin le temple intellectuel de l'homme étant élevé, cette enveloppe devenue inutile, fe détruife, laiffant l'édifice à découvert & hors de toute atteinte.

Il eft donc évident que ce corps matériel que nous portons, eft l'organe de toutes nos fouffrances; c'eft donc lui qui formant des bornes épaiffes à notre vue & à toutes nos facultés, nous tient en privation & en pâtiment; je ne dois donc plus diffimuler que la jonction de l'homme à cette enveloppe groffiere, eft la peine même à laquelle fon crime l'a affujetti temporellement, puifque nous voyons les horribles effets qu'il en reffent depuis le moment où il en eft revêtu, jufqu'à celui où il en eft dépouillé; & que c'eft parlà que commencent & fe perpétuent les épreuves, fans lefquelles il ne peut rétablir les rapports qu'il avoit autrefois avec la lumiere.

Mais malgré les ténebres que ce corps matériel répand autour de nous, nous fommes obligés d'avouer auffi qu'il nous fert de rempart & de fauve-garde contre les dangers qui nous environnent, & que fans cette enveloppe, nous ferions infiniment plus expofés.

Ce font là, n'en doutons point, les idées que

les sages en ont eu dans tous les temps. Leur premiere occupation a été de se préserver sans cesse des illusions que ce corps lui présentoit. Ils l'ont méprisé, parce qu'il est méprisable par sa nature ; il l'ont redouté par les funestes suites des attaques auxquelles il les exposoit, & ils ont tous parfaitement connu qu'il étoit pour eux la voie de l'erreur & du mensonge.

Mais l'expérience leur a appris aussi que c'est le canal par où arrivent dans l'homme, les connoissances & les lumieres de la vérité ; il ont senti, que puisqu'il nous sert d'enveloppe, & que nous n'avons pas même la pensée à nous, il faut bien que nos idées, venant toutes du dehors, s'introduisent nécessairement par cette enveloppe, & que nos sens corporels en soient les premiers organes.

Or, c'est à ce sujet que l'homme par la promptitude & la légéreté de ses jugements, a commencé à se livrer à des erreurs funestes qui ont produit dans son imagination les idées les plus monstrueuses ; c'est de là, dis-je, que les matérialistes ont tiré cet humiliant systême des sensations qui ravale l'homme au dessous de la bête ; puisque celle-ci, ne recevant jamais à la fois qu'une seule sorte d'impulsion, n'est pas susceptible de s'égarer, au lieu que l'homme étant placé au milieu des contradictoires, pourroit selon cette opinion se livrer en paix & indifféremment

à toutes les impreſſions dont il ſeroit affecté.

Mais d'après les lumieres de juſtice que nous avons déjà reconnues en lui, il ne ſe peut que nous adoptions ces opinions aviliſſantes. Nous avons démontré que l'homme, chargé de ſa conduite, eſt comptable de toutes ſes actions; je me garderai bien à préſent de lui laiſſer enlever un privilege auſſi ſublime, & qui l'éleve ſi fort au deſſus de toutes les créatures.

Rien ne m'empêchera donc d'aſſurer à mes ſemblables, que cette erreur eſt la ruſe la plus adroite & la plus dangereuſe qui ait pu être employée pour les arrêter dans leur marche, & pour les égarer. Ce ſeroit, pour un voyageur, une incertitude des plus déſeſpérantes, que de rencontrer deux routes oppoſées ſans connoître le lieu où l'une & l'autre aboutiroient. Cependant, en obſervant le chemin qu'il auroit déjà fait, ſe rappellant le point d'où il ſeroit parti, & celui auquel il tend, il feroit peut-être aſſez de combinaiſons pour ſe déterminer & pour choiſir juſte. Mais ſi quelqu'un ſe préſentoit à lui, & lui diſoit qu'il eſt très-inutile de prendre tant de peines pour démêler la véritable route, que celles qui s'offrent à ſes yeux menent également au but, & qu'il peut ſuivre indifféremment l'une ou l'autre; alors, la ſituation du voyageur deviendroit bien plus fâcheuſe & plus embarraſſante que lorſqu'il étoit réduit à ne pren-

dre conseil que de lui-même ; car enfin il lui seroit impossible de se nier l'opposition qu'il verroit entre ces deux routes ; & le premier sentiment qui devroit alors naître en lui, seroit de se défier des conseils qu'on lui donne, & de se persuader qu'on veut lui tendre un piege.

Voilà cependant quelle est la position actuelle de l'homme, relativement aux obscurités que les auteurs du systême des sensations ont répandu sur sa carriere. Lui annoncer qu'il n'a d'autres loix que celles de ses sens, & qu'il ne peut avoir d'autre guide, c'est lui dire qu'en vain chercheroit-il à faire un choix parmi les choses qu'ils lui présentent, puisque ces sens eux-mêmes sont sujets à varier dans leur action, & qu'ainsi l'homme ne pouvant pas en diriger les mobiles, essayeroit inutilement d'en diriger le cours & les effets.

Mais, ainsi que le voyageur, l'homme ne peut se refuser à sa propre conviction ; il voit bien que les sens amenent tout en lui, mais en même temps, il est forcé d'avouer que parmi les choses qu'ils lui amenent, il y en a qu'il sent être bonnes, comme il y en a qu'il sent être mauvaises.

Quelle devroit donc être sa défiance contre ceux qui le voudroient détourner de faire un choix, en lui insinuant que toutes ces choses sont indifférentes ou de même nature ? Ne de-

vroit-il pas en reſſentir la plus vive indignation, & ſe mettre en garde contre des maîtres auſſi dangereux ?

C'eſt cependant là, je le répete, la plus commune tentative qui ſe ſoit faite contre la penſée de l'homme ; c'eſt en même temps la plus ſéduiſante, & celle dont le principe du mal tireroit le plus d'avantage ; parce que s'il pouvoit nourrir l'homme dans la perſuaſion qu'il n'y a point de choix à faire parmi les choſes qui l'environnent, il viendroit facilement à bout de faire paſſer juſqu'à lui, l'horrible incertitude & le déſordre dans lequel il ſe trouve lui-même plongé par la privation où il eſt de toute loi.

Mais ſi la juſtice veille toujours ſur l'homme, il faut qu'il ait en lui les moyens de démêler les ſtratagêmes de ſon ennemi, & de déconcerter, quand il le voudra toutes ſes entrepriſes ; ſans quoi il ne pourroit être puni de s'y laiſſer ſurprendre ; ces moyens doivent être fondés ſur ſa propre nature, qui ne peut pas plus changer que la nature même du principe dont il eſt provenu ; ainſi ſa propre eſſence étant incompatible avec le menſonge, lui fait connoître tôt ou tard qu'on l'abuſe, & le ramene naturellement à la vérité.

J'emploierai donc ces mêmes moyens qui me ſont communs avec tous les hommes, pour leur montrer le danger & l'abſurdité de cette opinion

ennemie de leur bonheur, & qui n'eſt propre qu'à les abîmer dans le crime & dans le déſeſpoir. J'ai ſuffiſamment prouvé par nos ſouffrances, que nous étions libres ; ainſi je m'adreſſerai aux matérialiſtes, & je leur demanderai comment ils ont pu s'aveugler aſſez pour ne voir dans l'homme qu'une machine ? Je voudrois au moins qu'ils euſſent eu la bonne foi d'y voir une machine active, & ayant en elle-même ſon principe d'action ; car ſi elle étoit purement paſſive, elle recevroit tout & ne rendroit rien.

Alors, dès qu'elle manifeſte quelque activité, il faut qu'elle ait au moins en elle le pouvoir de faire cette manifeſtation, & je ne crois pas que perſonne prétende que ce pouvoir-là nous vienne par les ſenſations. Je crois en même temps que ſans ce pouvoir inné dans l'homme, il lui ſeroit impoſſible d'acquérir ni de conſerver la ſcience d'aucune choſe, ce qui s'obſerve ſans aucun doute ſur les êtres privés de diſcernement. Il eſt donc clair que l'homme porte en lui la ſemence de la lumiere & des vérités dont il offre ſi ſouvent les témoignages. Et faudroit-il quelque choſe de plus pour renverſer ces principes téméraires par leſquels on a prétendu le dégrader ?

Je ſais qu'à la premiere réflexion, on pourra m'oppoſer que non-ſeulement les bêtes, mais même tous les êtres corporels, rendent

aussi une action extérieure, d'où il faudra conclure que tous ces êtres ont aussi quelque chose en eux, & ne sont pas de simples machines. Alors, me demandera-t-on, quelle est la différence de leur principe d'action d'avec celui qui est dans l'homme ? Cette différence sera facilement apperçue de ceux qui voudront l'observer avec attention, & mes lecteurs la reconnoîtront avec moi, en fixant un moment leur vue sur la cause de cette méprise.

Il y a des êtres qui ne sont qu'intelligents, il y en a qui ne sont que sensibles ; l'homme est à la fois l'un & l'autre. Voilà le mot de l'énigme. Ces différentes classes d'êtres ont chacune un principe d'action différent, l'homme seul les réunit tous les deux ; & quiconque voudra ne les pas confondre, sera sûr de trouver la solution de toutes les difficultés.

Par son origine, l'homme jouissoit de tous les droits d'un être intelligent, quoique cependant il eût une enveloppe ; car, dans la région temporelle, il n'y a pas un seul être qui puisse s'en passer. Et ici, l'ayant déjà fait assez entrevoir, j'avouerai bien que l'armure impénétrable dont j'ai parlé précédemment, n'étoit autre chose que cette premiere enveloppe de l'homme. Mais pourquoi étoit-elle impénétrable ? C'est qu'étant unie & simple, à cause de la supériorité de sa nature, elle ne pouvoit nullement se

décompofer, & que la loi des affemblages élémentaires n'avoit abfolument aucune prife fur elle.

Depuis fa chûte, l'homme s'eft trouvé revêtu d'une enveloppe corruptible, parce qu'étant compofée, elle eft fujette aux différentes actions du fenfible, qui n'operent que fucceffivement, & qui par conféquent fe détruifent les unes & les autres. Mais, par cet affujettiffement au fenfible, il n'a point perdu fa qualité d'être intelligent ; en forte que s'il eft à la fois grand & petit, mortel & immortel, toujours libre dans l'intellectuel, mais lié dans le corporel par des loix indépendantes de fa volonté; en un mot, étant un affemblage de deux natures, diamétralement oppofées, il en démontre alternativement les effets, d'une maniere fi diftincte, qu'il eft impoffible de s'y tromper. Car, fi l'homme actuel n'avoit que des fens, ainfi que les fyftêmes humains le voudroient établir, on verroit toujours le même caractere dans toutes fes actions, & ce feroit celui de fes fens; c'eft-à-dire, qu'à l'égal de la bête, toutes les fois qu'il feroit excité par fes befoins corporels, il tendroit avec effort, à les fatisfaire, fans jamais réfifter à aucunes de leurs impulfions, fi ce n'eft pour céder à une impulfion plus forte, mais qui dès-lors doit fe confidérer comme agiffant feule, & qui naiffant toujours du fenfible,

agit dans les ſens, & tient toujours aux ſens.

Pourquoi donc l'homme peut-il s'écarter de la loi des ſens ? Pourquoi peut-il ſe refuſer à ce qu'ils lui demandent ? Pourquoi, preſſé par la faim, eſt-il néanmoins le maître de refuſer les mets les plus exquis qu'on lui préſente, de ſe laiſſer tourmenter, dévorer, anéantir même par le beſoin, & cela à la vue de ce qui ſeroit le plus propre à le calmer ? Pourquoi, dis-je, y a-t-il dans l'homme une volonté qu'il peut mettre en oppoſition avec ſes ſens, s'il n'y a pas en lui plus d'un être ? Et deux actions ſi contraires, quoique ſe montrant enſemble, peuvent-elles tenir à la même ſource ?

En vain on m'objecteroit, à préſent, que quand ſa volonté agit ainſi, c'eſt qu'elle eſt déterminée par quelque motif ; j'ai aſſez fait entendre, en parlant de la liberté, que la volonté de l'homme étant cauſe elle-même, devoit avoir le privilege de ſe déterminer ſeule & ſans motif, autrement elle ne devroit pas porter le nom de volonté. Mais en ſuppoſant que dans le cas dont il s'agit, ſa volonté ſe déterminât en effet par un motif, l'exiſtence des deux natures de l'homme n'en ſeroit pas moins évidente ; car il faudroit toujours chercher ce motif ailleurs que dans l'action de ſes ſens, puiſque ſa volonté la contrarie ; puiſque, lors même que ſon corps cherche toujours à exiſter & à vivre, il peut vouloir le laiſſer

souffrir, s'épuiser & s'éteindre. Cette double action de l'homme est donc une preuve convaincante qu'il y a en lui plus d'un principe.

Au contraire, les êtres qui ne sont que sensibles, ne peuvent jamais donner des marques que de ce qu'ils sont. Il faut, il est vrai, qu'ils aient le pouvoir de rendre & de manifester ce que les sensations operent sur eux; sans cela, tout ce qui leur seroit communiqué, seroit comme nul, & ne produiroit aucun effet. Mais je ne crains point d'errer, en assurant que les plus belles affections des bêtes, leurs actions les mieux ordonnées, ne s'élevent jamais au dessus du sensible; elles ont, comme tous les êtres de la nature, un individu à conserver, & elles reçoivent avec la vie, tous les pouvoirs nécessaires à cet objet, en raison des dangers auxquels elles doivent être exposées, selon leur espece, pendant le cours de leur durée, soit dans les moyens de se procurer la nourriture, soit dans les circonstances qui accompagnent leur reproduction, & dans tous les autres évênements qui se multiplient & varient suivant les différentes classes de ces êtres, ainsi que pour chaque individu. Mais je demande si jamais on a apperçu dans les bêtes quelqu'action qui n'eût pour unique but leur bien-être corporel, & si elles ont jamais rien manifesté qui fût le véritable indice de l'intelligence.

Ce qui trompe la plus grande partie des hommes à cet égard, c'eſt de voir que parmi les bêtes, il y en a pluſieurs qui ſont ſuſceptibles d'être formées à des actes qui ne leur ſont point naturels; elles apprennent, elles ſe reſſouviennent, elles agiſſent même ſouvent en conſéquence de ce qu'elles ont appris, & de ce que leur mémoire leur rappelle. Cette obſervation pourroit en effet nous arrêter, ſans les principes que nous avons établis.

J'ai dit que dès que les bêtes manifeſtoient quelque choſe au dehors, il falloit néceſſairement qu'elles euſſent un principe intérieur & actif, ſans lequel elles n'exiſteroient pas; mais ce principe, je l'ai annoncé comme n'ayant que le ſenſible pour guide, & la conſervation du corporel pour objet. C'eſt par ces deux moyens que l'homme parvient à dreſſer la bête; il la frappe, ou il lui donne à manger, & par là il dirige, à ſa volonté, le principe actif de l'animal, qui ne tendant qu'au maintien de ſon être, ſe porte avec effort à des actes qu'il n'auroit jamais pratiqués, s'il eût été laiſſé à ſa propre loi. L'homme, par la crainte, ou par l'attrait de la nourriture, le preſſe & l'oblige à étendre & à augmenter ſon action; il eſt donc évident que ce principe, étant actif & ſenſible, eſt ſuſceptible de recevoir des impreſſions; s'il peut recevoir des impreſſions, il peut auſſi les

conferver; car il fuffit, pour cela, que la même impreffion fe prolonge & continue fon action. Alors, recevoir des impreffions & les conferver, c'eft prouver, en effet, que l'animal eft fufceptible d'habitude.

Nous pouvons donc, fans danger, reconnoître que le principe actif des bêtes eft capable d'acquérir l'habitude de différents actes par l'induftrie de l'homme; car foit dans les actes que la bête produit naturellement, foit dans ceux auxquels elle eft dreffée, on ne voit aucune marche, ni aucune combinaifon dans lefquelles le fenfible ne foit pour tout & le mobile de tout; alors donc, quelques merveilles que la bête étale à mes yeux, je la trouverai certainement très-admirable, mais mon admiration n'ira pas jufqu'à reconnoître en elle un être intelligent, pendant que je n'y vois qu'un être fenfible; car enfin le fenfible n'eft pas intelligent.

Pour mieux fentir la différence de l'animal avec l'être intelligent, faut-il confidérer les claffes qui font au deffous de ce même animal, tels que le végétal & le minéral? Dès que ces claffes inférieures operent des actes extérieurs, comme la croiffance, la fructification, la génération & autres, nous ne pourrons douter qu'elles n'aient, auffi bien que l'animal, un principe actif, inné en elles, & d'où émanent toutes ces différentes actions.

Néanmoins, quoique nous appercevions en elles une loi vive, qui tend avec force à son accomplissement, nous ne leur avons jamais vu produire les moindres signes de douleur, de plaisir, de crainte, ni de désir, toutes affections qui sont propres à l'animal; de là nous pouvons dire, que de même qu'entre l'animal & les êtres inférieurs, il y a une différence considérable dans les principes, quoiqu'ils aient les uns & les autres la faculté végétative, de même l'homme a de commun avec l'animal un principe actif, susceptible d'affections corporelles & sensibles, mais il en est essentiellement distingué par son principe intellectuel, qui anéantit toute comparaison entre lui & la bête.

C'est donc uniquement pour avoir été séduit par cet enchaînement universel, dans lequel un être tient toujours à celui qui le suit, & à celui qui le précede, qu'on a confondu les différents anneaux qui composent l'homme actuel, & qu'on ne l'a pas cru différent de ce principe inférieur & sensible, auquel il n'est attaché que pour un temps.

Quelle confiance pouvons-nous avoir alors aux systêmes que l'imagination de l'homme a enfantés sur ces matieres, quand nous les voyons poser sur une base aussi évidemment fausse ? Et quelle plus forte preuve pouvons-nous désirer, que celle du sentiment & de l'expérience ?

A cette occasion, je vais entrer dans quelques détails sur la distinction & l'enchaînement des trois regnes de la nature, pour tâcher de nous confirmer dans les principes que nous venons d'établir sur la différence des êtres, malgré leur affinité. Je préviens néanmoins que ces discussions devroient être étrangeres à l'homme, & que c'est un malheur pour lui, d'avoir besoin de ces preuves pour se connoître, & pour croire à sa propre nature; car elle porte en elle-même des témoignages bien plus évidents que ceux qu'il peut trouver dans ses observations sur les objets sensibles & matériels.

Les sciences humaines ne fournissent aucune regle sûre pour classer réguliérement les trois regnes; on n'y pourra jamais parvenir qu'en suivant un ordre conforme à la nature; en ce cas, il faut premiérement mettre au rang des animaux, les êtres corporels qui portent en eux toute l'étendue du principe de leur fructification, qui par conséquent n'en ayant qu'un, n'ont pas besoin d'être adhérents à la terre, pour le faire agir, mais prennent leur corporisation par la chaleur de la femelle de leur espece, soit qu'ils l'acquierent dans le sein de cette même femelle, ou par le feu extérieur qu'elle leur communique, comme il arrive pour la fructification des ovipares; soit qu'ils l'ac-

quierent par la chaleur du soleil, ou par celle de tout autre feu.

Secondement, il faut placer au rang des végétaux, tout être qui ayant son matras dans la terre, fructifie ainsi par l'action de deux agents, & manifeste une production, soit au dehors, soit au dedans de cette même terre.

Enfin, on doit regarder comme minéraux tous les êtres qui ont également leur matras dans la terre, & y prennent leur croissance & leur végétation; mais qui, provenant de l'action de trois agents, ne peuvent donner aucun signe de reproduction, parce qu'ils ne sont que passifs, & que les trois actions qui les constituent, ne leur appartiennent pas en propre.

Ces regles une fois établies, pour savoir si un être est végétal ou animal, il faut voir s'il tire sa substance des sucs de la terre, ou s'il se nourrit de ses productions. S'il est attaché à la terre, de maniere qu'il meure, lorsqu'il en est détaché, il n'est que végétal. S'il n'est point lié à cette même terre, quoiqu'il se nourrisse de ses productions, il est animal, quel qu'ait été le moyen de sa corporisation.

La différence, je le sais, est infiniment plus difficile à faire entre le végétal & le minéral, qu'entre le végétal & l'animal, parce qu'entre les plantes & les minéraux, il y a une si grande affinité, & ils ont tant de facultés qui leur sont

communes, qu'il n'eſt pas toujours aiſé de les démêler.

Cette difficulté vient de ce que la différence des genres de tous les êtres corporels eſt toujours en proportion géométrique quaternaire. Or, dans l'ordre vrai des choſes, plus le degré des puiſſances eſt élevé, plus la puiſſance eſt affoiblie, parce qu'alors elle eſt plus éloignée de la puiſſance premiere, d'où toutes les puiſſances ſubſéquentes ſont émanées. Ainſi, les premiers termes de la progreſſion, étant plus voiſins du terme radical, ont des propriétés plus actives, d'où réſultent par conſéquent des effets plus ſenſibles, & par-là plus faciles à diſtinguer; & cette force dans les facultés, diminuant à meſure que les termes de la progreſſion ſe multiplient, il eſt clair que les réſultats des derniers termes doivent n'avoir que des nuances en quelque ſorte imperceptibles.

Voilà pourquoi le minéral eſt plus difficile à diſtinguer du végétal, que le végétal de l'animal; car c'eſt dans le minéral que ſe trouve le dernier terme de la progreſſion des choſes créées.

Il faut appliquer le même principe à tous les êtres qui ſemblent intermédiaires entre les différents regnes, & qui paroiſſent les lier, parce que la progreſſion du nombre eſt continue, ſans borne & ſans aucune ſéparation;

mais, pour connoître parfaitement la puiſſance d'un terme quelconque de la progreſſion dont il s'agit, il faudroit au moins connoître une des racines, & c'eſt une des choſes que l'homme perdit, lorſqu'il fut privé de ſon premier état; en effet, il ne connoît aujourd'hui la racine d'aucun nombre, puiſqu'il ne connoît pas la premiere de toutes les racines, ce que l'on verra par la ſuite.

Il faut également appliquer le principe de la progreſſion quaternaire, aux êtres qui ſont au deſſus de la matiere, parce qu'il s'y fait appercevoir avec la même exactitude, & d'une maniere encore plus marquée, en ce qu'ils ſont moins éloignés du premier terme de cette progreſſion; mais peu de gens me comprendoient dans l'application que j'en pourrois faire à cette claſſe; auſſi mon deſſein & mon devoir m'empêchent d'en parler ouvertement.

Si l'homme avoit une chymie, par laquelle il pût, ſans décompoſer les corps, connoître leurs vrais principes, il verroit que le feu eſt le propre de l'animal, l'eau le propre du végétal, & la terre le propre du minéral; alors il auroit des ſignes encore plus certains pour reconnoître la véritable nature des êtres, & ne feroit plus embarraſſé pour diſcerner leur rang & leur claſſe.

Je ne m'arrête pas à lui faire obferver que ces trois éléments, qui doivent fervir de fignes pour démêler les différents regnes, ne peuvent pas exifter chacun féparément & indépendamment des deux autres; je préfume que cette notion eft affez commune pour ne devoir pas rappeller ici que dans l'animal, quoique le feu y domine, l'eau & la terre y doivent exifter néceffairement, & ainfi des deux autres regnes, où le principe dominant eft de toute néceffité accompagné des deux autres principes. Il n'y a pas, jufqu'au mercure même, fur qui cette obfervation ne s'applique avec la même jufteffe, quoique certains alchymiftes ne lui trouvent point de feu; mais ils devroient faire attention que le mercure minéral n'a encore reçu que la feconde opération, & qu'ainfi, quoiqu'il ait en lui, comme tout être corporel, un feu élémentaire, cependant ce feu n'eft pas fenfible, jufqu'à ce qu'un feu fupérieur vienne l'agiter, & c'eft là la troifieme opération que je démontrerai néceffaire pour compléter toute corporifation; voilà pourquoi le mercure, quoiqu'avec un feu élémentaire, eft cependant le corps de la nature le plus froid.

C'eft, je le répete, uniquement pour défendre la nature de l'homme, que je me fuis laiffé entraîner à tous ces détails. J'ai voulu

montrer à ceux qui l'avilissent, en le confondant avec les bêtes, qu'ils tombent à son sujet dans une méprise qui n'est pas pardonnable; même sur les êtres purement élémentaires, puisque d'un regne à l'autre, nous trouvons des différences infinies, quoique tous ces regnes aient des parités & des similitudes fondamentales.

Nous voyons que dans toutes les classes, l'inférieure n'a rien de ce qui se manifeste d'une maniere particuliere dans la supérieure. Ainsi, dès que dans les êtres corporels, au dessous de l'homme, nous n'avons apperçu aucune des marques de l'intelligence, nous ne pouvons lui refuser qu'il soit ici-bas le seul favorisé de cet avantage sublime, quoique, par sa forme élémentaire, il se trouve assujetti au sensible, & à toutes les affections matérielles de la bête.

Ceux donc qui ont essayé de dépouiller l'homme de ses plus beaux droits, en se fondant sur son assujettissement & sa liaison à l'être corporel qui l'enveloppe, n'ont présenté pour preuve qu'une vérité que nous reconnoissons comme eux, puisque nous savons tous qu'il ne reçoit aucune lumiere que par les sens. Mais, pour n'avoir pas porté plus loin leur observation, ils sont restés dans les ténebres, & y ont entraîné la multitude.

Dans la malheureuſe condition de l'homme actuel, aucune idée ne peut en effet ſe faire ſentir en lui, qu'elle ne ſoit entrée par les ſens ; en ſorte qu'il faut convenir encore, que ne pouvant pas toujours diſpoſer des objets & des êtres qui actionnent ſes ſens, il ne peut, par cette raiſon, être reſponſable des idées qui naiſſent en lui ; de façon que reconnoiſſant, comme nous l'avons fait, un principe bon & un principe mauvais, & par conſéquent un principe de penſées bonnes & un principe de penſées mauvaiſes, on ne doit pas être ſurpris que l'homme ſe trouve expoſé aux unes & aux autres, ſans pouvoir ſe diſpenſer de les ſentir.

C'eſt là ce qui a fait croire aux obſervateurs, que nos penſées & toutes nos facultés intellectuelles n'avoient point d'autre origine que nos ſens. Mais, premiérement, ayant confondu en un ſeul les deux êtres qui compoſent l'homme d'aujourd'hui, n'ayant pas apperçu dans lui ces deux actions oppoſées, qui en manifeſtent ſi clairement les différents principes, ils ne reconnoiſſent en lui qu'une ſeule ſorte de ſens, & font vaguement dériver tout de ſa faculté de ſentir. Cependant, après ce que nous avons expoſé, il n'y auroit qu'à ouvrir les yeux, pour convenir que l'homme actuel ayant en lui deux êtres différents à gouverner, & que

ne pouvant en effet connoître les besoins de l'un & de l'autre que par la sensibilité, il falloit bien que cette faculté fût double, puisqu'il étoit double lui-même : aussi, quel sera l'homme assez aveugle, pour ne pas trouver en lui une faculté sensible relative à l'intellectuel, & une faculté sensible relative au corporel ? Et ne faut-il pas convenir que cette distinction, prise dans la nature même, auroit éclairci toutes les méprises ? Je dois dire néanmoins, que dans cet ouvrage, j'emploierai le plus souvent ces mots de sens & de sensible, dans l'acception corporelle, & que lorsque je parlerai du sensible intellectuel, ce sera de maniere qu'on ne puisse pas confondre l'un avec l'autre.

Secondement, sous quelque point de vue que les observateurs eussent considéré la faculté sensible de l'homme, s'ils avoient mieux pesé leur systême, ils auroient vu que nos sens sont bien, à la vérité, l'organe de nos pensées, mais qu'ils n'en sont pas l'origine ; ce qui fait sans doute une trop grande différence pour qu'on soit excusable de ne l'avoir pas apperçue.

Oui, telle est notre peine, qu'aucune pensée ne puisse nous parvenir immédiatement, & sans le secours de nos sens, qui en sont les organes nécessaires dans notre état actuel ; mais si nous avons reconnu dans l'homme un

principe actif & intelligent qui le distingue si parfaitement des autres êtres, ce principe doit avoir en lui-même ses propres facultés : or, la seule dont l'usage nous soit resté dans notre pénible situation, c'est cette volonté innée en nous, dont l'homme a joui pendant sa gloire, & dont il jouit encore après sa chûte. Comme c'est par elle qu'il s'est égaré, c'est par la force de cette volonté seule qu'il peut espérer d'être rétabli dans ses premiers droits ; c'est elle qui le préserve absolument des précipices où l'on veut le plonger, & de croire à ce néant auquel on voudroit réduire sa nature ; c'est par elle, en un mot, que n'étant pas le maître d'empêcher que le bien & le mal se communiquent jusqu'à lui ; il est cependant responsable de l'usage qu'il fait de cette volonté, par rapport à l'un & à l'autre. Il ne peut faire qu'on ne lui offre, mais il peut choisir, & choisir bien ; & je n'en donnerai pas pour le moment d'autres preuves ; sinon qu'il souffre & qu'il est puni quand il choisit mal.

Le lecteur intelligent, pour qui j'écris, ne peut pas ignorer que la peine & les souffrances dont je veux parler, sont d'une nature bien différente des maux passagers, corporels ou conventionnels, les seuls qui soient connus de la multitude.

Toutes

Toutes les attaques que l'on a portées contre la dignité de l'homme, ne sont donc plus d'aucune valeur pour nous ; ou bien il faudroit renverser les premiers & les plus fermes fondemens de la justice que nous avons posés précédemment, ainsi que les notions invariables que nous savons être communes à tous les hommes, & qu'aucun être intelligent & raisonnable ne pourra jamais révoquer en doute.

Je ne m'arrête point à examiner si, dans la conduite ordinaire de l'homme, sa volonté attend toujours une raison décisive pour se déterminer, ou si elle est dirigée par l'attrait seul du sentiment : je la crois susceptible de l'un & de l'autre mobile ; & je dirai que pour la régularité de sa marche, l'homme ne doit exclure ni l'un ni l'autre de ces deux moyens ; car autant la réflexion sans le sentiment le rendroit froid & immobile, autant le sentiment sans la réflexion seroit sujet à l'égarer.

Mais, je le répete, ces questions sont étrangeres à mon sujet, & je les crois abusives & infructueuses : ainsi je laisse à la métaphysique de l'école à chercher comment la volonté se détermine & comment elle agit : il suffit à l'homme de reconnoître que c'est toujours librement, & que cette liberté est un malheur de plus pour lui, & la raison de toutes ses souffrances, quand

il abandonne les loix qui doivent la diriger. Revenons à notre ſujet.

Quoique nous ayions reconnu que tous les êtres avoient néceſſairement quelque choſe en eux, ſans quoi ils n'auroient ni vie, ni exiſtence, ni action, nous n'admettons pas pour cela qu'ils aient tous la même choſe. Quoique cette loi d'un principe inné ſoit unique & univerſelle, nous nous garderons bien de dire que ces principes ſoient égaux & agiſſent uniformément dans tous les êtres, puiſqu'au contraire nos obſervations nous font connoître une différence eſſentielle entre eux; & ſur-tout entre les principes innés dans les trois regnes matériels, & le principe ſacré dont l'homme eſt le ſeul favoriſé parmi tous les êtres qui compoſent cet univers.

Car cette ſupériorité du principe actif & intelligent de l'homme ne doit plus nous étonner, ſi nous nous rappellons la propriété de cette progreſſion quaternaire qui fixe le rang & les facultés des êtres, & qui ennoblit leur eſſence, en raiſon de ce qu'ils ſont plus voiſins du premier terme de la progeſſion. L'homme eſt la ſeconde puiſſance de ce premier terme générateur univerſel; le principe actif de la matiere n'eſt que le troiſieme; en faut-il davantage pour reconnoître que l'on ne peut abſolument admettre entre eux aucune égalité.

La ſource des ſyſtêmes injurieux à l'homme

vient donc de ce que leurs auteurs n'ont pas distingué la nature de nos affections. D'un côté, ils ont attribué à notre être intellectuel, les mouvements de l'être sensible, & de l'autre ils ont confondu les actes de l'intelligence avec des impulsions matérielles, bornées dans leurs principes comme dans leurs effets. Il n'est pas étonnant qu'ayant ainsi défiguré l'homme, ils lui trouvent des ressemblances avec la bête, & qu'ils ne lui trouvent que cela ; il n'est pas étonnant, dis-je, que par ce moyen, étouffant dans lui toute notion, toute réflexion, loin de l'éclairer sur le bien & le mal, ils le tiennent sans cesse dans le doute & dans l'ignorance sur sa propre nature, puisqu'ils effacent à ses yeux les seules différences qui pourroient l'en instruire.

Mais, après avoir enseigné, comme nous l'avons fait, que l'homme étoit à la fois intelligent & sensible, nous devons observer que ces deux facultés différentes doivent nécessairement s'annoncer en lui par des signes & des moyens différents, & que les affections qui leur sont particulieres, n'étant nullement les mêmes, ne peuvent en aucune maniere se présenter sous la même face.

Le principal objet de l'homme devroit donc être d'observer continuellement la différence infinie qui se trouve entre ces deux facultés & entre les affections qui leur sont propres ; &

comme elles sont unies dans presque toutes ses actions, rien ne doit lui paroître plus important que de distinguer avec précision ce qui appartient à l'une ou à l'autre.

En effet, pendant le court intervalle de la vie corporelle de l'homme, la faculté intellectuelle se trouvant jointe à la faculté sensible, ne peut absolument rien recevoir que par le canal de cette faculté sensible; & à son tour, la faculté inférieure & sensible doit toujours être dirigée par la justesse & la régularité de la facluté intelligente. On voit par conséquent que dans une union aussi intime, si l'homme cesse de veiller un instant, il ne démêlera plus ces deux natures, & dès-lors il ne saura où trouver les témoignages de l'ordre & du vrai.

De plus, chacune de ces facultés étant susceptible de recevoir en son particulier des impressions bonnes & des impressions mauvaises, l'homme est exposé, à chaque instant, à confondre non-seulement le sensible avec l'intellectuel, mais encore ce qui peut être avantageux ou nuisible à l'un ou à l'autre.

J'examinerai les suites & les effets de ce danger attaché à la situation actuelle de l'homme; je dévoilerai les méprises où sa négligence à discerner ses différentes facultés l'a entraîné, tant sur le principe des choses que sur les ouvrages de la nature, & sur ceux qui sont sortis de ses

propres mains & de son imagination ; sciences divines, intellectuelles & physiques, devoirs civils & naturels de l'homme, arts, législations, établissements & institutions quelconques, tout rentre dans l'objet dont je m'occupe. Je ne crains point même de dire que je regarde cet examen comme une obligation pour moi, parce que, si l'ignorance & l'obscurité où nous sommes sur ces points importants, ne sont pas de l'essence de l'homme, mais l'effet naturel de ses premiers écarts & de tous ceux qui en sont provenus, il est de son devoir de chercher à retourner vers la lumiere qu'il a abandonnée, & si ces connoissances étoient son apanage avant sa chûte, elles ne se sont point absolument perdues pour lui, puisqu'elles découlent sans cesse de cette source inépuisable où il a pris naissance : en un mot, si, malgré l'état d'obscurité où il languit, l'homme peut toujours espérer d'appercevoir la vérité, & s'il ne lui faut pour cela que des efforts & du courage, ce seroit la mépriser, que de ne pas faire tout ce qui est en nous pour nous rapprocher d'elle.

L'usage continuel que je fais dans cet ouvrage, des mots *facultés*, *actions*, *causes*, *principes*, *agens*, *propriétés*, *vertus*, réveillera sans doute le mépris & le dédain de mon siecle pour les qualité occultes. Cependant il seroit injuste de donner ce nom à cette doctrine, uni-

quement parce qu'elle n'offre rien aux ſens. Ce qui eſt occulte pour les yeux du corps, c'eſt ce qu'ils ne voient point; ce qui eſt occulte pour l'intelligence, c'eſt ce qu'elle ne conçoit point; or, dans ce ſens, je demande s'il eſt quelque choſe de plus occulte pour les yeux & pour l'intelligence, que les notions généralement reçues ſur tous les objets que je viens d'annoncer? Elles expliquent la matiere par la matiere, elles expliquent l'homme par les ſens, elles expliquent l'auteur des choſes par la nature élémentaire.

Ainſi les yeux du corps ne voyant que des aſſemblages, cherchent en vain les principes élémentaires qu'on leur annonce, & ne pouvant jamais les appercevoir, il eſt clair qu'on les a trompés.

L'homme voit dans ſes ſens le jeu de ſes organes, mais il n'y reconnoît point ſon intelligence.

Enfin la nature ſenſible préſente aux yeux l'ouvrage d'un grand artiſte, mais n'offrant point à l'intelligence la raiſon des choſes, elle laiſſe ignorer la juſtice du maître, la tendreſſe du pere & tous les conſeils du ſouverain; de façon qu'on ne peut nier que ces explications ne ſoient abſolument nulles & ſans vérité, puiſqu'elles ont toujours beſoin d'être remplacées par de nouvelles explications.

Alors, ſi je ne m'attache qu'à éloigner de tous ces objets les enveloppes qui les obſcurciſſent,

si je ne porte la penſée des hommes que ſur le vrai principe en chaque choſe, ma marche eſt donc moins obſcure que celle des obſervateurs; & en effet, s'ils ont vraiment de la répugnance pour les qualités occultes, ils devroient commencer par charger de route; car très-certainement il n'en eſt pas de plus occulte & de plus ténébreuſe que celle dans laquelle ils voudroient nous entraîner.

2.

TOUT ce que j'ai dit de l'homme, considéré dans son origine & dans sa premiere splendeur, de sa volonté impure qui l'en a fait décheoir, & de l'affligeante situation où il s'est plongé, se trouve confirmé par les observations que nous allons faire sur sa conduite & sur les opinions qu'il enfante journellement.

On peut faire les mêmes observations sur la pureté originelle, la dégradation & les tourments actuels du principe qui s'est rendu mauvais ; la marche de tous ces écarts est uniforme ; les premieres erreurs, celles qui les ont suivies & celles qui suivront ont eu & auront perpétuellement les mêmes causes ; en un mot, c'est toujours à la volonté mauvaise qu'il faut attribuer les faux pas de l'homme, & de tout autre être revêtu du privilege de la liberté ; car, je l'ai déjà dit, pour démontrer que le principe d'une action quelconque est légitime, il en faut considérer les suites ; si l'être est malheureux, à coup sûr il est coupable, parce qu'il ne peut être malheureux, s'il n'est libre.

On auroit pu, sans doute, m'arrêter à cette proposition, en m'opposant les souffrances de

la bête, mais l'objection ne m'a point échappé; & comme je puis ici la résoudre sans interrompre mon sujet, j'y vais travailler avant d'entrer en matiere.

Je sais qu'en qualité d'être sensible, la bête souffre, & qu'ainsi l'on peut en quelque sorte la regarder comme malheureuse; mais je prie d'observer si le titre de malheureux n'appartiendroit pas avec plus de raison aux êtres, qui connoissant qu'ils devroient être heureux par leur nature, éprouvent intérieurement le désespoir de ne l'être pas. Dans ce sens, il ne pourroit convenir à la bête, qui est à sa place ici-bas, & qui n'est pas faite pour un autre bien-être que celui de ses sens; lors donc que ce bien-être est dérangé, elle souffre, sans doute, comme être sensible, mais elle ne voit rien au delà de ses souffrances; elle les supporte, elle travaille même à les faire cesser, seulement par l'action de sa faculté sensible, & sans avoir pu juger qu'il y ait pour elle un autre état; c'est-à-dire, qu'elle n'a point ce qui fait le malheur de l'homme, ce remords & cette nécessité de s'attribuer comme lui, ses souffrances. Eh! comment le pourroit-elle? Elle n'agit point, on la fait agir.

Cependant il reste toujours à savoir pourquoi elle souffre, & pourquoi elle est privée si souvent de ce bien-être sensible qui la ren-

droit heureuse à sa maniere. Je pourrois rendre raison de cette difficulté, s'il m'étoit permis de m'étendre sur la liaison des choses, & de faire voir jusqu'où le mal a gagné par les écarts de l'homme : mais c'est un point que je ne ferai jamais qu'indiquer ; & pour le présent, il suffira de dire que la terre n'est plus vierge, ce qui l'expose, elle & ses fruits, à tous les maux qu'entraîne la perte de la virginité.

Nous pouvons donc dire avec raison qu'il ne peut y avoir d'être vraiment malheureux que l'être libre, à quoi j'ajouterai que si c'est librement que l'homme s'est plongé dans les peines & dans les douleurs, cette même liberté lui impose l'obligation continnelle de travailler à réparer son crime ; car plus il se négligera sur ce point, plus il se rendra coupable, & par conséquent plus il se rendra malheureux. Revenons à notre sujet.

Pour nous guider dans l'important examen que nous nous sommes proposé, & qui entre essentiellement aujourd'hui dans la tâche de l'homme, remarquons que la cause principale de toutes nos erreurs dans les sciences, est de n'avoir pas observé une loi de deux actions distinctes, qui se montre universellement dans tous les êtres de la création, & jette souvent l'homme dans l'incertitude.

Nous ne devons cependant pas être étonnés de voir que chaque être ici-bas soit assujetti à cette double action, puisque nous avons reconnu précédemment deux natures très-distinctes ou deux principes opposés, dont le pouvoir s'est manifesté dès le commencement des choses, & se fait sentir continuellement dans la création entiere.

Or, de ces deux principe, il ne peut y en avoir qu'un qui soit réel est vraiment nécessaire, attendu qu'après un, nous ne connoissons plus rien. Ainsi le second principe, quoique nécessitant l'action du premier dans la création, ne peut certainement avoir ni poids, ni nombre, ni mesure, puisque ces loix appartiennent à l'essence même du premier principe. L'un stable, permanent, possede la vie en lui-même, & par lui-même; l'autre, irrégulier & sans loix, n'a que des effets apparents & illusoires pour l'intelligence qui voudroit s'y laisser tromper.

Ainsi, comme nous le laissons entrevoir, si c'est une raison double qui a fait donner la naissance & la vie temporelle à l'univers, il est indispensable que les corps particuliers suivent la même loi, & ne puissent ni se reproduire; ni subsister sans le secours d'une double action.

Toutefois, la raison double qui dirige les corps & toute la matiere, n'est pas la même que cette raison double qui provient de l'opposition

des deux principes ; celle-ci est purement intellectuelle, & ne prend sa source que dans la volonté contraire de ces deux êtres. Car, lorsque l'un ou l'autre agit sur le sensible & sur le corporel, c'est toujours dans des vues intellectuelles, c'est-à-dire, pour détruire l'action intellectuelle qui lui est opposée. Il n'en est pas de même de la double action qui assujettit la nature ; elle n'est attachée qu'aux êtres corporels, pour servir tant à leur reproduction qu'à leur entretien ; elle est pure en ce qu'elle est dirigée par une troisieme action qui la rend réguliere ; en un mot, c'est le moyen nécessaire établi par la source de toutes les puissances pour la construction de tous ses ouvrages matériels.

Cependant, quoique dans cette raison double attachée à tout ce qui est corporel, il n'y ait rien d'impur, & que ni l'un ni l'autre terme n'en soit mauvais, il y en a un néanmoins qui est fixe & impérissable, l'autre n'est que passager & momentané, & par-là même n'est pas réel pour l'intelligence, quoique ses effets le soient pour les yeux du corps.

Ce sera donc nous avancer beaucoup que de parvenir à distinguer la nature & les résultats de ces deux différents termes, ou de ces deux différentes loix qui soutiennent la création corporelle ; parce que si nous apprenons à reconnoître leur action dans toutes les choses temporelles,

ce sera un moyen de plus de la démêler dans nous-mêmes. En effet, on ne conçoit pas combien les méprises qui se font journellement sur notre être, tiennent de près à celles qui se font sur les êtres corporels & sur la matiere; & celui qui auroit l'intelligence pour juger les corps, auroit bientôt celle qui lui est nécessaire pour juger l'homme.

La premiere erreur qui se soit introduite en ce genre, est d'avoir fait de la nature matérielle, une classe & une étude à part. Quoique les hommes aient vu que cette branche étoit vivante & active, ils l'ont regardée comme étant séparée du tronc; & à force de s'arrêter à ce dangereux examen, le tronc leur a paru à son tour si éloigné de la branche, qu'ils n'ont plus senti le besoin qu'il existât, ou du moins, s'ils en ont reconnu l'existence, ils n'ont vu en lui qu'un être isolé dont la voix se perd dans l'éloignement, & qu'il est même inutile d'entendre pour concevoir & accomplir le cours & les loix de la nature matérielle.

Si nous nous bornions comme eux à considérer cette nature en elle-même & comme agissant sans la médiation d'un principe extérieur, nous pourrions bien, il est vrai, appercevoir ses loix sensibles & apparentes, mais nous ne pourrions pas dire que notre notion fût complete, puisqu'il nous resteroit toujours à connoître son principe

réel qui n'est visible qu'à l'intelligence, par lequel tout ce qui existe est nécessairement gouverné, & dont les loix sensibles & apparentes ne sont que les résultats.

D'un autre côté, si pendant notre séjour parmi les êtres de cette nature matérielle, nous voulions les éloigner entiérement de nos recherches, pour nous efforcer d'atteindre à celle du principe invisible, nous aurions à craindre de nous tenir trop élevés au dessus du sentier que nous devons suivre, & par là de ne point parvenir au but de nos désirs, & de n'obtenir qu'une partie des lumieres qui nous sont destinées.

Nous devons sentir les inconvénients de ces deux excès ; ils sont tels, qu'en nous livrant à l'un ou à l'autre, nous pouvons être assurés de n'avoir aucune réussite, & si nous négligeons l'une des deux loix pour rechercher l'autre, nous ne pourrons avoir de toutes les deux qu'une fausse idée, parce que leur liaison actuelle est indispensable, quoique n'ayant pas toujours été manifestée ; enfin, vouloir aujourd'hui s'élever au principe premier, supérieur & invisible, sans s'appuyer sur la matiere, c'est l'offenser & le tenter ; & vouloir connoître la matiere en excluant ce principe premier & ses *vertus* qu'il emploie pour la soutenir, c'est la plus absurde des impiétés.

Ce n'est pas que les hommes ne soient destinés

à avoir un jour une parfaite connoiſſance du principe premier ſans être obligés d'y joindre l'étude de la matiere, de même que depuis leur chûte il y a eu un temps où ils étoient entiérement aſſujettis à cette loi de matiere, ſans qu'ils puſſent ſonger à l'exiſtence du principe premier. Mais pendant ce paſſage intermédiaire qui nous eſt accordé, étant placés entre les deux extrêmes, nous ne devons perdre de vue ni l'un ni l'autre, ſi nous ne voulons pas nous égarer.

La ſeconde erreur, c'eſt que depuis que l'homme eſt enchaîné dans la région ſenſible, il a cherché, à la vérité, le principe de la matiere, parce qu'il ne peut douter qu'elle en ait un ; mais comme dans cette recherche, il a confondu les deux loix, il a voulu que le principe de la matiere fût auſſi palpable que la matiere elle-même. Il a voulu ſoumettre l'un & l'autre à la meſure de ſes yeux corporels.

Or, une meſure corporelle ne peut s'appliquer que ſur l'étendue : l'étendue n'eſt qu'un aſſemblage, & par conſéquent un être composé : & ſi l'homme s'obſtinoit à croire que le principe de l'étendue ou de la matiere, eſt la même choſe que la matiere, il faudroit donc que ce principe fût étendu & composé comme elle ; alors il eſt vrai que les yeux de ſon corps en pourroient calculer les dimenſions, toutefois ſelon les bornes de ſes facultés, & ſans en être plus avancé. Car

pour mesurer juste, il faudroit qu'il eût une base à ses mesures, & il n'en a point. Mais certes, nous sommes bien éloignés d'avoir une pareille idée du principe de la matiere, d'après celle que nous avons d'un principe en général.

Tous ceux qui ont voulu expliquer ce que c'est qu'un principe, n'ont pu s'empêcher de dire qu'il doit être indivisible, incommensurable & absolument différent de ce que la matiere présente à nos yeux. Les mathématiciens mêmes & les géometres, quoique n'agissant que par leurs sens, & n'ayant que l'étendue pour objet, viennent à l'appui de cette définition; car tout matériel qu'est ce point mathématique dont ils font la base de leur travail, ils sont obligés de le revêtir de toutes les propriétés de l'être immatériel; sans cela, leur science n'auroit pas encore de commencement.

Ainsi, un être indivisible & incommensurable, tel que nous sentons que doit se concevoir tout principe, qu'est-il autre chose pour nous qu'un être simple? Et, certes, nous ne pouvons douter que les apparences matérielles ne soient au contraire divisibles & soumises à la mesure sensible; par conséquent, la matiere n'est donc point un être simple; par conséquent, elle ne peut donc être son principe à elle-même; il seroit donc absurde de vouloir confondre la matiere avec le principe de la matiere.

Je

Je dois, à ce sujet, faire remarquer les obscurités dans lesquelles cette fausse maniere de considérer les corps a jeté la multitude. Le vulgaire a cru qu'en mutilant, divisant & subdivisant la matiere, il mutiloit, divisoit & subdivisoit en effet le principe & l'essence de la matiere ; & croyant que les bornes seules de ses organes corporels l'empêchoient d'aller aussi loin que sa pensée dans cette opération, il a imaginé que cette division étoit essentiellement possible au delà de ce qu'il pouvoit opérer lui-même, & il a cru que la matiere étoit divisible à l'infini ; de là, il l'a regardée comme indestructible, & par conséquent, comme éternelle.

C'est absolument pour avoir confondu la matiere avec le principe de la matiere, que ces erreurs ont été presque universellement adoptées. En effet, diviser les formes de la matiere, ce n'est pas diviser son essence, ou, pour mieux dire, désunir les parties diverses dont tous les corps sont composés, ce n'est pas diviser, ce n'est pas décomposer la matiere, parce que chacune des parties matérielles provenant de cette division, demeure intacte dans son apparence de matiere, par conséquent dans son essence, & dans le nombre des principes qui constituent toute la matiere.

Par quel étrange aveuglement l'homme a-t-il donc pu croire qu'en diversifiant les dimensions

des corps, il divisoit réellement la matiere? N'est-il pas aisé de voir que toutes les opérations de l'homme en ce genre, se bornent à transposer, à désunir ce qui étoit joint; & pour que sa main pût décomposer la matiere, ne faudroit-il pas que ce fût lui qui l'eût composée?

Je ne vois donc ici que la foiblesse & les bornes des facultés de l'homme, qui est arrêté par la force invincible des principes de la matiere; car nous savons qu'il peut varier à son gré les figures & les formes corporelles, parce que ces formes ne sont qu'un assemblage de particules différentes, & n'ont par cette raison aucune des propriétés de l'unité; mais enfin, il n'y a pas une seule de ces particules qu'il puisse anéantir, parce que si le principe qui les soutient n'est point composé, il ne peut être sujet à aucune division dans son essence; & dans ce sens, non-seulement la matiere n'est pas divisible à l'infini, selon l'idée commune, mais il n'est pas même possible que la main de l'homme commence ou opere sur elle la premiere & la moindre des divisions; nouvelle preuve pour démontrer que ce principe corporel est un & simple, & par conséquent qu'il n'est point matiere.

Ce que j'ai dit de la méthode des mathématiciens, a dû faire sentir la différence qu'il y a de leur marche à celle de la nature. La science

mathématique n'offrant entre leurs mains qu'une copie trompeuſe de la vraie ſcience, n'a pour baſe & pour réſultats que des relations, ſur leſquelles ayant une fois fixé leurs ſuppoſitions, les conſéquences ſe trouvent juſtes & convenables à l'objet qu'ils ſe propoſent; en un mot, les mathématiciens ne peuvent pas s'égarer, parce qu'ils ne ſortent pas de leur enceinte, & qu'ils ne font que tourner ſur un pivot: alors tous leurs pas les ramenent au point d'où ils ſont partis. En effet, quelqu'élevé que ſoit leur édifice, on voit qu'il eſt égal dans toutes ſes parties, & qu'il n'y a pas la moindre diſtinction entre les matériaux qui ſervent de fondement, & ceux dont ils bâtiſſent les plus hauts étages; auſſi que nous apprennent-ils?

La nature, au contraire, ayant pour principe un être vrai & infini, produit des faits qui lui reſſemblent, & quoique ces faits ſoient l'enveloppe dont elle ſe couvre à nos yeux, quoiqu'ils ſoient paſſagers, ils ſont ſi multipliés, ſi variés, ſi actifs, que nous voyons aſſez clairement que la ſource en doit être inépuiſable. Mais on verra dans la ſuite de cet ouvrage, de plus amples obſervations ſur la ſcience mathématique, & ſur l'emploi qu'on auroit dû en faire pour parvenir à la connoiſſance de la nature & de ce qui eſt au deſſus.

Nous joindrons ici une autre vérité qui ap-

puyera toutes celles que nous avons établies pour prouver combien la matiere eſt inférieure au principe qui lui ſert de baſe & qui la produit.

Je prie d'abord les obſervateurs d'examiner, s'il n'eſt pas certain univerſellement, & dans tout ordre de génération quelconque, que la production ne peut jamais être égale à ſon principe générateur. Cette vérité ſe réaliſe continuellement dans l'ordre des générations matérielles, quoiqu'enſuite venant à croître, les fruits & les productions de cette claſſe, égalent & même ſurpaſſent en force & en grandeur l'individu qui les a engendrés; parce que la claſſe de ces individus étant ſoumiſe à la loi du temps, l'ancien individu dépérit en même temps que ſon fruit s'avance vers le temps de ſa croiſſance & de ſa perfection.

Mais dans le moment de la génération, ce fruit eſt néceſſairement inférieur à l'individu d'où il eſt provenu, puiſque c'eſt de lui qu'il tient ſa vie & ſon action.

Dans quelque claſſe que nous faſſions nos recherches, je ne crains point d'aſſurer que nous trouverons l'application de cette vérité; d'où nous pouvons dire hardiment, que c'eſt avec raiſon que nous l'avons annoncée comme univerſelle; dès-lors il faudra convenir auſſi qu'elle eſt applicable à la matiere, relativement à ſon principe, parce que ſi nous pouvons voir

naître la matiere, nous ne pouvons nier qu'elle n'ait été engendrée ; & si elle a été engendrée, elle est, ainsi que tous les êtres, inférieure à son principe générateur.

C'est être déjà bien avancé que d'avoir reconnu la supériorité du principe de la matiere sur la matiere, & de sentir qu'ils ne peuvent être tous deux de la même nature ; par là nous nous trouvons à couvert des jugements hasardés qu'on a osé prononcer sur cet objet, & qui par le crédit des maîtres qui en ont été les organes, sont devenus comme autant de loix pour la plupart des hommes ; par là on est dispensé de croire, comme eux, que la matiere est éternelle & impérissable. En distinguant la forme du principe, nous saurons que l'une peut varier sans cesse, pendant que l'autre reste toujours le même, & on n'aura plus de peine à reconnoître la fin & le dépérissement de la matiere dans la succession des faits & des êtres que la nature expose à nos yeux, tandis que le principe de cette matiere n'étant point matiere, demeure inaltérable & indestructible.

Cette succession de faits & ce renouvellement continuel des êtres corporels ont entraîné les observateurs de la nature dans d'autres opinions aussi fausses que les précédentes, & qui les exposent aux mêmes inconséquences. Ils ont vu les corps s'altérer, se décomposer & disparoître de

devant eux ; mais en même temps, ils ont vu que ces corps étoient ſans ceſſe remplacés par d'autres corps ; alors ils ont cru que ceux-ci étoient formés des débris des anciens corps, & qu'étant diſſous, les différentes parties dont ils étoient compoſés, devoient entrer à leur tour, dans la compoſition des nouvelles formes ; de là ils ont conclu que les formes éprouvoient bien une mutation continuelle, mais que leur matiere fondamentale demeuroit toujours la même.

Enſuite, ignorant la véritable cauſe de l'exiſtence & de l'action de cette matiere, ils n'ont pas vu pourquoi elle n'auroit pas toujours été en mouvement, & pourquoi elle n'y ſeroit pas toujours, ce qui leur a fait décider de nouveau qu'elle étoit éternelle.

Mais ſi, élevant les yeux d'un degré, ils euſſent reconnu les vrais principes des corps, & qu'ils leur euſſent attribué la ſtabilité qu'ils ont cru voir dans leur prétendue matiere fondamentale, nous n'aurions pas à leur reprocher cette nouvelle mépriſe ; nous voyons comme eux les révolutions & les mutations des formes ; nous reconnoiſſons auſſi que les principes des corps ſont indeſtructibles & impériſſables ; mais ayant montré, comme nous l'avons fait, que ces principes n'étoient point matiere, dire qu'ils ſont impériſſables, ce n'eſt pas dire que la matiere ne périt point.

C'eſt ainſi qu'en diſtinguant les corps d'avec leurs principes, les obſervateurs auroient évité l'erreur dangereuſe qu'ils s'efforcent en vain de pallier, & qu'ils ſe feroient bien gardés d'attribuer l'éternité & l'immortalité à l'être matériel qui frappe leurs ſens. Je ſuis d'accord avec eux ſur la marche journaliere de la nature ; je vois naître & périr toutes les formes, & je les vois remplacées par d'autres formes ; mais je me garderai bien d'en conclure, comme eux, que cette révolution n'ait point eu de commencement, & qu'elle ne doive point avoir de fin, puiſqu'elle ne s'opere en effet, & ne ſe manifeſte que ſur les corps qui ſont paſſagers, & non ſur leurs principes, qui n'en reçoivent jamais la moindre atteinte. Lorſqu'on aura bien conçu l'exiſtence & la ſtabilité de ces principes, indépendamment & ſéparément des corps, il faudra bien convenir qu'ils ont pu exiſter avant ces corps, & qu'ils pourront encore exiſter après eux.

Je ne joindrai pas à ce raiſonnement des preuves ſur leſquelles on refuſeroit de me croire, mais elles ſont de nature qu'il n'eſt pas plus en mon pouvoir d'en douter que ſi j'euſſe été préſent à la formation des choſes.

D'ailleurs la loi numérique des êtres eſt un témoignage irrévocable ; UN exiſte & ſe conçoit indépendamment des autres nombres ; & après les avoir vivifiés pendant le cours de la décade,

il les laisse derriere lui & revient à son unité.

Les principes des corps étant uns, peuvent donc se concevoir seuls & séparés de toute forme de matiere, au lieu que les moindres particules de cette matiere ne peuvent subsister, ni se concevoir sans être soutenues & animées par leur principe ; de même que nous concevons l'unité numérique, comme pouvant subsister à part des autres nombres, quoique aucun des nombres subséquents à l'unité ne puisse trouver accès dans notre entendement, si ce n'est comme l'émanation & le produit de cette unité.

En un mot, si nous voulons appliquer ici la maxime fondamentale qui a été établie ci-devant, sur l'inégalité qui existe nécessairement entre l'être générateur & sa production, nous verrons, que si les principes de la matiere sont indestructibles & éternels, il est impossible que la matiere jouisse des mêmes privileges.

Cependant cette assertion d'une inégalité nécessaire entre l'être générateur & sa production, auroit pu laisser quelque inquiétude sur la nature de l'homme, qui ayant pris naissance dans une source indestructible, devroit, comme inférieur à son principe, n'avoir pas le même avantage, & être par conséquent susceptible de destruction. Mais une simple réflexion dissipera ce doute.

Quoique la matiere & l'homme aient égale-

ment leur principe générateur, il s'en faut de beaucoup qu'ils aient le même. Le principe générateur de l'homme est l'unité; cette unité possédant tout en soi, communique aussi à ses productions une existence totale & indépendante; en sorte qu'elle peut bien, comme chef & principe, étendre ou resserrer leurs facultés; mais elle ne peut pas leur donner la mort, parce que ses ouvrages étant réels, ce qui est, ne peut pas ne pas être.

Il n'en est pas ainsi de la matiere qui, étant le produit d'un principe secondaire, inférieur & subordonné à un autre principe, est toujours dans la dépendance de l'un & de l'autre; de maniere que le concours de leur action mutuelle est absolument nécessaire pour la continuation de son existence; car il est constant que lorsque l'une des deux vient à cesser, les corps s'éteignent & disparoissent.

Or, la naissance & la fin de ces différentes actions se manifeste assez clairement dans la nature corporelle, pour nous démontrer que la matiere ne peut pas être durable. D'ailleurs, reconnoissant, comme nous le devons faire, que l'action de l'unité, ou du principe premier, est perpétuelle & indivisible, nous ne pourrions, sans la plus grossiere erreur, attribuer la même perpétuité d'action aux principes secondaires qui enfantent la matiere. C'est pourquoi l'au-

teur des choses ne peut pas faire que le monde soit éternel comme lui ; car ce ne seroit pas rendre le monde éternel que de lui faire succéder d'autres mondes, comme ce sera toujours en sa puissance, puisque chacun de ces mondes ne pouvant être que l'œuvre d'un principe secondaire, seroit dès-lors nécessairement périssable.

Examinons actuellement un autre système relatif à notre sujet. On a enseigné qu'après la dissolution des êtres corporels, les débris de ces corps étoient employés à faire partie de la sustance des autres corps. Assurément, les observateurs de la nature se sont trompés dans cete doctrine, ainsi que dans les conséquences qu'ils en ont tirées. Car, dire que les corps se forment les uns des autres, & ne sont que divers assemblages successifs des mêmes matériaux, c'est une erreur aussi grande que de prétendre que la matiere est éternelle. Ils se seroient bien gardés d'avancer de pareilles opinions, s'ils avoient pris plus de précautions pour marcher sûrement dans la connoissance de la nature.

Les principes universels de la metiere sont des êtres simples ; chacun d'eux est *un*, ainsi qu'il résulte de nos observations, & de l'idée que nous avons donnée d'un principe en général : les principes innés de la moindre parti-

cule de matiere doivent donc avoir la même propriété ; chacun d'eux sera donc *un* & simple, comme les principes universels de cette même matiere : il ne peut y avoir de différence entre ces deux sortes de principes, que dans la durée & dans la force de leur action, qui est plus longue & plus étendue dans les principes universels que dans les principes particuliers. Or, l'action propre d'un principe simple est nécessairement simple & unique elle-même, & ne peut avoir, par conséquent, qu'un seul but à remplir ; elle a en elle tout ce qu'il lui faut pour l'entier accomplissement de sa loi ; enfin, elle n'est susceptible ni de mêlange, ni de division.

Celle du principe universel matériel a donc les mêmes facultés ; & quoique les résultats qui en proviennent, se multiplient, s'étendent & se subdivisent à l'infini, il est certain que ce principe universel n'a qu'un seul œuvre à faire, & qu'un seul acte à opérer. Lorsque son œuvre sera rempli, son action doit cesser, & être retirée par celui qui lui avoit ordonné de la produire ; mais pendant toute la durée du temps, il est assujetti à faire le même acte, & à manifester les mêmes effets.

Il en est ainsi des principes innés des différents corps particuliers : ils sont soumis à la même loi d'unité d'action ; & lorsque la

durée en eſt accomplie, elle leur eſt également retirée.

Alors, ſi chacun de ces principes n'a qu'une ſeule action, & qu'à la fin de cette action ils doivent tous rentrer dans leur ſource primitive, nous ne pouvons avec raiſon attendre d'eux de nouvelles formes, & nous devons conclure que les corps que nous voyons naître ſucceſſivement, tirent leur origine & leur ſubſtance d'autres principes, que de ceux dont nous avons vu l'action ſuſpendue dans la diſſolution des corps qu'ils avoient produits. Nous ſommes donc obligés de chercher ailleurs la ſource d'où doivent naître ces nouveaux corps.

Mais où pourrons-nous mieux la trouver que dans la force & l'activité de cette double loi, qui conſtitue la nature univerſelle corporelle, & qui ſe montre en même temps ſous mille faces différentes dans la production & les progrès des corps particuliers ?

Nous ſavons en effet que cette terre que nous habitons, ne pourroit exiſter & ſe conſerver, ſi elle n'avoit en elle un principe végétatif qui lui eſt propre ; mais qu'il faut néceſſairement qu'une cauſe extérieure, qui n'eſt autre choſe que le feu céleſte ou planétaire, réagiſſe ſur ce principe, pour que ſon action ſe manifeſte.

Il en eſt de même des corps particuliers ;

chacun de ces corps provient d'une ſemence; dans laquelle réſide un germe ou principe inné, dépoſitaire de toutes ſes propriétés & de tous les effets qu'il doit produire. Mais ce germe reſteroit toujours dans l'inaction, & ne pourroit manifeſter aucune de ſes facultés, s'il n'étoit auſſi réactionné par une cauſe extérieure ignée, dont la chaleur le met à portée d'agir ſur tous les êtres corporels qui l'environnent, leſquels, à leur tour, pénétrant ſon enveloppe, l'aiguillonnent; l'échauffent, & le diſpoſent à ſoutenir l'action de la cauſe extérieure, pour la manifeſtation de ſes propres fruits & de ſes propres *vertus.*

Et en effet, la cauſe extérieure ignée qui opere la réaction, auroit bientôt ſurmonté l'action des principes individuels, & détruit leurs propriétés, ſi le ſecours des êtres alimentaires ne venoit renouveller leur force, & les mettre en état de réſiſter à la chaleur dévorante de cette cauſe extérieure. C'eſt pour cela que ſi l'on expoſe à la chaleur, des germes privés d'aliments, ils ſe conſument dans leur berceau, ſans avoir produit la moindre partie de leur action; c'eſt pour cela auſſi que des germes, qui ont été à portée de commencer le cours de leur croiſſance, ſeroient encore plutôt conſumés & détruits, s'ils venoient à manquer des aliments qui leur ſont néceſſaires pour ſe dé-

fendre de l'activité continuelle de la réaction ignée, parce qu'alors cette réaction, ayant déjà pénétré jusqu'au germe, y peut d'autant mieux déployer sa force destructive.

On voit par-là que les aliments dont nous parlons, sont eux-mêmes un second moyen de réaction que la nature emploie pour l'entretien & la conservation de ses ouvrages; mais on le verra encore mieux dans la suite.

Telle est donc cette double loi universelle, qui préside à la naissance & aux progrès des êtres corporels. Le concours de ces deux actions leur est absolument nécessaire, pour qu'ils puissent vivre sensiblement à nos yeux; savoir, la premiere action innée en eux, ou l'action intérieure, & l'action seconde ou extérieure, qui vient agiter & réactionner la premiere; & jamais, parmi les choses matérielles, un corps ne s'est formé que par ce moyen.

Appliquons à la constitution de l'univers ce que nous avons dit de la terre; nous pouvons le regarder comme un assemblage d'une multitude infinie de germes & de semences, qui toutes ont en elles le principe inné de leurs loix & propriétés, selon leur classe & selon leur espece, mais qui attendent, pour engendrer & se reproduire au dehors, que quelque cause extérieure vienne les aider & les disposer à la génération. Ce seroit même là, où l'on trouveroit l'explication

d'un phénomene qui étonne la multitude, ſavoir, pourquoi on trouve des vers dans des fruits ſans piqûre, & des animaux vivants dans le cœur des pierres; c'eſt, parce que les uns & les autres placés par la nature, ou parvenus par filtration dans ces ſortes de matras, y ont trouvé, ou y ont reçu, par la même voie de filtration, des ſucs propres à opérer ſur eux la loi néceſſaire de réaction. Mais ne nous éloignons pas de notre ſujet.

Voyons donc à préſent quelle part les corps & les débris des corps peuvent avoir à la formation & à l'accroiſſement des autres corps; ils peuvent augmenter les forces des êtres corporels, & les ſoutenir contre la réaction continuelle du principe extérieur igné; ils peuvent même contribuer, par leur propre réaction, à la manifeſtation des facultés des germes, & en faire opérer les propriétés. Mais ce ſeroit aller contre les loix de la nature, & méconnoître l'eſſence d'un principe en général, que de croire qu'ils pourroient s'immiſcer dans la ſubſtance de ces germes. Ils peuvent, je le répete, en être le ſoutien & l'aiguillon, mais jamais ils ne feront portion de leur eſſence. Les obſervations ſuivantes en feront la preuve.

Nous avons établi précédemment que les principes des corps ne ſont point matiere, mais des êtres ſimples; qu'en cette qualité, ils doivent

avoir en eux tout ce qui est nécessaire à leur existence, & qu'ils n'ont rien à emprunter des autres êtres. Ils n'en emprunteroient pas même le secours de cette réaction extérieure dont nous venons de parler, si par l'infériorité de leur nature, ils n'étoient assujettis à la double loi qui régit tous les êtres élémentaires : car il y a une nature, où cette double loi n'est pas connue, & où les êtres reçoivent la naissance sans le secours d'êtres secondaires, & par les seules vertus de leur principe générateur ; c'est celle par où l'homme a passé autrefois. Mais, afin que notre marche soit plus sûre, ne comptons pour rien la théorie, jusqu'à ce que l'expérience vienne la justifier ; & d'abord, observons ce qui se passe dans la destruction des corps.

Cette destruction ne peut avoir lieu que par la cessation de l'action du principe inné, producteur de ces corps, puisque cette action est leur véritable base & leur premier appui : or, ce principe ne peut cesser d'agir, que lorsque la loi qui l'asservissoit à l'action, est suspendue, parce qu'alors étant délivré de ses chaînes, il se sépare de ses productions, & rentre dans sa source originelle. Car tant que cette loi opéreroit, jamais l'enveloppe ne pourroit cesser d'être sous sa forme naturelle & individuelle ; & si cette forme est sujette à se décomposer, ce

ne

ne peut être que parce que la loi de la réaction étant retirée, le principe inné dans cette forme, & qui la fait exister, en liant ensemble les trois éléments dont elle est composée, se sépare de ces éléments, & les abandonne à leurs propres loix; alors, ces loix étant opposées les unes aux autres, les éléments qui s'y trouvent livrés, se combattent, se divisent, & se détruisent enfin tout-à-fait à nos yeux.

C'est ainsi qu'insensiblement les corps meurent, disparoissent, & s'anéantissent. Je ne vois donc plus dans un cadavre qu'une matiere sans vie, privée du principe inné qui en avoit produit & qui en soutenoit l'existence; je ne vois dans ces débris, que des parties qui sont encore soutenues par la présence des actions secondaires que le principe inné avoit émanées dans ce corps pendant la durée de sa propre action; car ces émanations secondaires sont répandues dans les moindres particules corporelles, mais elles se séparent elles-mêmes successivement de leurs enveloppes particulieres, après que leur principe producteur a abandonné le corps entier, dont leur réunion formoit l'assemblage.

Qu'est-ce donc qu'un corps privé de la vie pourra, dans le cours de sa dissolution, communiquer aux nouveaux corps, dont il seconde la croissance & la formation? Sera-ce le principe

dominant? Mais il n'existe plus dans le cadavre, puisque ce n'est que par la retraite de ce principe, que le corps est devenu cadavre. D'ailleurs chaque germe, ayant son propre principe inné & dépositaire de toutes ses facultés, il n'a pas besoin de la réunion d'un autre principe. En un mot, deux êtres simples ne pouvant jamais se réunir, ni confondre leur action; leur assemblage, bien loin de concourir à la vie des nouveaux corps, ne feroit qu'en occasioner le désordre & la destruction, puisqu'il n'est pas possible de placer deux centres dans une circonférence, sans la dénaturer.

Dira-t-on que les parties matérielles du corps qui se dissout, se réunissent & passent dans l'essence des germes? Mais nous venons de voir, que chaque germe est animé par un principe, qui renferme en lui tout ce qui est nécessaire à son existence. D'ailleurs, ne voyons-nous pas toutes les parties du cadavre se dissoudre succesivement, & ne pas laisser après elles la moindre trace? Ne savons-nous pas que cette dissolution particuliere ne s'opere que par la séparation des émanations secondaires, qui étoient demeurées dans le cadavre, & que nous pouvons regarder chacune comme le centre de la partie qu'elle occupoit; mais alors nous ne pourrons nous dipenser de reconnoître que les corps, que les parties des corps, que tout l'uni-

vers n'est qu'un assemblage de centres, puisque nous voyons par gradation les corps se dissiper entiérement. Or, si tout est centre, & si tous les centres disparoissent dans la dissolution, que restera-t-il d'un corps dissous, qui puisse faire partie de l'existence & de la vie des nouveaux corps ?

C'est donc une erreur, de croire que les principes, soit généraux, soit particuliers, des êtres corporels qui se dissolvent, aillent, après s'être séparés de leur enveloppe, animer de nouvelles formes, & que recommençant une nouvelle carriere, ils puissent vivre successivement plusieurs fois. Si tout est simple, si tout est un dans la nature & dans l'essence des êtres, il en doit être de même de leur action, & chacun d'eux doit avoir sa tâche particuliere, simple & unique comme lui, autrement il y auroit foiblesse dans l'auteur des choses, & confusion dans ses ouvrages.

Mais prenant la digestion animale pour exemple, on m'objectera sans doute, que dans la dissolution des aliments qui se fait par cette digestion, la plus grande quantité en passe dans le sang, dans la limphe, & dans les autres fluides de l'individu, & que de là, se portant dans toutes les parties du corps, l'animal en reçoit l'entretien & la subsistance; alors on me demandera comment il se pourroit, que ces aliments

ne fiſſent que fortifier l'action & la vie de l'animal qui les reçoit, ſans lui communiquer la moindre partie d'eux-mêmes, & ſans que le feu inné en eux ne pénétrât le principe & l'eſſence de cet individu, pour s'y unir & en accroître l'exiſtence.

Je réponds à cela, que très-certainement le ſeul emploi des aliments eſt de ſoutenir la vie & l'action de l'individu qui les a dévorés; il ne peut les recevoir comme des nouveaux principes pour lui, ni comme une augmentation de ſon être, mais comme les agents d'une réaction qui lui eſt néceſſaire pour déployer ſes forces & conſerver ſon action temporelle, & quoiqu'aucun être corporel ne puiſſe ſe paſſer de cette réaction, il n'y en a point dans qui elle n'ait ſa meſure; car il eſt conſtant, que ſi le principe contenu dans l'aliment pouvoit s'unir au principe du corps qui s'en nourrit, il n'y auroit plus de meſure dans la loi d'action, par laquelle ce dernier auroit été conſtitué.

Nous le ſavons par expérience & par les ravages que cauſent dans l'animal les crudités & les viandes mal cuites & mal ſaignées; nous ſavons, dis-je, combien une réaction trop vive eſt contraire à la vie corporelle; & nous ne pouvons nier que les animaux qui ſont deſtinés par leur nature, à dévorer d'autres animaux, ne ſoient plus féroces &

plus cruels, qu'ils n'aient, dis-je, un caractere plus avide & plus destructeur, que les animaux qui ne se nourrissent que de végétaux. C'est que les premiers éprouvent une réaction excessive, en recevant avec les chairs dont ils vivent, une grande quantité de principes animaux secondaires, & qu'ils emploient tous les efforts de l'action innée en eux, pour opérer, avant le temps, la dissolution des enveloppes de ces principes; mais ceux-ci ne se trouvant point alors dans leur menstrue naturel, emploient aussi toute leur force pour rompre ces chaînes étrangeres, & retourner à leur source primitive.

Pendant ce combat, l'individu éprouve une effervescence qui l'agite & l'entraîne à des actes désordonnés, & il ne peut être rendu à un état plus tranquille, qu'après que l'enveloppe de ces principes secondaires est dissoute & qu'ils ont rejoint leur principe générateur.

C'est à ce sujet, que nous devons blâmer, en passant, l'usage de la plupart des nations, qui ont cru honorer les morts, soit en conservant leurs cadavres, soit en les consumant par le feu. L'une & l'autre de ces pratiques est également insensée & contraire à la nature. Car le vrai menstrue des corps, c'est la terre, & la main des hommes n'ayant pu produire ces corps, elle ne devoit pas tenter, ni d'en déterminer, ni d'en

prolonger la durée, laiſſant à chacun de leurs principes, le ſoin de ſuſpendre ſon action, ſuivant ſa loi, & de ſe réunir dans ſon temps à ſa ſource.

Je ne puis me diſpenſer non plus de m'arrêter un moment ſur cette propoſition, que *le vrai menſtrue des corps c'eſt la terre.* C'eſt dans elle, en effet, que doit ſe décompoſer principalement le corps de l'homme; mais le corps de l'homme prend ſa forme dans le corps de la femme; lorſqu'il ſe décompoſe, il ne fait donc que rendre à la terre, ce qu'il a reçu du corps de la femme. La terre eſt donc le vrai principe du corps de la femme, puiſque les choſes retournent toujours à leur ſource, & ces deux êtres étant ſi analogues l'un à l'autre, on ne peut nier que le corps de la femme n'ait une origine terreſtre; nous rappellant enſuite qu'elle a été la premiere origine corporelle de l'homme, nous verrions ſenſiblement pour quelle raiſon la femme lui eſt univerſellement inférieure.

Mais on s'eſt étrangement égaré, lorſqu'on a cru pouvoir porter cette différence au delà de la forme ou des facultés corporelles. La femme, quant au principe intellectuel, a la même ſource & la même origine que l'homme; car cet homme n'étant condamné qu'à la peine & non à la mort, il falloit près de lui un être de ſa nature, & malheureux comme lui, qui par

ses infirmités & sa privation, le rappellât à la sagesse, en retraçant continuellement à ses yeux les suites ameres de ses égarements ; d'ailleurs l'homme n'est point le pere de l'être intellectuel de ses productions, comme l'ont enseigné des doctrines fausses & d'autant plus funestes, qu'elles se sont appuyées sur des comparaisons prises dans la matiere, telles que les intarissables émanations du feu élémentaire ; mais dans tout ceci est un mystere que je ne croirai jamais assez enseveli. Reprenons la chaine de nos observations.

Il y a un fait que les naturalistes ne manqueront pas de m'opposer, c'est celui des liqueurs colorées qu'ils font passer dans quelques plantes, parvenant ainsi à varier la couleur des fleurs, & même à changer absolument celle qui leur appartenoit par la nature. Ma réponse sera simple, & tiendra à tout ce que j'ai dit sur la digestion.

Toute plante a son principe inné comme les autres corps ; les sucs, qui lui tiennent lieu d'aliments, ne peuvent rien ajouter à ce principe ; mais ils lui servent de défense contre la réaction de la cause extérieure ignée qui sans eux surmonteroit & consumeroit bientôt, par sa chaleur, les forces & l'action des principes individuels. Alors on doit sentir, par le nombre infini des différentes substances qui peuvent servir d'aliments

aux êtres corporels, à quelle variété de réaction ils sont exposés. Il est vrai qu'il n'y en a qu'une seule qui soit réellement propre à chaque espece : mais la nature des choses périssables, comme les corps, & les révolutions continuelles auxquels ils sont soumis, les exposent à en recevoir d'étrangeres, qui affoiblissent, qui contraignent leurs facultés, & même qui les détruisent tout-à-fait, quoique le principe de l'être soit indestructible.

Ces réactions sont opérées, comme on le sait, par des êtres secondaires, qui sont aussi dépositaires d'un principe qui leur est propre. Ce principe ne peut opérer de réaction, soit par lui-même, soit par les principes particuliers émanés de lui, qu'ils ne soient tous revêtus de leur enveloppe corporelle, puisque tous les êtres simples ne sont ici-bas qu'à cette condition. Il est donc certain que l'enveloppe de ces principes secondaires passe, ainsi qu'eux dans la masse corporelle des plantes & des animaux, pour leur servir d'aliment, & pour les aider à résister à l'action de la cause extérieure ignée. Il est certain qu'ils y portent aussi leur couleurs & toutes leurs propriétés. Mais, quoiqu'ils passent dans ces différents individus, nous ne pourrons jamais admettre qu'ils s'y confondent, & qu'ils fassent partie de leur substance.

Pour que ces enveloppes alimentaires parvinſſent à s'unir avec la ſubſtance de l'individu qui s'en empare, il faudroit que leurs principes puſſent réciproquement ſe confondre. Mais nous avons vu que ces principes, étant des êtres ſimples, la réunion en eſt impoſſible, & puiſque les enveloppes n'ont de propriétés que par leur principe, la réunion des enveloppes eſt donc impoſſible auſſi. Les aliments ſont donc toujours des ſubſtances étrangeres, quoique néceſſaires à l'être qui les reçoit, car on ſait qu'ils ne lui ſont profitables, qu'autant qu'il en opere la diſſolution.

Je penſe qu'on n'aura pas de peine à convenir qu'il ne peut y avoir aucune eſpece de mélange, avant que cette diſſolution ſoit commencée : or ſi la diſſolution ne peut s'opérer, ſans avoir été précédée de la retraite des principes innés, ſi elle n'eſt en elle-même que diviſion & deſtruction, comment ſe feroit-il que l'individu qui opere cette deſtruction, pût être confondu avec l'enveloppe même qu'il détruit ?

En effet, ſi les aliments & les principes qu'ils renferment, pouvoient ſe confondre avec la ſubſtance & les principes des êtres qu'ils réactionnent, ils pourroient également leur être ſubſtitués, & en prendre la place ; alors il feroit facile de dénaturer entiérement les individus & les eſpeces ; il ſe pourroit qu'ayant changé une

fois la classe & la nature d'un être, on en fit autant sur toutes les classes qui existent, d'où proviendroit une confusion générale, qui empêcheroit que nous fussions jamais sûrs du rang & de la place que les êtres doivent occuper dans l'ordre des choses.

Aussi la loi, par laquelle la nature a constitué ses productions, se refuse-t-elle absolument à ces tentatives chimériques ; elle a donné à chacun des êtres corporels un principe inné particulier, qui peut étendre, & qui étend souvent son action au-delà de la mesure ordinaire, par le secours des réactions forcées, & d'un matras plus favorable, mais qui ne peut jamais perdre, ni changer son essence. Ce principe, étant le producteur & le pere de son enveloppe, ne peut s'en séparer, que l'enveloppe n'entre aussi-tôt en dissolution, & ne se détruise insensiblement ; & il est de toute impossibilité, qu'un autre principe ou un autre pere, vienne habiter cette enveloppe, & lui servir de soutien ; car dans la nature corporelle, il n'y a point d'adulteres, ni de fils adoptifs, attendu qu'il n'y a rien de libre.

Chaque être simple ou principe a donc son existence à part, & par conséquent, une action & des facultés individuelles, qui sont aussi incommunicables que son existence.

Qu'on ne m'objecte point, que dans le mê-

langage des liqueurs & des corps ſuſceptibles de ſe lier, on apperçoit des effets uns & ſimples, dont aucun de ces corps n'étoit capable en particulier; car je ne craindrai point d'aſſurer, que dans ces amalgames, l'action & la réaction des divers principes les uns ſur les autres ne produiſent des réſultats uns & ſimples qu'en apparence, & à cauſe de la foibleſſe de nos organes, & que ces réſultats ſont, en effet, combinés & produits par l'action propre & particuliere à chacun des principes raſſemblés.

Si c'eſt un mêlange de divers corps, qui ne ſoient ſuſceptibles ni d'action, ni de réaction ſenſible les uns ſur les autres, mais ayant chacun à eux leur propriété particuliere de couleur, ſaveur, ou autre; il réſulte de leur aſſemblage une troiſieme propriété, qui n'eſt réellement qu'un produit apparent des deux premieres, leſquelles ſe trouvent mêlées & combinées, mais point du tout unies & confondues. Car on ne me niera pas que dans ce fait, le principes & leurs enveloppes reſtent parfaitement diſtincts & ſéparés, & qu'il n'y a que la foibleſſe de nos ſens qui puiſſe nous empêcher d'appercevoir ſéparément les actions propres & particulieres à chacun de ces corps. On ne voit donc autre choſe ici qu'une multitude de corps de même eſpece, entaſſés ou raſſemblés avec une multitude de corps d'eſpece différente, mais conſervant tou-

jours leur existence, leurs facultés, & leur action propre & individuelle.

Si c'est un corps solide jeté dans un fluide qui lui soit analogue, le fluide en surmonte la force & les propriétés, il en détache les parties, il les divise, il détruit leur solidité apparente & sensible, il le dissout & paroît s'en emparer. Par le moyen de cette dissolution, le fluide nous présente, en effet, des résultats, qu'il étoit impossible de découvrir séparément dans l'une ou l'autre des substances qui ont formé l'assemblage. Mais pourra-t-on en conclure qu'il s'y fasse aucun mêlange des principes, & n'est-il pas certain qu'il n'y a là qu'une simple extension de l'action du principe dominant sur celle du principe inférieur; extension qui diminue & cesse même, lorsque le principe supérieur en force a actionné une quantité suffisante des corps qu'on a exposés à son action, & y a consumé tout le pouvoir qui étoit en lui?

Si c'est un corps solide qui s'empare d'un fluide, & qui l'absorbe; ou deux fluides, qui par leur mêlange, produisent des corps solides ou des amalgames indissolubles en apparence; enfin, si ce sont des corps, qui d'abord ne présentoient en particulier ni force, ni propriétés, mais qui, par leur assemblage, produisent des effets surprenants, des flammes ardentes, des feux, des bruits, des couleurs vives & brillantes;

pourroit-on jamais démontrer qu'il y ait dans aucun de ces faits, réunion, confusion ou communication d'un principe avec un autre principe ? Puisque, si la force du principe dominant n'a fait que suspendre l'action du principe le plus foible, sans en détruire l'enveloppe, alors il se peut que l'art parvienne encore à les séparer, & à les remettre l'un & l'autre en leur premier état ; ce qui est une preuve invincible de la vérité qne je viens d'établir.

Si, toujours sans détruire les enveloppes, le principe supérieur en forces n'a fait que diviser des assemblages, & si rendant les parries constituantes de ces masses à leur liberté & à leur ténuité naturelle, ils les a seulement repoussées par l'évaporation, alors les principes individuels de même nature, qui étoient auparavant rassemblés, se trouvent, il est vrai, dispersés çà & là, sur la terre & dans les airs, mais sans avoir rien communiqué, ni perdu de leurs facultés, de leur substance, ou de leur action.

Mais, si au contraire le principe dominant a par sa force & sa puissance décomposé l'enveloppe même du principe inférieur ; s'il l'a dissoute & détruite, alors l'action du principe inférieur est anéantie, & bien loin qu'en terminant ainsi sa carriere, ce principe ait pu s'unir, ou communiquer son action au principe dominant, c'est que dans ce fait, l'action même du

principe dominant ſe trouve bornée à ſa premiere activité ; ſi elle n'a été altérée, ou épuiſée, ſans retour, par ſa propre victoire.

Enfin, la confuſion & la continuité d'action du même principe dans différentes formes ſucceſſives, ne ſe trouve pas davantage dans la naiſſance des vers & autres inſectes qui paroiſſent à la putréfaction des cadavres ; le principe de l'exiſtence de ces animalcules eſt également dans leur propre ſemence : car nos corps, comme tous ceux de la création, ſont l'aſſemblage d'une multitude infinie de germes deſtructeurs, & de ſemences vermineuſes qui n'attendent, pour ſe produire & pour engendrer, qu'une réaction & des circonſtances convenables.

Tant que nos corps ſubſiſtent dans la plénitude de leur vie & de leur action, le principe dominant qui les dirige tenant toute l'enveloppe dans l'équilibre, en empêche la diſſolution, & contient l'action de ces germes deſtructeurs. Mais, quand ce principe dominant vient à abandonner cette enveloppe, alors les principes ſecondaires n'ayant plus de lien, ſe ſéparent naturellement & laiſſent le champ ouvert à tous ces animalcules ; ils aident même à leur naiſſance & à leur accroiſſement, par une réaction & une chaleur propre à leur faire percer leur enveloppe ſéminale.

Alors, les débris du cadavre ſervent de pâture

à ces infectes, & paffent en eux comme les aliments paffent par la digeftion dans tous les corps vivants ; dans les uns & dans les autres, même diffolution, même emploi des principes innés ; mais, ni dans les uns ni dans les autres, le principe du corps diffous ne paffe dans le corps vivant pour l'animer ; car, je l'ai affez établi, chaque être a la vie en foi, & n'a befoin que d'une caufe extérieure, pour mettre en action & foutenir fon propre principe.

Il eft donc évident que, dans les actes les plus cachés des êtres corporels, tels que la formation, la naiffance, l'accroiffement & la diffolution, les principes ne fe mêlangent & ne fe confondent jamais avec les principes.

Les aliments ne font donc que des moyens de réaction propres à garantir les corps vivants de l'excès de l'action ignée qui dévore & diffout fucceffivement ces êtres alimentaires, comme elle diffoudroit fans eux le corps vivant lui-même. Ainfi ils ne font pas, comme le croient les obfervateurs & la multitude après eux, des matériaux dont l'être qui fe forme doive être compofé, puifque cet être a tout en lui avec la vie, que les êtres alimentaires étant diffous n'ont plus rien ; & que ce qui pourroit leur refter fe perd continuellement à mefure que les principes particuliers fe féparent de leur enveloppe, & vont fe réunir à leur fource originelle.

Ainsi, cette mutation apparente des formes ne doit plus nous séduire, jusqu'à nous faire croire que les mêmes principes recommencent une nouvelle vie ; mais nous resterons persuadés que les nouvelles formes que nous voyons sans cesse naître & se reproduire sous nos yeux, ne sont que les effets, les résultats & les fruits de nouveaux principes qui n'avoient point encore agi ; & nous aurons sûrement de l'auteur des choses l'idée qui lui convient, lorsque nous dirons que tout étant simple, tout étant neuf dans ses ouvrages, tout doit y paroître pour la premiere fois.

C'est par de telles vérités que nous démontrons de nouveau, combien l'opinion de l'éternité de la matiere est contraire aux loix de la nature. Car, non-seulement ce ne sont pas les mêmes principes innés qui demeurent continuellement chargés de la reproduction successive des corps, mais il est certain qu'un principe quelconque ne peut avoir qu'une seule action, & par conséquent, qu'un seul cours. Or, il est assez visible que le cours des êtres particuliers qui composent la matiere est borné, puisqu'il n'y a pas un instant où nous n'en appercevions la fin, & que le temps n'est sensible que par leur continuelle destruction.

Mais il ne faut plus être étonné des erreurs qui ont régné jusqu'à présent sur cet objet, & si nous

nous adoptions les opinions dont elles sont les suites, il n'y auroit point de termes à nos égarements. Les observateurs, ayant à peine fait un pas pour distinguer la matiere d'avec le principe qui soutient & engendre cette matiere, donnent à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre. Ils regardent leur matiere premiere, comme étant toujours & essentiellement la même, recevant seulement & sans cesse une multitude de formes différentes; ainsi, la confondant avec son principe agent, intérieur, inné, ils nous disent que n'y ayant qu'une seule essence dans la matiere, il ne peut y avoir qu'une seule action universelle dans cette matiere; & que par conséquent la matiere est permanente & indestructible.

Je les prie d'approfondir ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage, sur l'origine & la nature du bien & du mal. J'ai fait voir qu'il répugne à tout homme de sens, d'admettre que des propriétés différentes aient la même source. Appliquons donc ceci aux différentes propriétés que la matiere manifeste à nos yeux, & voyons s'il est vrai qu'il n'y ait qu'une seule essence matérielle.

Je demande si l'action du feu est semblable à celle de l'eau; si l'eau agit comme la terre, & si nous ne voyons pas dans ces éléments des propriétés non-seulement différentes, mais même

tout-à-fait opposées ; cependant ces éléments, quoiqu'étant plusieurs, sont vraiment la base & le fondement de toutes les enveloppes matérielles. Il nous est donc impossible d'adopter avec les observateurs, qu'il n'y ait qu'une seule essence dans les corps, lorsque nous voyons leurs propriétés se montrer si différemment ; loin donc, ainsi qu'il le prétendent, que la même matiere soit continuellement employée dans la successive révolution des formes, il n'en est seulement pas deux dans lesquelles on puisse raisonnablement l'admettre.

Je ne cesserai donc de répéter que l'essence des corps n'est point unique, comme ils le croient ; que toutes les formes sont le résultat de leurs principes innés, qui ne peuvent manifester leur action que sous la loi générale de trois éléments, essentiellement différents par leur nature ; qu'un résultat de cette espece ne peut être considéré comme un principe, attendu que n'étant point *un*, il est exposé à varier, & qu'il dépend de l'action plus ou moins forte de l'un ou de l'autre de ces éléments ; qu'ainsi la matiere ne peut être stable & permanente, ni passer successivement d'un corps à l'autre, mais que ces corps proviennent tous de l'action d'un principe nouveau, & par conséquent différent.

En un mot, cette différence de tous les principes innés est assez sensible, si l'on observe que

toutes les classes & tous les regnes de la nature corporelle sont marqués par des caracteres frappants & distinctifs : si l'on observe, dis-je, l'opposition qui regne entre la plupart des classes & des especes, c'est-là ce qui fera convenir que ces principes innés & agens des divers corps, sont nécessairement différents. Car, pour que le principe agent, intérieur & inné des corps fût le seul, ou le même, dans toute la nature, il faudroit qu'il agît par-tout, & qu'il reparût continuellement & d'une maniere uniforme dans les divers corps.

Mais après avoir reconnu cette différence individuelle des principes, rappellons-nous avec quelle précision & quelle exactitude chacun d'eux opere l'action particuliere qui lui est imposée, & nous compléterons par là l'idée que nous avons déjà donnée de ces principes des êtres corporels, en disant qu'ils ne peuvent point être un assemblage, comme les essences de la matiere, mais qu'ils sont des êtres simples, dépositaires de leur loi & de toutes leurs facultés ; des êtres dépositaires d'une seule action, comme tout être simple ; c'est-à-dire, des êtres indestructibles, mais dont l'action sensible doit finir, & finir à tout instant, parce qu'ils ne sont préposés que pour agir dans le temps, & pour composer le temps.

Je n'ai plus qu'une légere remarque à faire aux observateurs de la nature, sur un mot qu'ils emploient en traitant des corps. Ils en annoncent la naissance & l'accroissement sous le nom de *développement*. Nous ne pouvons leur passer cette expression, parce que, s'il étoit vrai que les corps ne fissent que se développer, il faudroit qu'il fussent entiers dans leurs germes ou dans leurs principes. Or, si ces corps étoient essentiellement & réellement contenus dans les principes, ils en feroient disparoître leur qualité primitive d'être simple ; alors il ne seroient plus indivisibles, ni par conséquent revêtus de l'immortalité, ou il faudroit, pour la conserver aux principes, la conserver aussi aux êtres corporels qui y seroient renfermés, ce seroit accorder ce que nous avons nié jusqu'à présent, & contredire grossiérement ce que nous avons établit.

Si les observateurs ne veulent pas s'exposer aux conséquences les plus absurdes, il faut donc qu'ils s'accoutument à ne point regarder la croissance des êtres corporels comme un développement, mais comme l'œuvre & l'opération du principe inné, producteur des essences matérielles, qui les dispose & les conforme selon la loi particuliere qu'il porte avec lui. Je sais que ceux à qui je m'adresse, sont bien loin de soupçonner une pareille doctrine, & qu'ils feront

peu disposés à l'admettre ; car rien n'est plus opposé à leurs pensées & à la maniere dont ils ont envisagé la nature jusqu'à présent ; cependant je leur présente ces vérités avec confiance, & dans la conviction où je suis qu'ils n'en peuvent mettre aucune autre à la place.

Je ne sait pas même comment, en admettant la croissance de l'être corporel par le développement, ils ont pu s'arrêter un moment à l'idée que j'ai combattue plus haut, sur le passage & la réunion des parties différentes d'un corps dans un autre corps ; car, si le germe ne fait que se développer, il faut donc qu'il ait en lui toutes ses parties ; or, s'il a toutes ses parties, pourquoi auroit-il besoin des parties d'un autre corps pour se former ?

Mais qu'on ne croie pas pouvoir tourner l'argument contre moi, & dire que si je nie que toutes les parties dont la formation est nécessaire à la corporisation complete d'un être matériel, soient contenues dans son genre, c'est convenir qu'il doit recevoir du dehors les matériaux de son accroissement ; ce qui seroit, sans doute, très-contraire aux vérités que j'ai tâché d'exposer sur la nature. Cette nature est vivante par-tout, elle a en elle le mobile de tous ses faits, sans avoir besoin que les germes renferment en eux l'assemblage abrégé de toutes les parties qui doivent un jour leur servir d'enveloppe. Il ne

leur faut que la faculté de les produire, & ils l'ont. Dès-lors, s'ils ont cette faculté, tous les autres expédients qu'on a inventés pour expliquer la croissance & la formation des êtres corporels, deviennent superflus; car les observateurs n'y avoient eu recours qu'après avoir méconnu dans la matiere, le principe inné de sa vie & de son action, & qu'après avoir ainsi imaginé qu'elle étoit essentiellement morte & stérile. Un mot de plus achevera de proscrire entiérement cette idée de développement des êtres corporels; c'est que s'il avoit lieu, il n'y auroit point de monstres, puisque tout auroit été créé régulier; & que s'il n'y avoit qu'un développement, l'auteur des choses n'auroit plus rien à faire. Or, nous sommes loin de croire qu'il puisse, ni lui, ni tout ce qu'il a produit, demeurer dans l'inaction.

Je bornerai là mes observations sur la maniere défectueuse dont les hommes ont considéré l'essence de la nature corporelle; j'ose croire que s'ils veulent méditer ce que je leur ai annoncé, ils avoueront que c'est pour n'avoir pas distingué la matiere d'avec son principe, qu'ils se sont si souvent égarés; & d'après ce que je viens de dire sur la formation des êtres, la mutation continuelle des formes, la distinction des essences d'avec leur principe inné, les propriétés & la simplicité de ce principe, tant dans le particu-

ſier que dans l'univerſel, & ſur l'unité de ſon action qui n'eſt ordonnée que pour un temps, ils conviendront que les principes des différents êtres corporels ne ſe confondent point, ni ne ſe communiquent point, par la raiſon qu'ils ſont indiviſibles; qu'étant indiviſibles, ils ne peuvent jamais ſe diſſoudre; qu'ils ſont diſtincts entr'eux, tant par la nature particuliere de leur action, que par le terme de ſa durée; ce qui s'annonce par la deſtruction des éléments qui compoſent la matiere; qu'il réſulte de là une infinité de combinaiſons corporelles ſucceſſives, d'où les obſervateurs ont trop légérement conclu que les corps ſe ſuccédant ſans ceſſe, la matiere qui leur ſert de baſe eſt impériſſable. Car, loin de la regarder comme éternelle, ils doivent convenir avec nous, qu'il n'y a pas un ſeul inſtant où elle ne ſe détruiſe, puiſque dans elle une action fait toujours place à l'autre. Ils ne ſe flatteront plus alors, comme les alchymiſtes, d'une revivification continuelle qui les mette, eux & tous les corps, à l'abri de la diſſolution; car, ſi l'exiſtence des corps n'a qu'une durée limitée, ce terme une fois arrivé, il ſeroit impoſſible de retarder leur deſtruction, ſans y joindre un nouveau principe, à celui qui eſt prêt à s'en ſéparer: or, nous avons vu que ceci ne pouvoit arriver dans l'ordre même naturel des choſes: les hommes croiroient-ils donc leurs pouvoirs

H 4

ſupérieurs à la nature & aux loix qui conſtituent les êtres ?

Ainſi, ayant appris à diſtinguer la matiere d'avec le principe qui l'engendre, & ayant reconnu les différentes actions qui ſe manifeſtent dans cette matiere, ils ne croiront plus à toutes ces identités chimériques qui leur ont fait inſenſiblement tout confondre, même le bien & le mal. Portons actuellement notre vue ſur des objets plus élevés.

3.

S'IL étoit poſſible qu'une erreur ne fût pas toujours la ſource d'une infinité d'autres erreurs, je ſerois peu ſenſible à celles que je viens de combattre, concernant le principe & les loix de la matiere ; car la connoiſſance de ces objets n'étant pas d'une grande importance, de pareilles mépriſes ne peuvent pas être bien dangereuſes par elles-mêmes. Mais, dans l'état des choſes, ces erreurs ſe tiennent entr'elles comme les vérités ; & de même que nos preuves contre les faux raiſonnements des hommes ſe ſont mutuellement ſervies d'appui, de même leurs opinions ſur les corps, & les fragiles conſéquences qu'ils

en ont tirées, ont en effet pour eux les ſuites les plus funeſtes, parce qu'elles ſont eſſentiellement liées avec des choſes d'un ordre ſupérieur.

Après avoir confondu dans les corps particuliers, la matiere avec le principe de le matiere, les hommes, égarés au premier pas, n'ont plus été en état, ni de découvrir la véritable eſſence de cette matiere, ni de diſcerner le principe qui la ſoutient & qui lui donne l'action & la vie; ayant ainſi aſſimilé les deux natures qui conſtituent toute la région élémentaire, ils n'ont pas eu l'idée de chercher s'il y en avoit une différente & ſupérieure.

En effet, nous avons vu qu'ils ſe ſont expoſés à cette vicieuſe alternative, ou de donner au principe les bornes & les ſujétions de la matiere, ou de donner à la matiere les droits & les propriétés du principe. Dès-lors le principe des corps & les parties groſſieres qui les conſtituent, n'étant pour eux qu'une ſeule & unique choſe, ils ſont facilement parvenus, en raiſonnant de la même maniere, à confondre auſſi ces corps & leur principe, avec des êtres d'une nature indépendante de la matiere.

Ainſi, d'échelons en échelons, ils ont bientôt établi une égalité univerſelle entre tous les êtres, en ſorte qu'il faudroit admettre avec eux, ou que la matiere eſt elle-même la cauſe de tout ce qui s'opere, ou que la cauſe qui fait opérer

la matiere n'eſt pas plus intelligente que les principes que nous avons reconnus dans cette matiere : ce qui revient abſolument au même. Car, donner à la matiere, comme ils le font, des propriétés auſſi étendues, c'eſt annoncer qu'elle a tout en elle ; or, ſi elle a tout en elle, quelle néceſſité y a-t-il qu'un être intelligent veille ſur elle & la dirige, puiſqu'elle peut ſe diriger elle-même ? Alors, que ſeroit-ce donc que cet être intelligent, ſi les hommes lui refuſent la connoiſſance & l'action ſur cette matiere ? Et lui ôter ce pouvoir, ne ſeroit-ce pas lui ôter l'intelligence ; puiſqu'il y auroit quelque choſe au deſſous de lui qui lui ſeroit inconnu, & qu'il ne pourroit concevoir.

Voilà le cercle étroit dans lequel des hommes imprudents voudroient renfermer nos connoiſſances & nos lumieres.

Je ſais que la plupart d'entr'eux ont apperçu les ſuites dangereuſes de leurs principes, & que s'ils s'y laiſſent entraîner, c'eſt moins par conviction & par goût, que par défaut de précautions, mais ils n'en ſont pas moins blâmables de s'être expoſés à ces inconſéquences. L'homme eſt à tout momoment inſcepiible de s'égarer, ſurtout quand il veut ſeul porter la vue ſur des objets dont ſon exil obſcurcit en lui la connoiſſance. Néanmoins, malgré ſa privation, il y a des erreurs qu'il eſt coupable de ne pas éviter. Celles

dont il s'agit ſont de ce nombre, & avec un peu de bonne foi & les principes que nous avons établis, il eſt impoſſible que les auteurs de pareils ſyſtêmes leur trouvent encore quelque vraiſemblance.

Je pourrois m'en tenir à ce que j'ai déjà dit ſur la différence des êtres ſenſibles & des êtres intelligents, & aux preuves que j'ai données que les plus rares facultés d'un être corporel, ne peuvent pas l'élever au delà du ſenſible, ainſi que je l'ai fait remarquer dans les animaux, qui tiennent le premier rang parmi les trois regnes de la nature; comparant enſuite les mouvements & la marche des animaux, avec les facultés d'un autre ordre que nous avons découvertes ſi évidemment dans l'homme, nous ne pourrions plus douter déſormais que cet homme ne ſoit un être intelligent; de même nous ne pourrions nier qu'il n'y ait d'autres êtres doués de cette faculté d'intelligence, puiſque nous avons vu que dans l'état où l'homme ſe trouve à préſent, il n'a rien à lui, & qu'il eſt obligé d'attendre tout du dehors, juſqu'à la moindre de ſes penſées.

De plus, nous rappellant que parmi les penſées qui lui ſont communiquées, il ne peut ſe diſpenſer d'avouer qu'il n'y en ait qui répugnent à ſa nature, & d'autres qui y ſont analogues, en ſorte qu'il ne ſauroit raiſonnablement

les attribuer à un ſeul & même principe, nous aurions déjà ſuffiſamment prouvé l'exiſtence de deux principes extérieurs à l'homme, & par conſéquent, extérieurs à la matiere, puiſqu'elle eſt infiniment au deſſous de lui.

Alors, je le répete, on ne pourroit refuſer l'intelligence à ces deux principes oppoſés, puiſque dans l'état de réprobation que nous ſubiſſons, ils ſont les ſeuls par qui nous puiſſions ſentir notre intelligence. Or, s'ils ſont intelligents, il faut qu'ils connoiſſent & conçoivent tout ce qui eſt au deſſous d'eux; car ſans cela ils ne jouiroient pas de la moindre des facultés de l'intelligence; s'ils connoiſſent & conçoivent ce qui eſt au deſſous d'eux, il ne ſe peut que, comme êtres actifs, ils ne s'en occupent, ſoit pour détruire, ſi c'eſt le principe mauvais; ſoit pour conſerver, ſi c'eſt l'être bon

Par là nous pourrions démontrer aiſément que la matiere ne va pas toute ſeule. Mais c'eſt dans elle-même qu'il en faut chercher les preuves, pour diſſuader ceux qui lui ont attribué une activité eſſentielle à ſa nature.

Nous avons établi les principes de la matiere, tant généraux que particuliers, comme renfermant en eux la vie & les facultés corporelles qui en doivent provenir. Nous avons ajouté que, malgré cette propriété indeſtructible & innée dans ces principes, ils ne pourroient jamais rien

produire, s'ils n'étoient réactionnés & réchauffés par les principes ignés extérieurs, destinés à mettre en action leurs facultés, & cela en vertu de cette double loi qui assujettit tout être corporel, & qui préside à toutes les actions & à toutes les générations de la matiere.

C'est déjà sans doute une marque de foiblesse & d'assujettissement dans le principe de l'être corporel, d'avoir la vie en soi, & de ne pouvoir de soi-même la mettre en action. Cependant nous ne pouvons douter que ce principe de vie inné dans le germe de tout être corporel, ne soit au dessus des principes ignés extérieurs, qui n'emploient sur lui qu'une simple réaction secondaire, sans pouvoir lui rien communiquer d'essentiel à son existence. Alors, si ces principes ignés sont inférieurs au principe de vie qu'ils viennent réactionner, ils peuvent encore moins que lui, se mettre d'eux-mêmes en action.

Ce seroit en vain qu'on parcourroit le cercle de la révolution des êtres corporels, pour y trouver le premier principe de cette action; & si l'on finissoit par dire que ces êtres se réactionnant mutuellement, n'ont pas besoin d'une autre cause pour produire ce qui est en eux, on seroit obligé d'admettre, que d'abord le premier mouvement auroit été communiqué à ce cercle dans lequel ils sont renfermés; car les principes les plus actifs parmi les principes corporels, ne pouvant rien

ſans la réaction d'un autre principe, comment ceux qui leur ſont inférieurs pourroient-ils ſe paſſer de cette réaction ? On voit par là, qu'à quelque point du cercle qu'on faſſe commencer la premiere action, il eſt de toute néceſſité que cette action commence.

Je demande donc aux obſervateurs de bonne foi, s'ils conçoivent à préſent que ce commencement d'action puiſſe ſe trouver dans la matiere, & appartenir à ſa nature ; & ſi, au contraire, elle ne leur démontre pas phyſiquement ſa dépendance originelle par cette loi irrévocable, qui ſoumet le principe de ſa réproduction journaliere, au concours & à l'action d'un autre principe.

Ils doivent d'autant moins douter de cette vérité, que les moyens qu'ils emploient pour la détruire, ſont au contraire ce qui ſert le mieux à l'étayer. Qu'on mette, diſent-ils, telles & telles matieres enſemble, & on y appercevra bientôt de la fomentation, de la putréfaction & une production : mais ſi ces matieres pouvoient ſeules ſe rapprocher les unes des autres, feroit-il néceſſaire de les mettre enſemble ? Alors, ſi ces manipulations particulieres ne peuvent avoir lieu, ſans le ſecours d'une main étrangere, l'univerſel ne ſera-t-il pas dans le même pas, puiſque ſa nature n'étant pas différente de celle de toutes les parties de la matiere, il n'a rien de

plus qu'elles, & ne peut se conduire par une autre loi?

Ainsi, je crois pouvoir annoncer la nécessité d'une cause intelligente & active par elle-même, qui ait communiqué la premiere action à la matiere, comme elle la lui communique continuellement dans les actes successifs de sa reproduction & de sa croissance, & dans tous les effets qu'elle manifeste à nos yeux. Non-seulement on ne peut concevoir que cette matiere ne tienne pas son origine d'une cause qui soit hors d'elle, mais on voit que même aujourd'hui, il faut nécessairement qu'il y ait une cause qui dirige sans cesse toutes les actions de cette matiere, & qu'il n'y a pas un seul instant où elle pût vivre & se soutenir, si elle étoit abandonnée à elle-même, & privées de ses principes de réaction.

Enfin, s'il a fallu une cause pour donner la premiere action à la matiere, s'il faut encore & toujours le concours de cette cause pour entretenir la matiere, il n'est plus possible de se former l'idée de cette matiere, sans avoir à la fois celle de sa cause, qui seule la fait être ce qu'elle est, & sans laquelle elle ne peut pas avoir un moment d'existence : & de même que je ne puis concevoir la forme d'un corps, sans le principe inné qui l'a produite, de même je ne puis concevoir l'activité des corps

& de la matiere ſans une cauſe phyſique, mais immatérielle, active & intelligente à la fois, ſupérieure aux principes corporels, & qui leur donne ce mouvement & cette action que je vois en eux, mais que je ſais ne pas leur appartenir eſſentiellement.

Ceci peut ſuffire pour expliquer tous les phénomenes réguliers de la nature, où reconnoiſſant pour chef & pour guide, une cauſe ſupérieure à qui nous ne pouvons refuſer l'intelligence, nous regarderons l'ordre & l'exactitude qui regnent dans l'univers, comme un effet & une ſuite naturelle de l'intelligence de cette même cauſe.

Alors, rien ne nous étonnera plus dans cette nature, toutes ſes opérations & même la deſtruction des êtres, nous paroîtront ſimples & conformes à ſa loi, parce que la mort n'eſt point un néant, mais une action, & que le temps qui compoſe cette nature, n'eſt qu'un aſſemblage & une ſucceſſion d'actions, tantôt créatrices & tantôt deſtructrices. En un mot, nous devons nous attendre à trouver par-tout dans l'univers, le caractere & les témoignages de la ſageſſe qui l'a conſtruit & qui le ſoutient.

Mais autant cette vérité ſe fait ſentir à la penſée de l'homme, autant il eſt frappé des déſaſtres & de la confuſion qu'il apperçoit ſi ſouvent dans la nature; à quoi donc attribuer

ce

ce contraste ? Sera-ce à cette cause active & intelligente, qui est le véritable principe de la perfection des choses corporelles ? Il n'est pas possible de s'arrêter un instant à cette idée ; & il répugne absolument de penser que cette cause puissante agisse à la fois pour elle-même & contr'elle-même.

Que ce spectacle difforme ne lui enleve donc aucun de nos hommages, & n'affoiblisse point notre vénération pour elle. Après ce qu'on a vu sur la double loi intellectuelle, c'est-à-dire, sur l'opposition des deux principes, nous devons savoir à qui on peut attribuer les maux & les désordres de la nature, quoique ce ne soit pas encore ici le lieu de parler des motifs qui les font opérer.

Mais la puérile défiance de ces vérités est un des obstacles qui a le plus retardé les progrès de nos connoissances & de la lumiere ; c'est la principale cause des erreurs, où les idées des hommes les ont entraînés sur ces objets, & de l'incertitude de tous les raisonnements qu'ils ont faits pour expliquer la nature des choses.

S'ils se fussent mieux appliqués à considérer les deux divers principes qu'ils étoient forcés de reconnoître, ils auroient apperçu la différence & l'opposition de leurs facultés & de leurs actions ; ils auroient vu que le mal est absolument étranger au principe du bien ; que quoiqu'il agisse par

son propre pouvoir sur les productions temporelles du bon principe, avec lesquelles il est emprisonné, il n'a aucune action réelle sur le bien même ; que le principe du bien plane au dessus de tous les êtres, soutient ceux qui par leur nature, ne peuvent se soutenir eux-mêmes, & laisse agir & se défendre ceux à qui il a accordé le privilege de la liberté. Ils auroient vu, dis-je, que quoique la sagesse ait disposé les choses, de maniere que le mal soit souvent l'occasion du bien, cela n'empêche pas que dans le moment où ce mal agit, il ne soit mal, & que dès-lors on ne puisse en aucune façon attribuer son action au principe du bien.

Ce seroit donc là ce qui pourroit aider encore à nous convaincre de la fragilité des systêmes des hommes, & nous confirmer dans les principes où nous sommes, que ce n'est qu'en distinguant la véritable nature & les véritables propriétés des différents êtres, qu'on peut parvenir à s'en former une idée juste ; mais il est temps de retourner à notre sujet.

Si les observations que nous venons de faire sur les loix qui dirigent la formation des corps, nous ont fait découvrir la nécessité d'une cause supérieure & intelligente ; si nous avons vu que les deux agents inférieurs, savoir, le principe premier, inné dans les germes, & le principe secondaire, opérant la réaction, ne sont pas

suffisants par eux-mêmes, pour produire la moindre corporisation ; c'est la nature même & la raison qui nous enseignent ces vérités, & il n'est plus permis d'en douter.

Je dois néanmoins fortifier cette doctrine par une observation simple, qui lui donnera beaucoup plus de poids & d'autorité ; je ferai donc remarquer que la cause active, supérieure, universelle, temporelle, intelligente, ayant en cette qualité la connoissance & la direction des êtres inférieurs, a sur eux une influence qui s'augmentera sans doute infiniment à nos yeux, si nous observons que c'est par son action que tous les êtres corporels ont pris originairement leur forme, & que c'est aussi par cette action qu'ils s'entretiennent & se reproduisent, comme ils s'entretiendront & se reproduiront par elle pendant toute la durée du temps.

Les facultés d'un être si puissant doivent sûrement s'étendre à toutes les œuvres qu'il dirige, il doit être tel qu'il puisse veiller à tout, présider à tout, c'est-à-dire, embrasser toutes les parties de son ouvrage.

Nous devons donc présumer qu'il a lui-même dirigé la production de la substance qui sert de fondement aux corps, comme il a dirigé ensuite la corporisation de cette même substance ; & que son pouvoir & son intelligence s'étendent à

l'essence des corps, ainsi qu'aux actions qui les ont formés. Simple dans sa nature & dans son action, comme tous les êtres simples, ses facultés doivent se montrer par-tout sous le même caractere, & quoiqu'il y ait une distinction entre la production des germes de la matiere & la corporisation des formes qui en sont provenues, il ne se peut cependant que la loi qui a dirigé l'une & l'autre, soit différente, autrement il y auroit diversité d'action ; ce qui répugne absolument à tout ce que nous avons observé.

Car nous avons indiqué précédemment, que les essences ou les éléments dont les corps sont universellement composés, étoient au nombre de *trois* : c'est par le nombre de *trois* que s'est manifestée la loi qui a dirigé la production des éléments ; il faut donc que ce soit aussi par le nombre de *trois* que se manifeste la loi qui a dirigé & qui dirige la corporisation de ces mêmes éléments. C'est la nécessité de l'action simple dans un être simple, qui commence à nous faire sentir cette analogie ; mais, quand l'uniformité de cette loi se trouve confirmée par le plus sévere examen, & par le fait même, alors elle devient pour nous une réalité.

Ce seroit, en effet, profaner l'idée qu'on doit avoir de la cause intelligente, que de ne pas reconnoître son action évidente sur des êtres qui

ne peuvent pas s'en passer un instant. Puisque, confondre cette cause intelligente avec les causes inférieures de tous les actes & de tous les produits corporels, c'est la même chose que de l'exclure; alors, c'est donc véritablement remettre la matiere à la seule direction de ces causes ou de ces actions inférieures.

Or, nous avons vu que ces causes & ses actions inférieures étoient réduites au nombre de *deux*, savoir, celle innée dans tous les germes, & celle provenant de l'agent second, qui est employé nécessairement dans tout acte de reproduction corporelle. Alors, qu'on examine de nouveau si j'ai eu tort de dire qu'il seroit impossible d'obtenir aucune production par ces deux causes remises à elles-mêmes.

Si elles sont égales, elles seront dans l'inaction; s'il y en a une supérieure à l'autre, la supérieure surmontera l'inférieure, & la rendra nulle; alors il n'y en auroit qu'une qui pourroit agir.

Mais nous savons avec toute l'évidence possible, qu'une seule cause ne peut suffire pour la formation d'aucun être corporel, & qu'outre l'action ou le principe inné dans tous les germes, il faut nécessairement, & sans qu'on puisse jamais s'en passer, une action secondaire qui en fasse opérer la production; de même qu'il faut que cette cause secondaire les actionne pendant

toute leur durée. Nous savons, dis-je, que sans le concours de ces deux causes ou de ces deux actions, il est impossible qu'aucun être corporel reçoivent la naissance & la corporisation, & qu'il conserve la vie : cependant nous voyons clairement, que si ces deux causes étoient remises à leur propre action, rien ne se feroit, puisque l'une surmontant l'autre, demeureroit seule.

N'est-ce pas alors le fait même qui m'apprend la nécessité de cette troisieme cause, dont la présence & l'intelligence servent à diriger ces deux causes inférieures, & à maintenir entr'elles l'équilibre & le concours mutuel, sur lesquels la loi de la nature corporelle est établie ?

Il me suffira donc de rappeller ce que j'ai dit ci-dessus. J'ai établi qu'il y avoit une loi par laquelle tous les principes des corps étoient soumis à la réaction d'autres corps ou principes secondaires ; n'étoit-ce pas déjà mettre les observateurs à portée de reconnoître les deux agens distincts, employés à la corporisation de tout être de forme ? J'ai montré ensuite, que sans une cause supérieure & intelligente, ces deux agents inférieurs ne pourroient pas produire la moindre des corporisations, puisqu'il leur faut une action premiere, & que nous n'avons pu la trouver en eux.

La nécessité d'un agent supérieur dans le

temporel est donc ainsi démontrée ; & tout nous enseignant qu'il y a une cause physique, immatérielle & intelligente, qui préside à tous les faits que nous présente la matière, la réunion de toutes ces preuves doit opérer en nous la plus ferme conviction. Revenons au nombre *ternaire* par lequel cette cause a manifesté sa loi dans les éléments.

Je sais qu'on ne s'accordera pas d'abord avec moi sur ce que j'ai enseigné que les éléments n'étoient qu'au nombre de *trois*, tandis qu'on en reconnoît quatre universellement. On aura été surpris de m'entendre parler de la *terre*, de l'*eau* & du *feu*, sans que j'aie rien dit de l'*air*. Je dois donc expliquer pourquoi il ne faut admettre, en effet, que trois éléments, & pourquoi l'air n'en est point un.

La nature indique qu'il n'y a que trois dimensions dans les corps ; qu'il n'y a que trois divisions possibles dans tout être étendu ; qu'il n'y a que trois figures dans la géométrie ; qu'il n'y a que trois facultés innées dans quelqu'être que ce soit ; qu'il n'y a que trois mondes temporels ; qu'il n'y a que trois degrés d'expiation pour l'homme, ou trois grades dans la vraie F. M. ; en un mot, que sous quelque face qu'on envisage les choses créées, il est impossible d'y trouver rien au dessus de trois.

Or, cette loi, se montrant universellement

avec tant d'exactitude, pourquoi ne seroit-elle pas la même dans le nombre des éléments qui sont le fondement des corps ? Et pourquoi se seroit-elle fait connoître dans les résultats de ces éléments, si eux-mêmes n'y avoient pas été assujettits ? Il faut donc le dire, c'est la fragilité des corps qui indique celle de leur base, & qui s'oppose à ce qu'on leur donne quatre éléments pour essence ; car, s'ils étoient formés de *quatre éléments*, ils seroient indestructibles, & le monde seroit éternel ; au lieu que n'étant formés que de *trois*, ils n'ont point d'existence permanente, parce qu'ils n'ont point en eux l'unité ; ce qui sera très-clair pour ceux qui connoissent les véritables loix des nombres.

Ainsi, ayant démontré précédemment l'état d'imperfection & de caducité de la matiere, c'est une nécessité de trouver cette même caducité dans les substances qui la composent, & une preuve que son nombre ne peut pas être parfait, puisqu'elle ne l'est pas elle-même.

Je ne puis me dispenser de m'arrêter un moment, & de prévenir ici les alarmes que mes expressions pourroient répandre dans plusieurs esprits. J'annonce le nombre *trois* comme fragile & périssable ; alors, que deviendra donc ce *ternaire* si universellement révéré, qu'il y a eu des nations qui n'ont jamais compté au-delà de ce nombre ?

Je déclare que personne ne respecte plus que moi ce *ternaire* sacré; je sais que sans lui, rien ne seroit de ce que l'homme voit & de ce qu'il connoît; je proteste que je crois qu'il a existé éternellement & qu'il existera à jamais, & il n'y a aucune de mes pensées qui ne me le prouve; c'est même là où je prendrai ma réponse à l'objection présente, & j'ose dire à mes semblables que, malgré toute la vénération qu'ils portent à ce *ternaire*, l'idée qu'ils en ont, est encore au dessous de celle qu'ils en devroient avoir; je les engage à être très-réservés dans leurs jugements sur cet objet. Enfin, il est très-vrai qu'il y a *trois en un*, mais il ne peut y avoir *un en trois*, sans que celui qui seroit tel ne fût sujet à la mort. Ainsi mon principe ne détruit rien, & je puis sans danger reconnoître la défectuosité de la matiere, fondée sur la défectuosité de son nombre.

J'engage encore plus ceux qui me liront à faire une distinction absolue entre le *ternaire* sacré, & le *ternaire* des actions employées aux choses sensibles & temporelles; il est certain que le *ternaire* employé dans les choses sensibles n'a pris naissance, n'existe, & n'est soutenu que par le *ternaire* supérieur; mais, comme leurs facultés & leurs actions sont évidemment distinctes, il ne seroit pas possible de concevoir comment ce *ternaire* est indivisible

& au dessus du temps, lorsqu'on en voudroit juger par celui qui est dans le temps; & comme celui-ci est le seul qu'il nous soit permis de connoître ici-bas, je ne dis presque rien de l'autre dans cet ouvrage.

Voilà pourquoi il seroit contraire à mon intention qu'on inférât quelque chose de mon exposé, & qu'on en fît la moindre application sur le plus sublime objet de nos hommages, à moins que ce ne fût pour constater d'autant plus la supériorité & l'indivisibilité de ce *ternaire* sacré. Revenons aux éléments.

J'ai enseigné que l'air n'étoit pas au nombre des éléments, parce qu'on ne peut, en effet, regarder comme élément particulier, ce fluide grossier que nous respirons, qui enfle ou resserre les corps, selon qu'il est plus ou moins chargé d'eau ou de feu.

Il y a sans doute dans ce fluide, un principe que nous devons appeller *air.* Mais il est incomparablement plus actif & plus puissant, que les éléments grossiers & terrestres dont les corps sont composés; ce qui se confirme par mille expériences. Cet air est une production du feu, non de ce feu matériel que nous connoissons, mais du feu qui a produit le feu & toutes les choses sensibles. L'air, en un mot, est absolument nécessaire pour l'entretien & la vie de tous les corps élémentaires, il ne subsistera pas

plus long-temps qu'eux ; mais n'étant point matiere, comme eux, on ne peut le regarder comme élément, & par-conféquent, il eft vrai de dire qu'il ne peut entrer dans la compofition de ces mêmes corps.

Quelle fera donc fa deftination dans la nature ? Nous ne craindrons pas de dire qu'il n'eft prépofé que pour communiquer aux êtres corporels les forces & les vertus de ce feu qui les a produits. Il eft le char de la vie des éléments, & ce n'eft que par fon fecours qu'ils peuvent recevoir le foutien de leur exiftence ; car fans lui toutes les circonférences rentreroient dans le centre d'où elles font forties.

Mais en même temps qu'il coopere le plus à l'entretien des corps, il faut remarquer qu'il eft auffi l'agent principal de leur deftruction, & cette loi univerfelle de la nature ne doit plus nous étonner, puifque la double action qui conftitue l'univers corporel, nous apprend qu'une de ces actions ne peut jamais y dominer qu'au détriment de l'autre.

C'eft pour cela que lorfque les êtres corporels ne jouiffent pas de toutes leurs vertus particulieres, il eft très-néceffaire de les préferver de l'air, fi l'on veut les conferver. C'eft pour cela que lon couvre très-foigneufement toutes les bleffures & toutes les plaies, parmi

lesquelles il s'en trouve quelquefois, auxquelles il ne faut d'autres remedes que de les garantir de l'action de l'air ; c'est pour cela aussi que les animaux de toute espece se mettent à couvert pendant le sommeil, parce qu'alors l'air agiroit plus fortement sur eux, que pendant la veille, où ils ont toutes leurs forces pour résister à ses attaques, & n'en retirer que les avantages nécessaires à leur conservation.

Si, outre ces propriétés de l'air, on veut voir encore mieux sa supériorité sur les éléments, il suffira d'observer que, lorsque l'on parvient, autant qu'il est possible, à le séparer des corps, il conserve toujours sa force & son élasticité, quelque violentes & quelque longues que soient les opérations qu'on peut faire sur lui ; dès-lors on doit le reconnoître comme inaltérable ; ce qui ne convient à aucun des autres éléments, qui tombent tous en dissolution, lorsqu'ils sont séparés les uns des autres ; c'est donc, par toutes ces raisons réunies, que nous devons le placer au dessus des éléments, & ne pas le confondre avec eux.

Cependant l'on pourroit ici me faire une objection : quoique je ne place point l'air au nombre des éléments, je l'attache néanmoins à l'entretien des corps, & je ne lui donne pas plus de durée qu'à eux ; cela fait donc nécessairement un principe de plus dans la constitution des

êtres corporels; ils ne feront donc plus *ternaires*, comme je l'ai annoncé. Examinant enfuite l'analogie que j'ai établie entre la loi de la conftitution des corps & le nombre des agents qui en font opérer la corporifation, on pourroit en conclure que je fuis forcé d'augmenter auffi le nombre de ces agents.

Sans doute. Il exifte une caufe au deffus des trois caufes temporelles dont j'ai parlé, puifque c'eft elle qui les dirige, & qui leur communique leur action. Mais cette caufe qui domine fur les trois autres, ne fe fait connoître qu'en les manifeftant à nos yeux. Elle fe renferme dans un fanctuaire impénétrable à tous les êtres affujettis au temporel, & fa demeure, ainfi que fes actions, étant abfolument hors du fenfible, nous ne pouvons la compter avec les trois caufes employées aux actions de la corporifation de la matiere & à toute autre action temporelle.

C'eft cette même raifon qui nous empêcheroit encore d'admettre l'air au nombre des éléments, quoique les éléments & les corps qu'ils engendrent ne puiffent vivre un inftant fans lui; car, quoique fon action foit néceffaire pour l'entretien des corps, cependant il n'eft pas foumis à la vue corporelle, comme le font les corps & les éléments. Enfin, dans la décompofition des corps, nous trouvons vifiblement l'eau, la terre & le feu, & quoique nous fachions in-

dubitablement que l'air y existe, nous ne l'y pouvons jamais voir, parce que son action est d'un autre ordre & d'une autre classe.

Ainsi on trouve toujours une parfaite analogie entre les trois actions nécessaires à l'existence des corps & le nombre des trois éléments, constitutifs ; puisque l'air est, dans l'ordre des éléments, ce que la cause premiere & dominante est dans l'ordre des actions temporelles qui operent la corporisation ; & de même que cette cause n'est point confondue avec les trois actions dont il s'agit, quoiqu'elle les dirige, de même l'air n'est point confondu avec les trois éléments, quoiqu'il les vivifie. Nous sommes donc bien fondés à admettre la nécessité de ces trois actions, comme nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître les trois éléments.

Je vais à se sujet entrer dans quelques détails sur les rapports universels de ces trois éléments avec les corps & les facultés des corps ; ce qui nous mettra sur la voie de faire des découvertes d'un autre genre, & de nous confirmer dans la certitude de tous les principes que j'expose.

La division généralement reçue parmi les anatomistes, est celle qui reconnoît trois parties dans le corps humain ; savoir, la tête, la poitrine & le bas ventre. Sans doute, que c'est la nature même qui les a dirigés dans cette division, & que par un instinct secret, ils justifient

eux-mêmes ce que j'ai à dire sur le nombre, ainsi que sur les différentes actions des trois différents principes élémentaires.

Premiérement, nous trouvons que c'est dans le bas ventre que sont contenus & travaillés les principes séminaux, qui doivent servir à la reproduction corporelle de l'homme. Or, comme on sait que l'action du mercure est la base de toute forme matérielle quelconque, il est aisé de voir que le ventre inférieur ou le bas ventre, nous offre vraiment l'image de l'action de l'élément mercuriel.

Secondement, la poitrine renferme le cœur ou le foyer du sang, c'est-à-dire, le principe de la vie ou de l'action des corps. Mais on sait aussi, que le feu ou le soufre est le principe de toute végétation & de toute production corporelle; le rapport de la poitrine ou du second ventre à l'élément sulfureux, se trouve donc par là assez clairement indiqué.

Quant à la troisieme division, ou la tête; elle contient la source & la substance primitive des nerfs, qui dans les corps animaux sont les organes de la sensibilité; mais il est connu que la propriété du sel est également de rendre tout sensible; il est donc clair qu'il y a une parfaite analogie entre leurs facultés, & qu'ainsi la tête a un rapport incontestable avec le troisieme élément ou le sel; ce qui

convient parfaitement avec ce que les physiologistes nous enseignent sur le siege & la source du fluide nerveux.

Cependant quelque justes que soient ces divisions, & quelque certains qu'en soient les rapports avec les trois éléments, il faudroit avoir la vue bien bornée pour n'y appercevoir que cela. Car, outre cette faculté attachée à la tête, de porter en elle le principe & l'agent de la sensibilité, ne pourroit-on pas voir qu'elle est douée de tous les organes par lesquels l'animal peut distinguer les objets qui lui sont salutaires ou nuisibles, & qu'ainsi elle est chargée spécialement de veiller à la conservation de l'individu? Ne pourroit-on pas voir que dans la poitrine, outre le foyer du sang, on y trouve encore le récipient de l'eau, ou ces visceres spongieux qui ramassent l'humidité aërienne, & la communiquent au feu ou au sang pour en tempérer la chaleur.

Alors, sans avoir besoin de recourir à la tête pour découvrir nos trois éléments, on les appercevroit clairement tous trois dans les deux ventres inférieurs. Pour la tête, quoiqu'élémentaire elle-même, cependant, tant par les organes dont elle est douée, que par le rang qu'elle occupe, elle se trouveroit dominer sur eux, occuper le centre du triangle, & le maintenir en équilibre; & par là, on éviteroit cette

erreur

erreur générale, par laquelle on confond le supérieur avec l'inférieur, & l'actif avec le passif, puisque la distinction en est écrite clairement jusque sur la matiere. Mais ces objets sont trop élevés, pour être entiérement exposés aux yeux de la multitude.

Voilà ce que l'anatomie n'a pas envisagé, parce qu'étant isolée par l'homme, comme toutes les autres sciences, ceux qui la professent ont cru pouvoir considérer séparément les corps & les parties des corps, & ils se sont persuadés que les divisions qu'ils imaginoient n'avoient aucun rapport avec des principes d'un ordre supérieur.

Cependant c'étoit dans la division que je viens de montrer, qu'ils eussent trouvé une image sensible du *quaternaire*, c'est-à-dire, de ce nombre sans lequel on ne peut rien connoître, puisque, selon qu'on le verra dans la suite, il est l'emblême universel de la perfection.

Mais je n'en dirai pas davantage pour le présent sur ce nombre, pour ne pas trop m'écarter de mon sujet ; il me suffit de l'avoir fait entrevoir : & je vais exposer d'autres vérités relatives à l'arrangement des différents principes élémentaires dans le corps de l'homme, ainsi que dans tous les autres corps.

Lorsque les observateurs ont désiré avec tant d'ardeur de connoître l'origine des choses,

il étoit inutile qu'ils allaſſent chercher au dehors & loin d'eux, il falloit jeter les yeux ſur eux-mêmes, les loix de leur propre corps leur euſſent indiqué celles qui ont donné la naiſſance à tout ce qui l'a reçue ; ils auroient vu que l'action oppoſée qui ſe paſſe dans la poitrine entre le ſoufre & le ſel, ou le feu & l'eau, ſoutient la vie du corps, & que ſi l'un ou l'autre de ces agents vient à manquer, le corps ceſſe de vivre.

Appliquant enſuite cette obſervation à tout ce qui exiſte corporellement, ils auroient reconnu que ces deux principes font de même, par leur oppoſition & leur combat, la vie & la révolution corporelle de toute la nature : il n'en faut pas davantage pour s'inſtruire ; l'homme a dans lui tous les moyens, ainſi que toutes les preuves de la ſcience, & il n'auroit beſoin que de s'examiner lui-même, pour ſavoir comment les choſes ont pris leur origine.

Mais on remarquera qu'il eſt abſolument néceſſaire que deux agents, auſſi ennemis l'un de l'autre, aient un médiateur qui ſerve de barriere à leur action, & qui les empêche réciproquement de ſe ſurmonter, puiſque dès-lors tout finiroit. Ce médiateur, c'eſt le principe mercuriel, la baſe de toute corporiſation, & avec lequel les deux autres principes concourent au même but ; c'eſt lui qui, étant répandu par-tout

avec eux, les oblige par-tout à agir ſelon l'ordre preſcrit, c'eſt-à-dire, à opérer & à entretenir les formes.

C'eſt-là cette harmonie par laquelle les corps des animaux éprouvent, ſans ſouffrir, l'action de l'eau par les poulmons, & l'action du feu par le ſang; parce que la loi dont le mercure eſt dépoſitaire, préſide à toutes ces actions & en meſure l'étendue.

Par cette même harmonie, la terre reçoit l'action des fluides par ſa ſurface & l'action du feu par ſon centre, & cela, ſans en éprouver de dérangements, puiſque c'eſt la même loi qui la dirige.

Je n'ai pas beſoin de répéter que dans ces deux exemples, la vraie propriété du fluide eſt de modérer l'ardeur du feu, qui ſans cela ſortiroit de ſes limites, comme il paroît dans toutes les efferveſcences du ſang des animaux, & dans toutes les éruptions du feu terreſtre. Car on ſent que ſi ces différents feux n'étoient tempérés par un fluide qui pénetre juſqu'au centre même, ils ne connoîtroient point de bornes à leur action, & embraſeroient ſucceſſivement tous les corps & la terre entiere.

C'eſt pour cela que l'animal reſpire, & que la terre eſt ſujette au flux & reflux de ſa partie aquatique; parce que, par la reſpiration, l'animal reçoit un fluide qui humecte ſon ſang,

indépendamment de celui qu'il reçoit des aliments & des boissons, & que par le flux & reflux, la terre reçoit dans toutes ses parties, l'humide & le sel nécessaire pour arroser son soufre ou son principe de végétation.

Je ne parle point de la maniere dont les plantes & les minéraux reçoivent leur humide; dès qu'ils sont attachés à la terre, il est naturel qu'ils se nourrissent des aliments & de la digestion de leur mere; car même pour les arroser, où prendroit-on de l'eau qui ne fût pas à elle ?

Laissons nos lecteurs faire ici des comparaisons avec tout ce qu'ils ont vu sur la cause active & intelligente; laissons-les observer, que si tout part de la même main, il est à présumer que la loi intellectuelle & la loi corporelle ont la même marche, chacune dans leur classe & dans l'action qui leur est propre. Laissons-les découvrir enfin que si par-tout il y a du *volatil*, par-tout il faut du *fixe* pour le contenir. Pour nous, continuons à montrer pourquoi de si belles analogies sont presque toujours oubliées par les observateurs.

C'est que loin d'avoir discerné des agents & des loix de deux classes différentes, ils n'ont pas même discerné, comme nous l'avons vu, les agents & les loix différentes dans la même classe; c'est qu'en séparant tout, & examinant

chaque objet à part, ils les ont vu ſeuls & iſolés, & n'ont pas été aſſez ſages & aſſez intelligents pour ſoupçonner les rapports qu'ils avoient avec d'autres objets.

Si, par exemple, ils ſont encore à la recherche d'une explication ſatisfaiſante ſur le flux & reflux dont je viens de parler, c'eſt uniquement parce qu'ils ſont toujours dans cette funeſte habitude de diviſer les ſciences, & de conſidérer chaque être ſéparément.

Car s'ils n'avoient pas deſtitué la matiere de ſon principe, en la confondant avec lui; s'ils n'avoient pas éloigné de ce même principe une loi ſupérieure, active & intelligente, temporelle & phyſique, qui doit en régler toute la marche, ils auroient vu qu'aucun être corporel ne pouvant s'en paſſer, la terre y étoit aſſujettie comme tous les corps; ils auroient vu que c'étoit ſur cette terre que s'opéroit en nature cette double loi indiſpenſable pour l'exiſtence de tout être corporiſé matériellement.

Mais de ces deux loix, nous avons vu l'une réſider eſſentiellement dans le principe corporel de tout être de forme, ſoit général, ſoit particulier, & la ſeconde provenir du dehors; il faut donc que cette ſeconde loi ſoit extérieure à la terre, ainſi qu'à tous les autres corps, quoiqu'elle ſoit abſolument né-

ceſſaire à ſon exiſtence, comme elle l'eſt à la leur.

Nous reconnoîtrons donc ici, comme dans le double mouvement du cœur de l'homme animal, la préſence de deux agents liés violemment l'un à l'autre, dirigés par une cauſe phyſique ſupérieure, & manifeſtant chacun à leur tour leur action ſenſible aux yeux corporels. On ſait que cette manifeſtation a lieu dans les quadratures de la lune, temps auquel l'action ignée ſolaire ſe fait ſentir ſur la partie ſâline univerſelle.

Quoique nous ne puiſſions connoître ces deux agents que par leur action ſenſible, comme nous ne connoiſſons les principes des corps que par leur production corporelle ou leur enveloppe, nous ſerions inexcuſables de douter de leur pouvoir, puiſque leurs effets le démontrent d'une maniere auſſi irrévocable.

Ainſi ce phénomene du flux & du reflux n'eſt qu'un effet en grand de cette double loi, à laquelle tout ce qui eſt corps de matiere eſt néceſſairement aſſujetti.

J'ajouterai que puiſque nous voyons tant de régularité dans la marche & dans tous les actes de la nature, & que nous ſentons en même temps que les êtres corporels qui la compoſent, ne ſont pas ſuſceptibles d'intelligence, il faut qu'il y ait pour eux dans le temporel, une

main puiſſante & éclairée qui les dirige, main active placée au deſſus d'eux par un principe vrai comme elle, par conſéquent indeſtructible, vivant par ſoi, & que la loi qui émane de l'un & de l'autre, ſoit la regle & la meſure de toutes les loix qui s'operent dans la nature corporelle.

Je ſais que, tout évidentes que ſoient ces vérités, dès qu'elles ſont hors des ſens, elles trouveront difficilement accès auprès des obſervateurs de mon temps, parce que s'étant enſevelis dans le ſenſible, ils ont perdu le tact de ce qui ne l'eſt pas.

Néanmoins, comme la route qu'ils prennent les éclaire ſans doute beaucoup moins que celle que je leur indique, je ne ceſſerai de les engager à chercher plutôt la raiſon des choſes ſenſibles dans le principe, que de chercher le principe dans les choſes ſenſibles; car s'ils cherchent un principe vrai & réel, comment le trouver dans l'apparence? S'ils cherchent un principe immatériel, comment le trouver dans un corps? S'ils cherchent un principe indeſtructible, comment le trouver dans un aſſemblage? En un mot, s'ils cherchent un principe vivant par ſoi, comment le trouver dans un être qui n'a qu'une vie dépendante, laquelle doit ceſſer auſſitôt que ſon acte paſſager ſera rempli?

Mais je n'aurois qu'une ſeule choſe à dire à ceux qui pourſuivroient encore une recherche auſſi chymérique : s'ils veulent abſolument que leurs ſens comprennent, qu'ils commencent donc par trouver des ſens qui parlent, car c'eſt le ſeul moyen de leur faire avoir de l'intelligence.

Cette preuve deviendra dans la ſuite un principe fondamental, & c'eſt elle qui fera concevoir aux hommes le véritable moyen de parvenir aux connoiſſances qui doivent être le ſeul objet de leurs déſirs ; mais, en attendant, ne négligeons pas de jeter les yeux ſur les différentes parties de la nature, qui pourront le mieux perſuader aux obſervateurs la certitude des différentes loix que nous leur expoſons ; c'eſt là où ils ſe convaincront eux-mêmes de la vérité des cauſes qui ſont au deſſus de leurs ſens, puiſqu'ils en verront la marche écrite d'une maniere ſi palpable dans les choſes ſenſibles.

Le mercure, ainſi que je l'ai dit plus haut, ſert univerſellement de médiateur au feu & à l'eau qui, comme ennemis irréconciliables, ne pourroient jamais agir de concert ſans un principe intermédiaire, parce que ce principe intermédiaire participant de la nature de l'un & de l'autre, les rapproche en même temps qu'il les ſépare, & fait ainſi tourner

toutes leurs propriétés à l'avantage des êtres corporels.

Auſſi dans la nature il y a, comme dans les corps particuliers, un mercure aérien qui ſépare le feu provenant de la partie terreſtre, d'avec le fluide qui doit ſe répandre ſur la terre, parce qu'avant que ce fluide y parvienne, le mercure aérien le purifie, & le diſpoſe à ne communiquer à la terre que des propriétés ſalutaires, ce qui produit la qualité bienfaiſante de la roſée, & ſa ſupériorité ſur le ſerein & ſur le brouillard, qui ne ſont que des fluides mal épurés.

C'eſt donc en raiſon de cette propriété univerſelle, que le mercure tient dans tous les corps le milieu entre les deux principes oppoſés, le feu & l'eau, faiſant en cela dans la formation & la compoſition des corps, ce que la cauſe active & intelligente fait dans tout ce qui exiſte, lorſqu'elle maintient l'équilibre entre les deux loix d'action & de réaction qui conſtituent tout l'univers.

Tant que le mercure occupe cette place, le bien-être de l'individu eſt aſſuré, parce que cet élément tempere la communication du feu avec l'eau; quand au contraire ces deux derniers principes peuvent ſurmonter ou rompre leur barriere, & qu'ils ſe joignent, c'eſt alors qu'ils ſe combattent avec toute la force

qui eſt dans leur nature, & qu'ils produiſent les plus grands déſordres, & les plus grands dérangements dans l'individu dont ils formoient l'aſſemblage; parce que dans le choc de ces deux agents, il faut toujours que l'un des deux ſurmonte l'autre, & détruiſe par là l'équilibre.

Le tonnerre eſt pour nous l'image la plus parfaite de cette vérité. On ſait qu'il eſt produit par les exhalaiſons ſalines & ſulfureuſes de la terre, leſquelles étant tirées de leur ſéjour naturel par l'action du ſoleil, & pouſſées au dehors par le feu terreſtre, s'élevent dans les airs, où le mercure aérien s'en empare & les enveloppe, à peu près comme le charbon amalgame & enveloppe le ſouffre & le ſalpêtre dans la poudre artificielle.

Ici, ce mercure aérien ne ſe place point entre les deux principes qui forment l'exhalaiſon, parce qu'il feroit trop actif pour y ſéjourner, & qu'étant d'une claſſe ſupérieure à la leur, ils ne peuvent pas enſemble conſtituer un corps. Mais il les envelope & les renferme par ſa tendance naturelle à la forme ſphérique & circulaire, & par la propriété inhérente en lui, de tout lier, de tout embraſſer.

En même temps, il a une autre faculté très-remarquable, c'eſt celle de ſe diviſer d'une maniere incompréhenſible, de façon qu'il n'y a

pas jusqu'au plus petit globule de ces exhalaisons sulfureuses & salines, qui n'en rencontre une quantité suffisante pour lui servir d'enveloppe, & c'est l'amas de tous ces globules qui forme les nuages, ou le matras des foudres.

Or, dans cette formation, nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître nos deux agents très-parfaitement distincts, savoir, le sel & le soufre, & en outre l'image de l'agent supérieur, ou ce mercure aérien qui lie les deux autres. Nous voyons donc déjà clairement la nécessité de toutes ces différentes substances, pour coopérer à un assemblage quelconque, & c'est la matiere seule qui nous la fait connoître.

Mais il ne suffit pas de trouver là les vrais signes de tous les principes qui ont été établis sur les loix universelles des êtres, il faut les trouver encore dans les différentes actions, & dans la diversité des résultats qui proviennent des mélanges de ces substances élémentaires.

Ne considérons pour le moment les nuages où se forme la foudre, que comme l'union de deux sortes de vapeurs, les unes terrestres, les autres aériennes; or, très-certainement si aucun autre agent ne les échauffoit, & ne les faisoit fermenter, jamais nous n'y verrions d'explosion. Il est donc de toute nécessité d'admettre encore une chaleur extérieure qui se commu-

nique aux deux ſubſtances renfermées dans l'enveloppe mercurielle, & qui diviſe avec éclat tous les globules ſalins & ſulfureux, renfermés dans ces nuages ; cette chaleur extérieure eſt un témoignage ſenſible de tous les principes que nous avons poſés précédemment, & dont nos lecteurs feront aiſément ici l'application.

Mais pour la leur rendre encore plus facile, il ne ſera pas inutile d'examiner les différentes propriétés du ſel & du ſoufre dans l'exploſion de la foudre, parce que nous pourrons par là donner quelques idées ſur les deux loix principales de la nature, d'autant que le feu & le ſoufre ſont les organes & les inſtruments de ces deux loix.

La chaleur extérieure agit, ainſi qu'on l'a vu, ſur la maſſe des matieres qui compoſent la foudre ; elle en diſſout l'enveloppe mercurielle, qui par ſa nature eſt ſuſceptible d'une diviſion conſidérable ; alors elle communique juſqu'aux deux ſubſtances intérieures, & enflamme la partie ſulfureuſe, qui pouſſe & écarte avec force la partie ſaline, dont la jonction avec elle étoit contraire à ſa véritable loi, & formoit une maladie dans la nature.

Dans cette exploſion, le mercure ſe trouve ſi prodigieuſement diviſé, que tout ce qu'il contenoit rentre en liberté ; quant à lui, après

avoir reçu cette entiere diſſolution, il tombe avec le fluide ſur la ſurface terreſtre, & c'eſt pour cela que l'eau de pluie a plus de propriétés que les autres eaux, parce qu'elle eſt plus chargée de mercure, & que ce mercure eſt infiniment plus pur que le mercure terreſtre.

Toute la révolution s'opere donc ſur les deux autres ſubſtances, c'eſt-à-dire, ſur celles qui, dans la nature corporelle, ſont les ſignes des deux loix & des deux principes incorporels. Auſſi c'eſt ſur les différents mélanges de ces deux ſubſtances que ſont appuyés tous les effets que nous voyons produire au tonnerre.

On ſait en effet, que le feu étant le principe de toute action élémentaire, ramaſſe les vapeurs terreſtres & céleſtes dont ſe forme la foudre; c'eſt lui auſſi qui les fait fermenter, & qui enſuite en opere la diſſolution; c'eſt donc au feu que l'on doit attribuer l'origine, ainſi que l'exploſion de la foudre.

Quant au bruit qui provient de l'exploſion de la foudre, on ne peut l'attribuer qu'au choc de la partie ſaline ſur les colonnes d'air, parce que le feu par lui-même ne peut rendre aucun bruit, ce que l'on voit aiſément, quand il agit en liberté; & quoique le feu ſoit le principe de toute action élémentaire, cependant aucune de ces actions ne ſeroit ſenſible dans la nature

ſans le ſel ; couleur , ſaveur , odeur , ſon , magnétiſme , électricité , lumiere , tout ſe montre & paroît par lui ; c'eſt pour cela que nous ne pouvons douter qu'il ne ſoit auſſi l'inſtrument du bruit du tonnerre , d'autant que plus la foudre eſt chargée de parties ſalines , plus ſes coups & ſes éclats ſont violents.

Nous ne pouvons douter auſſi que le ſel n'influe ſur la couleur des éclairs, qui eſt beaucoup plus blanche quand il y domine, que lorſque c'eſt le ſoufre qui l'emporte.

Enfin, il eſt ſi vrai que le ſel eſt l'inſtrument de tous les effets ſenſibles, que la foudre eſt beaucoup plus dangereuſe quand elle abonde en ſels, parce que ſon exploſion étant plus violente à proportion, opere des chocs plus rudes & des ravages plus effranyants.

D'ailleurs, cette exploſion par l'abondance du ſel, ſe fait preſque toujours dans la partie inférieure du nuage , comme étant la plus groſſiere , la moins expoſée à la chaleur, & par conſéquent, la plus ſuſceptible d'être congelée ; ce qui produit les grêles.

Au contraire, lorſque la foudre abonde en ſoufre , ſon bruit n'eſt pas aigu, ni bruſque; ſes éclairs ſont de couleur rouge , & ſon exploſion parvient rarement à communiquer juſqu'à nous ſes effets, parce qu'elle ſe fait alors communément par en haut, vu la foibleſſe du nuage dans

cette partie, & la propriété naturelle au feu, qui eſt de monter.

Voilà pourquoi il eſt reçu que le tonnerre tombe à tous les coups, quoique cependant nous n'en ayions pas toujours la preuve oculaire. Voilà pourquoi auſſi la connoiſſance des matieres dont la foudre eſt chargée, doit apprendre ſur quelles parties de la terre elle peut tomber, parce qu'elle tend toujours vers les matieres qui lui ſont analogues; ſans que cependant on puiſſe déterminer pour cela, quel eſt le point fixe où elle tombera, parce qu'il faudroit connoître entiérement ſa direction, & que dans le choc & l'oppoſition de toutes ces matireres différentes, la direction change à tous les inſtants.

C'eſt donc là où nous voyons clairement l'effet de la double action de la nature. Cependant tous ces différents chocs, ſi confus en apparence, nous offrent, lorſqu'ils ſont obſervés de près, ainſi que toutes les autres actions corporelles, la loi fixe d'une cauſe qui les dirige, & c'eſt dans cette tendance des matieres de la foudre, vers les matieres analogues, que cette cauſe nous manifeſte principalement ſa puiſſance & ſa propriété.

En effet, ſi la direction de la foudre étoit vers une partie de la ſurface terreſtre, d'où elle pût perdre ſa communication avec les colonnes aériennes chargées des mêmes matieres, elle

finiroit & s'éteindroit à l'endroit de ſa chûte ; lorſque toute ſa matiere ſeroit conſumée. C'eſt pour cette raiſon que la foudre ne ſe releve jamais, quand elle tombe dans des eaux profondes, parce qu'alors la libre communication avec l'air lui eſt interdite, & qu'elle ne trouve point là de matieres qui lui conviennent.

Mais, quand ſa direction la conduit à des colonnes d'air, chargées de matieres qui lui ſont analogues, elle les enfile & les ſuit, en augmentant plus ou moins ſes forces, ſelon qu'elle trouve plus ou moins à ſe nourrir. Ainſi elle peut, au moyen de toutes ces colonnes dont eſt compoſé l'atmoſphere, parcourir très-promptement différentes routes, & même plus oppoſées les unes aux autres ; ainſi elle doit ſe détourner, quand elle trouve des matieres qui lui ſont contraires, ou un lieu dont l'air n'auroit point d'iſſue, parce que cet air étant impénétrable, lui oppoſe une réſiſtance invincible ; en un mot, elle ne doit s'arrêter que quand elle ne rencontre plus de ces matieres dont elle puiſſe s'alimenter ; & lorſqu'elle ſemble être au moment de ceſſer ſon cours, ſi elle en rencontre de nouvelles, elle reprend des forces, & produit de nouveaux effets.

Voilà ce qui rend ſa marche irréguliere en apparence, & généralement ſi incompréhenſible ; cependant, dans cette irrégularité même, on

on ne peut nier qu'il n'existe une loi, puisque tous les principes qu'on a vus ci-devant, nous l'enseignent, & que tous les résultats nous le prouvent ; il n'y a donc pas un seul moment où cette nature soit livrée à elle-même, & où elle puisse faire un pas, sans la cause préposée pour la gouverner.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le sujet que je viens de traiter. L'on a cru communément que celui qui verroit l'éclair n'auroit rien à craindre de la foudre. Voyons jusqu'à quel point il faut ajouter foi à cette idée.

S'il n'y avoit qu'une seule colonne dans l'air & qu'une seule explosion de la foudre, il est sûr que celui qui auroit vu l'éclair n'auroit rien à craindre du coup qui accompagne cet éclair ; parce que le temps céleste est si prompt qu'il ne peut être apperçu sur la terre.

Mais, comme les colonnes aériennes, chargées de matieres analogues à la foudre, sont en grand nombre, l'on peut avoir évité l'explosion de la premiere, & n'être pas à couvert de l'explosion de la seconde, ni de toutes celles qui successivement seront enflammées après l'éclair apperçu, puisque la foudre peut prolonger son cours, autant qu'elle rencontrera de ces colonnes propres à l'alimenter.

Alors, un homme qui auroit eu le temps de voir l'éclair, auroit tort de se croire en sûreté

pour cela, jusqu'à ce que la chaîne de toutes les explosions qui doivent se faire dans le coup actuel, soit parcourue.

Cependant il n'est pas moins vrai que cette opinion a un fondement réel, & qu'il y a une face sous laquelle on ne peut pas la contester. Car, de même qu'il n'y a point d'éclair sans explosion, de même, & à plus forte raison, n'y a-t-il point d'explosion sans éclair; or, dès que l'intervalle entre l'un & l'autre est presque nul, qu'un homme soit frappé à la premiere explosion ou à la derniere, il est constant qu'il ne pourra jamais avoir vu l'éclair de celle des explosions dont le coup le frappe.

Ce sont là ces observations naturelles, qui toutes frivoles qu'elles soient en elles-mêmes, m'ont paru cependant les plus propres à peindre aux yeux de l'homme, l'universalité du principe auquel il doit s'attacher, s'il veut *connoître*; j'ajouterai seulement qu'après tout ce que j'ai exposé au lecteur, il lui sera aisé de sentir quel est le moyen de se préserver du tonnerre. Ce seroit de rompre les colonnes d'air dans tous les sens, c'est-à-dire, celles qui sont horizontales, comme celles qui sont perpendiculaires, & de chasser aux extrémités, la direction de la foudre, parce qu'alors, en se tenant au centre, on ne peut pas craindre qu'elle en approche.

Je n'en dirai pas la raison, ce seroit m'é-

carter de mon devoir ; je la laisserai donc découvrir à mes lecteurs ; mais je les prierai de réfléchir sur ce qu'ils viennent de lire des différentes propriétés & actions des éléments, ainsi que des loix qui les dirigent, lors même de la plus grande confusion apparente ; ils en concluront sans doute, que quoiqu'ils ne puissent appercevoir les causes & les agents dépositaires de ces loix, il leur est impossible d'en nier l'existence. Poursuivons notre carriere, & prouvons par l'homme même la réalité des causes supérieures, ou distinctes du sensible.

Les détails qui ont précédés, sur l'analogie des trois éléments avec les trois différentes parties du corps de l'homme, sont susceptibles par rapport à lui même, d'explications d'un ordre bien plus digne de lui, & qui doivent l'intéresser davantage, en ce qu'elles sont directement relatives à son être, & qu'elles lui montreront la différence de ses facultés sensibles & de ses facultés intellectuelles, ou, si l'on veut, de ses facultés passives & de ses facultés actives.

Les ténebres où les hommes sont généralement sur ces objets, n'ont pas peu contribué à toutes les erreurs que nous leur avons vu faire sur leur propre nature, & c'est pour n'avoir pas apperçu les disparités les plus frappantes, qu'ils

n'ont pas encore les premieres notions de leur être.

Car la vraie raison pour laquelle ils se sont crus semblables aux bêtes, c'est, n'en doutons point, qu'ils n'ont pas discerné leurs diverses facultés. Ainsi, ayant confondu les facultés de la matiere, avec celles de l'intelligence, ils n'ont reconnu dans l'homme qu'un seul être, & dès-lors, qu'un seul principe & que la même essence dans tout ce qui existe; de façen que pour eux, l'homme, les bêtes, les pierres, toute la nature ne présentent que les mêmes êtres, distincts seulement par leur organisation & par leurs formes.

Je ne répéterai pas ici ce qui a été dit au commencement de cet ouvrage, sur la différence des actions innées dans les êtres, de même que sur la différence de toute matiere & de son principe, d'où l'on a pu connoître très-clairement, quelle a été l'erreur de ceux qui ont confondu toutes ces choses. Mais je commencerai par prier mes lecteurs d'observer, avec des yeux attentifs, ce qui se passe dans les bêtes, auxquelles convient, aussi bien qu'à l'homme animal, la division de la forme en trois parties distinctes, & de voir si chacune de ces trois divisions ne pourroit pas nous indiquer réellement des facultés différentes, quoiqu'appartenant au même être,

& quoiqu'ayant toutes le matériel pour objet & pour fin.

Qui ne sait, en effet, que tout est constitué par *poids*, par *nombre* & par *mesure ?* or, le poids n'est pas le nombre, le nombre n'est pas la mesure, & la mesure n'est ni l'un ni l'autre, & , qu'il me soit permis de le dire, le *nombre* est ce qui enfante l'action, la *mesure* est ce qui la regle, & le *poids* est ce qui l'opere. Mais ces trois mots, quoiqu'applicables universellement, ne doivent pas, sans doute, signifier la même chose, dans l'animal & dans l'homme intellectuel ; néanmoins il faut que si les trois parties des corps animaux sont constituées par ces trois principes, nous en trouvions sur elles l'application.

Aussi, c'est par le moyen des organes de la tête, que l'animal met en jeu le principe de ses actions ; ce qui fait qu'on doit appliquer le *nombre* à cette partie.

Le cœur, ou le sang, éprouve une sensation plus ou moins forte, en raison de la force plus ou moins grande, & de la constitution de l'individu ; or, c'est l'étendue de cette sensation qui détermine l'étendue de l'action dans le sensible ; c'est donc pour cela que la *mesure* peut convenir à la seconde division du corps animal.

Enfin, les intestins operent cette même

action, qui dans l'animal, selon la loi paisible de la nature, doit se borner à la digestion des aliments dans l'estomac, & à la préparation des semences reproductives dans les reins. C'est pour cette raison que le *poids* doit se rapporter à cette troisieme partie, qui, avec les deux autres, constituent essentiellement tout animal.

Puisqu'il est certain que nous ne pouvons nous dispenser de sentir la nature différente de ces trois sortes d'actions, nous devons reconnoître nécessairement une différence essentielle entre les facultés qui les manifestent. Cependant nous ne pouvons nier que ces différentes facultés ne résident dans le même être; nous sommes donc obligés d'avouer, que quoique cet être ne forme qu'un seul individu, il est évident néanmoins, que dans lui tout n'est pas égal; que la faculté qui végete n'est pas celle qui le rend sensible; que celle qui le rend sensible, n'est pas celle qui lui fait opérer & exécuter ses actions en raison de sa sensibilité, & que chacun de ces actes porte avec lui un caractere particulier.

Appliquons à l'homme la même observation, & nous pourrons alors le préserver de la confusion horrible dans laquelle on prétend l'entraîner. Car, si l'on apperçoit que dans lui le poids, le nombre & la mesure représentent des

facultés non-feulement différentes entre elles, mais même encore infiniment fupérieures à celles que ces trois loix nous ont démontrées dans la matiere, nous pourrons en conclure légitimement que l'être qui fera doué de ces facultés, fera très-différent de l'être corporel, & alors on ne feroit plus excufable de confondre l'un avec l'autre.

On conviendra fûrement fans peine, que quant aux fonctions corporelles, les trois diftinctions que nous avons faites fe peuvent appliquer au corps de l'homme, comme à tout autre animal, parce qu'il eft animal en cette partie. Il peut, comme les animaux, manifefter par le fecours des organes de la tête, fes facultés & fes fonctions animales. Il éprouve, comme eux, fes fenfations dans le cœur, & comme eux il éprouve dans le ventre inférieur, les effets auxquels les loix corporelles affujettiffent tous les animaux pour leur foutien & pour leur reproduction.

Ainfi, dans ce fens, le poids, le nombre & la mefure lui appartiennent auffi effentiellement & de la même maniere, qu'à tout autre animal.

Mais il n'eft plus poffible de douter que ces trois fignes n'aient dans l'homme des effets dont toutes les propriétés de la matiere n'offrent pas la moindre trace.

Car, premiérement, quoique nous soyions convenus que toutes les pensées de l'homme actuel ne lui venoient que du dehors, on ne peut nier cependant que l'acte intérieur & le sentiment de cette pensée, ne se passent au dedans & indépendamment des sens corporels. Or, c'est donc dans ces actes intérieurs que nous trouverons parfaitement l'expression de ces trois signes, le *poids*, le *nombre* & la *mesure*, d'où proviennent ensuite tous les actes sensibles auxquels l'homme se détermine en conséquence de sa liberté.

Le premier de ces signes est le *nombre*, que nous appliquons à la pensée, comme le principe & le sujet sans lequel aucun des actes subséquents n'auroit lieu.

Après cette pensée, nous trouvons dans l'homme une volonté bonne ou mauvaise, & qui fait seule la regle de sa conduite & de sa conformité à la justice; aussi rien ne nous paroît mieux convenir à cette volonté que le second signe, ou la *mesure*.

En troisieme lieu, de cette pensée & de cette volonté, il résulte un acte qui leur est conforme, & c'est à cet acte, pris comme résultat, que l'on doit appliquer le troisieme signe ou le *poids*; cet acte néanmoins se passe dans l'intérieur, comme la pensée & la volonté; il est vrai qu'il enfante à son tour un

acte sensible, qui doit faire répéter aux yeux du corps, l'ordre & la marche de tout ce qui s'est passé dans l'intelligence; mais comme la liaison de cet acte intérieur à cet acte sensible qui en provient, est le vrai mystere de l'homme, je ne pourrois m'y arrêter plus long-temps sans indiscrétion & sans danger; & si j'en parle dans la suite, lorsque je traiterai des langues, ce ne pourra jamais être qu'avec réserve.

Cela n'empêche pas qu'on ne reconnoisse avec moi dans l'homme intérieur ou intellectuel, le poids, le nombre & la mesure, images des loix par lesquelles tout est constitué; & alors, quoique nous ayions aussi reconnu ces trois signes dans la bête, nous nous garderons bien de faire aucune comparaison entr'elle & l'homme; puisque dans la bête, ils n'operent uniquement & ne peuvent opérer que sur les sens, au lieu que dans l'homme, ils operent sur ses sens & sur son intelligence, mais d'une maniere particuliere à chacune de ces facultés, & relativement au rang qu'elles occupent l'une par rapport à l'autre.

Si l'on persistoit à nier ces deux facultés dans l'homme, je ne demanderois à ceux qui les contestent, que de jeter les yeux sur eux-mêmes, ils y verroient que les différentes parties de leurs corps où elles se manifestent,

font un indice frappant de la différence de ces facultés.

Quand l'homme veut considérer quelque objet de raisonnement, ou qu'il se propose la solution de quelque difficulté, n'est-ce pas dans la tête que se fait tout le travail ?

Quand, au contraire, il éprouve des sentiments, de quelque nature qu'ils soient, & quel qu'en soit l'objet, ou intellectuel, ou sensible, n'est-ce pas dans le cœur que se fait connoître tout le mouvement, toute l'agitation, toutes les sensations de joie, de plaisir, de peine, de crainte, d'amour, & toutes les affections dont nous sommes susceptibles ?

Ne sentons-nous pas aussi combien les actes qui se passent dans chacune de ces parties, sont opposés, & que s'ils n'étoient rapprochés par un lien supérieur, ils seroient par eux-mêmes irréconciliables ?

C'est donc là cette différence manifeste qui doit de nouveau convaincre l'homme qu'il y a en lui plus d'une nature.

Or, si l'homme, malgré son état de réprobation, trouve encore en lui une nature supérieure à sa nature sensible & corporelle, pourquoi n'en voudroit-il pas admettre une semblable dans le sensible universel, mais également distincte & supérieure à l'univers, quoique préposée particuliérement pour le gouverner ?

C'eſt auſſi là où nous apprendrons ce que nous devons penſer d'une queſtion qui inquiete communément les hommes ; ſavoir, dans quelle partie du corps le principe actif ou l'ame eſt placé, & quel eſt le lieu qui lui eſt fixé pour être le ſiege de toutes ſes opérations.

Dans les êtres corporels & ſenſibles, le principe actif eſt dans le ſang, qui, comme feu, eſt la ſource de la vie corporelle ; alors, d'après ce qui a été dit, en parlant des différentes facultés des êtres, nous ne pouvons nier que ſon ſiege principal ne ſoit dans le cœur, d'où il étend ſon action dans toutes les parties du corps.

Qu'on ne ſoit plus arrêté par la difficulté de ceux qui ont dit que ſi l'ame corporelle étoit dans le ſang, elle ſe diviſeroit, & s'échapperoit en partie, lorſque l'animal perdroit du ſang ; car elle affoiblit ſeulement par là ſon action, en ce qu'elle perd les moyens de l'exercer ; mais elle n'en ſouffre en elle-même aucune altération, puiſqu'étant ſimple, elle eſt néceſſairement indiviſible.

Ce que nous appellons, la mort des corps, n'eſt donc autre choſe que la fin totale de cette action qui ſe trouve privée de ſes véhicules ſecondaires, comme dans les épuiſements ; ou trop contrainte, comme dans les maladies d'humeurs ; ou enfin trop libre, & par là, étant

interceptée ou interrompue, comme dans les blessures qui attaquent les parties indispensablement nécessaires à la vie du corps.

Quoique j'annonce que la vie, ou l'ame corporelle, réside dans le sang, néanmoins je dois, en passant, faire remarquer que le sang est insensible; observation qui pourra faire connoître aux hommes la différence qu'il y a entre les facultés de la matiere, & les facultés du principe de la matiere, & qui les empêchera de confondre deux êtres aussi distincts.

L'homme étant sembable aux animaux par sa vie corporelle & sensible, tout ce que l'on vient de voir sur le principe actif animal, peut lui convenir quant à cette partie seulement. Mais quant à son principe intellectuel, comme il n'étoit point fait pour habiter la matiere, c'est une des plus grandes méprises que les hommes aient faites, que de lui chercher son berceau dans la matiere, & de vouloir lui assigner une demeure fixe, & un lien pris parmi des assemblages corporels, comme si une portion de matiere impure & périssable pouvoit servir de barriere à un être de cette nature.

Il est bien plus évident qu'en qualité d'être immatériel, ce n'est qu'avec un être immatériel qu'il peut avoir de la liaison & de l'affinité; & l'on conçoit qu'avec tout autre être, la communication seroit impraticable.

Aussi c'est sur le principe immatériel corporel de l'homme, & non sur aucune portion de sa matiere, que repose son principe intellectuel; c'est là qu'il est lié pour un temps par la main supérieure qui l'y a condamné; mais par sa nature, il domine sur le principe corporel, comme le principe corporel domine sur le corps; & nous n'en devons plus douter, en ce que c'est dans la partie supérieure, ou dans la tête, que nous avons montré ci-devant qu'il manifestoit toutes ses facultés; en un mot, il se sert de ce principe pour l'exécution sensible de ces mêmes facultés; & tel est le moyen de discerner clairement le siege & l'emploi des deux différents principes de l'homme.

Cependant, quoique par sa nature & par sa place, le principe corporel soit inférieur, c'est par sa liaison avec lui que l'homme éprouve dans son être intellectuel tant de souffrances, tant d'inquiétudes, tant de privations, & cette terrible obscurité qui lui fait enfanter tant d'erreurs. C'est par cette liaison qu'il est forcé de subir l'action des sens de ce principe corporel, dont l'entremise lui est aujourd'hui absolument nécessaire, pour obtenir la jouissance des véritables affections qui sont faites pour lui.

Mais, comme cette voie est variable & incertaine, & qu'elle ne rend pas toujours la

lumiere dans toute ſa clarté, l'homme n'en retire pas les avantages & les ſatisfactions dont ſa nature le rendoit ſuſceptible.

De là vient que les dérangements, ſoit naturels, ſoit accidentels, que le principe ſenſible & corporel peut éprouver, ſont très-nuiſibles au principe intellectuel, en ce qu'ils affoibliſſent à la fois, & l'inſtrument de ſes actions, & l'organe de ſes affections.

Ces faits ont paru ſi favorables aux matérialiſtes, qu'ils ont crû pouvoir les donner comme un appui ſolide à leur ſyſtême, c'eſt-à-dire, qu'ayant fondé les facultés intellectuelles de l'homme ſur ſa conſtitution corporelle, ils les ont fait dépendre abſolument du bon ou du mauvais état, où ſon corps pouvoit être ſelon le cours variable de la nature.

Mais après tout ce qu'on a vu ſur la liberté de l'homme, & ſur la différence des deux êtres qui le compoſent, ces objections n'ont plus aucune valeur; l'homme n'eſt point tenu à la jouiſſance entiere de toutes les facultés qui pourroient appartenir à ſa nature intellectuelle, puiſque, par leur origine même, tous les hommes n'en reçoivent pas la même meſure, & puiſque mille événements indépendants de leur volonté, peuvent déranger à tout inſtant leur conſtitution corporelle; mais il eſt coupable lorſqu'il laiſſe dépérir par ſa

faute les facultés qui lui sont accordées. Tous ne sont pas nés pour avoir le même domaine ; mais tous répondent de l'emploi de celui qui leur est échu.

Ainsi, quelque dérangement, quelque irrégularité qu'un homme éprouve dans sa constitution corporelle & dans ses facultés intellectuelles, ne le croyons pas pour cela à l'abri de la justice, parce que, quelque petit que soit le nombre & la valeur des facultés qui lui restent, il en devra toujours compte ; & il n'y a que l'homme dans la folie, de qui la vraie justice ne puisse rien exiger, parce qu'alors cette justice le tient elle-même sous son fléau.

Ne croyons pas non plus, avec nos adversaires, que ces dérangements & ces irrégularités corporelles, n'aient d'autre principe que la loi aveugle par laquelle ils prétendent expliquer la nature. Nous montrerons par la suite combien la conduite de l'homme, dans sa vie corporelle, s'étend jusque sur sa postérité ; nous montrerons en outre dans son lieu, quelles sont les immenses facultés du principe ou de cette cause temporelle, attachée de toute nécessité à la direction de l'univers.

Ainsi, en réfléchissant sur la nature de cette cause temporelle universelle, qui non-seulement préside essentiellement aux corps, mais qui devroit même aussi être toujours la boussole

des actions des hommes, il sera facile de voir si rien, dans cette région corporelle, peut arriver qui n'ait un motif & un but.

Nous croirons bien plutôt que toutes ces difformités, tous ces accidents auxquels nous sommes exposés, tant dans notre être corporel, que dans notre être intellectuel, ont incontestablement un principe ; mais que nous ne le connoissons pas toujours, parce qu'on le cherche dans la loi morte de la matiere, au lieu de le chercher dans les loix de la justice, dans l'abus de notre volonté, ou dans les égarements de nos ancêtres.

Je laisse l'homme aveugle & léger, murmurer sur cette justice, qui étend la punition des égarements des peres sur leur postérité. Je ne lui apporterai point pour preuve cette loi physique, par laquelle une source impure communique son impureté à ses productions, parce que cette loi si connue, est fausse & abusive, lorsqu'on l'applique à ce qui n'est pas cops. Il verroit encore moins que si cette justice peut affliger les enfants par les peres, elle peut aussi blanchir & laver les peres par les enfants ; ce qui devroit suffire pour suspendre tous nos jugements sur elle, tant que nous ne serons pas admis à son conseil.

Ce coup-d'œil prudent, juste & salutaire, est une des récompenses de la sagesse même,

même ; comment le donneroit-elle donc à ceux qui croient pouvoir se passer de sa lumiere, & qui se persuadent n'avoir pas besoin d'autre guide que leurs propres sens, & les notions grossieres de la multitude ?

La question que je viens de traiter sur le lieu que l'ame occupe dans le corps, me mene naturellement à une autre toute aussi intéressante sur le principe corporel, & qui occupe également les observateurs ; c'est de savoir pourquoi, lorsque par accident un homme est privé de l'un de ses membres, il éprouve pendant quelque temps des sensations qui lui semblent être dans le membre dont il ne jouit plus.

Si l'ame ou le principe corporel étoit divisible, comme il faudroit l'inférer des opinions des matérialistes, il est certain qu'après l'amputation d'un membre, jamais un homme ne pourroit souffrir dans cette partie, parce que les portions du principe corporel, qui auroient été séparées en même temps que le membre amputé, ne conservant plus de liaison avec leur source, s'éteindroient d'elles-mêmes, & ne pourroient plus donner aucun témoignage de sensibilité.

C'est encore moins dans ce membre amputé, que nous devons chercher le principe de cette sensibilité, puisqu'au contraire, dès

l'instant de sa séparation, il n'est plus rien pour le corps dont il est séparé.

C'est donc uniquement dans le principe corporel lui-même, que nous pourrons trouver la cause du fait dont il s'agit; & nous rappellant toutes les vérités que nous avons établies, nous dirons que dans l'assemblage de l'homme actuel, de même que son principe corporel sert d'instrument & d'organe aux facultés de son être intellectuel, de même son corps sert d'organe & d'instrument aux facultés de son principe corporel.

Nous avons vu que si ce principe corporel éprouvoit des dérangements dans les organes principaux du corps, qui sont fondamentalement nécessaires à l'exercice des facultés intellectuelles, il pourroit arriver que le principe intellectuel en souffrît; mais on ne croira pas, je l'espere, que cette souffrance pût aller jusqu'à altérer l'essence de ce principe intellectuel, ni à le diviser d'aucune maniere; on sait que par sa nature d'être simple, il demeure toujours le même; tout ce qu'on lui voit éprouver alors, c'est un dérangement dans ses facultés, & cela, parce que l'organe qui devoit lui servir à les exercer & à lui faire parvenir la réaction intellectuelle extérieure dont il ne peut se passer, n'étant point dans son état de perfection, l'action de ces facultés intellectuelles

devient nulle, ou reflue ſur l'être intellectuel lui-même.

Dans le premier cas, c'eſt-à-dire lorſque l'action des facultés devient nulle, l'être intellectuel ne démontre que la privation; ce qui eſt le commencement de l'imbécillité & de la démence, mais il n'y a point de peine alors, auſſi eſt-il reconnu que la folie ne fait point ſouffrir.

Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, lorſque cette action reflue ſur le principe, il montre de la confuſion, du déſordre, & un mal-être qui eſt une véritable ſouffrance intellectuelle, parce que ce principe, qui ne tend qu'à exercer ſon action, ſe trouve borné & reſſerré dans l'emploi de ſes facultés.

Il en eſt abſolument de même pour la ſouffrance corporelle, dans le cas de la privation d'un membre. Le corps doit ſervir d'organe au principe corporel qui l'anime; ſi ce corps reçoit quelque mutilation conſidérable, il eſt certain que l'organe étant tronqué, le principe corporel ne peut plus faire exécuter ſes facultés dans toute leur étendue, parce que l'action de la faculté qui avoit beſoin du membre amputé pour avoir ſon effet, ne trouvant plus d'agent qui correſponde avec elle, devient nulle, ou reflue ſur elle-même; c'eſt alors qu'elle occaſione une confuſion & des douleurs très-

ſenſibles dans le principe corporel d'où elle eſt émanée, d'autant que l'amputation d'un membre donne entrée à des actions extérieures & deſtructives, qui repouſſent avec encore plus de promptitude l'action du principe corporel, & la font retourner vers ſon centre.

Malgré cette ſouffrance, nous ne devons donc point admettre de démembrement dans le principe corporel, ni dans aucune ſorte de principes, & nous reconnoîtrons ſimplement que tout être corporel ayant beſoin d'organes pour faire exécuter ſon action, doit ſouffrir quand ces organes ſont dérangés, parce qu'alors ils ne peuvent pas rendre l'effet qui leur eſt propre.

Il n'eſt pas tout à fait inutile de remarquer que ceci ne peut avoir lieu que ſur les quatre membres extérieurs, ou ſur les quatre correſpondances du corps; car des trois parties principales qui compoſent le buſte, aucune ne peut être ſupprimée ſans que le corps périſſe.

Reprenons en peu de mots les divers objets que je viens de traiter. J'ai fait voir par les différentes propriétés des éléments, pluſieurs actions différentes dans la compoſition des corps; j'ai fait voir qu'outre les deux actions oppoſées & innées dans ces corps, il y avoit une loi

supérieure par laquelle elles étoient régies, même dans leurs plus grands chocs & dans leur plus grande confusion; j'ai fait voir ensuite que cette loi supérieure se trouvoit même aujourd'hui dans l'homme, en qui elle étoit distincte du sensible, quoiqu'étant attachée au sensible; nous ne pouvons donc plus nier qu'il n'y ait trois actions nécessairement employées à la conduite des choses temporelles, en similitude des trois éléments dont les corps sont composés.

De ces trois actions ordonnées par la premiere cause, pour diriger la formation des êtres corporels, l'une est cette cause temporelle, intelligentes & active qui détermine l'action du principe inné dans les germes, par le moyen d'une action secondaire, ou d'une réaction sans laquelle nous avons reconnu qu'il ne se feroit aucune reproduction; & sans doute, tout ce que l'on a vu, a fait sentir assez clairement l'existence & la nécessité de cette cause intelligente, dont l'action supérieure doit diriger les deux actions inférieures.

Comment se fait-il donc que les hommes l'aient méconnu, & qu'ils aient cru pouvoir marcher sans elle dans la connoissance de la nature? On en voit maintenant la raison. C'est qu'ils ont dénaturé les nombres qui constituent ces actions, comme ils ont dénaturé ceux qui constituent les éléments; car d'un

côté, dans ce qui est *trois*, il n'ont reconnu que *deux* : de l'autre, ils ont cru voir *quatre*, dans ce qui n'est que *trois* ; c'est-à-dire, qu'en considérant les deux actions passives des corps, ils ont perdu de vue la cause active & intelligente, en sorte qu'ils ont assimilé & confondu l'action & les facultés de cette cause avec celles des deux actions inférieures, comme ils ont assimilé la faculté passive des trois éléments à la faculté active de l'air, qui est un des plus forts principes de leur réaction. Dès-lors ces nombres étant ainsi défigurés, les observateurs n'ont plus apperçu le rapport qui se trouvoit entre le ternaire des éléments, & le ternaire des actions qui operent la corporisation universelle & particuliere.

Ce rapport leur ayant échappé, & étant ainsi devenu nul pour eux, ils n'ont plus senti la nécessité & la supériorité de cette action de la cause intelligente sur les deux actions inférieures qui servent de base à toute production corporelle ; ils ont pris toutes ces causes & ces actions différentes les unes pour les autres, ou plutôt ils n'en ont fait qu'une.

Et comment auroient-ils pu se préserver de cette erreur, puisqu'ils avoient commencé par confondre la matiere avec le principe de la matiere, & que donnant à cette matiere toutes les propriétés de son principe, il ne leur en a pas

coûté davantage de lui attribuer auſſi toutes les propriétés & les actions des cauſes ſupérieures qui ſont indiſpenſablement néceſſaires à ſon exiſtence.

Mais on doit voir à préſent, que méconnoître la puiſſance & la néceſſité d'une troiſieme cauſe, c'eſt ſe priver du ſeul appui qui reſte aux hommes pour expliquer la marche de la nature; c'eſt lui donner d'autres loix que celles qu'elle a reçues; c'eſt lui attribuer ce qui n'eſt pas en elle; en un mot, c'eſt admettre, ce qui non-ſeulement n'eſt pas vraiſemblable, mais ce qui eſt hors de toute poſſibilité.

Auſſi, qui ignore ce que les hommes ont mis en place de cette cauſe indiſpenſable? qui ne ſait les puériles raiſonnements qu'ils ont employés pour expliquer ſans elle les loix de la matiere, & pour aſſeoir le ſyſtême de l'univers? Aveugles ſur l'origine des choſes, ſur l'objet de la création, ſur ſa durée, ſur ſon action, toutes les explications qu'ils en ont données, ſont le langage du doute & de l'incertitude, & toute leur doctrine eſt moins une ſcience qu'une queſtion continuelle.

Lorſque, par la ſeule force de leur raiſon, ils ont pu faire eux-mêmes ces obſervations, & appercevoir le beſoin indiſpenſable d'un principe qui ſerve de guide à la nature; où ils ont cherché ce principe dans l'être premier lui-même, & n'ont

M 4

pas craint de le ravaler à nos yeux, en ne séparant point son action de celles des choses sensibles ; ou ils s'en sont tenus à un sentiment léger sur la nécessité d'un agent intermédiaire entre cet être premier & la matiere, & ne se donnant pas le temps de considérer quelle pouvoit être cette cause intermédiaire, ils l'ont désignée confusément sous le nom de cause aveugle, fatalité, hasard & autres expressions, qui étant destituées de vie & d'action, ne pouvoient jamais qu'augmenter les ténebres où l'homme est plongé aujourd'hui.

Ils n'ont pas vu qu'ils étoient eux-mêmes la source de toutes ces obscurités ; que ce hasard enfin étoit engendré par la seule volonté de l'homme, & n'avoit lieu que dans son ignorance : car il ne peut nier que les loix qui constituent tous les êtres, devroient avoir des effets invariables & une influence universelle ; mais quand il en dérange l'accomplissement dans les classes soumises à son pouvoir, ou quand il s'aveugle lui-même, il ne voit plus ces loix indestructibles, & dès-lors il conclut qu'elles n'existent pas.

Cependant, ce ne sera jamais dans les actes & dans les œuvres de la cause premiere qu'il pourroit admetttre le hasard, puisque cette cause étant la source unique & intarissable de toutes les loix & de toutes les perfections,

il faut que l'ordre qui regne autour d'elle soit invariable comme sa propre essence.

Ce ne seroit pas plus dans les œuvres de la cause temporelle intelligente, que ce hasard pourroit ce concevoir, parce qu'étant chargée spécialement de l'œuvre temporel de la cause premiere, il est impossible que cet œuvre ne tende sans casse à son but, & ne surmonte tous les obstacles.

Ce ne peut donc être que dans les faits particuliers de la nature corporelle, ainsi que dans les actes de la volonté de l'homme, que nous pouvons cesser de voir de la régularité, & des résultats toujours infaillibles & toujours prévus. Mais si l'homme n'oublioit jamais combien ces faits particuliers & sa volonté sont intimément liés, s'il avoit toujours présent à la pensée qu'il a été établi pour régner sur lui-même & sur la région sensible, il conviendroit qu'en remplissant sa destination, non-seulement il pourroit découvrir ces loix universelles qui gouvernent les régions supérieures, & qu'il a si souvent méconnues ; mais même il sentiroit que le pouvoir de ces loix à jamais impérissables, s'étendroit jusque sur son être, ainsi que sur les faits particuliers de sa région ténébreuse, c'est-à-dire, qu'il n'y auroit plus de hasard pour lui, ni pour aucun des faits de la nature.

Alors, quand il appercevroit du dérangement dans les actes particuliers de cette nature, ou quand il ignoreroit les causes qui les font opérer, & les regles qui les dirigent, il ne pourroit plus attribuer ce désordre & cette ignorance, qu'à sa négligence & à l'usage faux de sa volonté qui n'aura pas employé tous ses droits, ou qui en aura fait valoir de criminels.

Mais pour acquérir l'intelligence de ces vérités, il faut avoir plus de confiance que n'en ont les observateurs dans la grandeur de l'homme, & dans la puissance de sa volonté; il faut croire que s'il est au dessus des êtres qui l'environnent, ses vices, comme ses vertus, doivent avoir un rapport & une influence nécessaire sur tout son empire.

Convenons donc que l'ignorance & la volonté déréglée de l'homme, sont les seules causes de ces doutes où nous le voyons flotter tous les jours. C'est ainsi qu'ayant laissé effacer en lui l'idée d'un ordre & d'une loi qui embrasse tout, il leur à substitué la premiere chimere que lui a présenté son imagination; car dans son aveuglement même il cherche toujours un mobile à la nature; c'est ainsi qu'il renouvelle sans cesse cette coupable erreur, par laquelle, après avoir volontairement semé l'incertitude & le hasard autour de lui,

il est assez injuste & assez malheureux que de les imputer à son principe.

Ceux-mêmes qui n'ont pas nié que les choses corporelles ont eu un commencement, ne leur ont pas donné d'autre cause que le hasard ; ne sachant pas qu'il y eût une raison premiere à leur existence, ou ne présumant pas même qu'une cause hors d'elles, eût pu s'en occuper assez pour la faire opérer : & cependant, convaincus que cette existence avoit commencé, ils ont renfermé tout à la fois dans les seules propriétés des corps, la vertu active & innée en eux qui les anime, & la loi supérieure qui leur a ordonné de naître.

Ils ont suivi le même ordre dans l'explication qu'ils ont donnée de la loi qui soutient l'existence de ces mêmes êtres corporels ; & cela devoit être ainsi. Après en avoir établi l'origine sur une base imaginaire & fausse, il falloit bien que le reste de l'œuvre y fût conforme ; ainsi, selon eux, les corps vivent par eux-mêmes, comme c'est par eux-mêmes qu'ils sont nés.

Quant à ceux qui prétendent que la matiere & les êtres corporels ont toujours existé, leur erreur est infiniment plus grossiere & plus outrageante pour la vérité. Ces deux doctrines ont également méconnu la loi & la raison premiere des choses, mais l'une a seulement enseigné

qu'on pouvoit se passer d'une cause active & intelligente pour expliquer leur origine, l'autre a avili cette cause, en lui égalanr le principe actif des êtres corporels, & en ne la croyant pas supérieure, ni plus ancienne que la matiere.

Les observateurs ne s'en sont pas tenus là; car après avoir posé des principes aussi obscurs sur la marche & la nature des choses, après s'être renfermes dans un cercle aussi étroit, ils se sont vus comme forcés d'y ramener tous les phénomenes & tous les événements que nous voyons arriver dans l'univers. C'est, selon eux, un être sans intelligence & sans but, qui a tout fait, & qui fait tout continuellement; & comme il n'y a que deux causes qui soient les instruments de ce qui s'opere, dès qu'ils ont trouvé ces deux causes dans les êtres corporels, ils se sont crus dispensés d'en chercher une supérieure.

Il est heureux que la nature ne se soumette point à la pensée des hommes; toute aveugle qu'ils la supposent, elle les laisse raisonner, & elle agit. C'est même à la fois un bonheur inappréciable pour eux, & le plus beau caractere de la grandeur de l'être physique & temporel qui les gouverne, que la marche de cette nature soit aussi ferme & aussi intrépide; car étant impénétrable aux systêmes des hommes, & leur en démontrant la foiblesse par sa constance à suivre sa loi, elle les forcera peut-être un jour

d'avouer leurs erreurs, de quitter les fentiers obfcurs où ils fe traînent, & de chercher la vérité dans une fource plus lumineufe.

Mais pour prévenir l'inquiétude de mes femblables, qui pourroient croire que cette caufe active & intelligente dont je leur parle, eft un être chimérique & imaginaire, je leur dirai qu'il y a des hommes qui l'ont connue phyfiquement, & que tous la connoîtroient de même, s'ils mettoient leur confiance en elle, & qu'ils priffent plus de foin d'épurer & de fortifier leur volonté.

Je dois avertir cependant que je ne prends pas ce mot *phyfique*, dans l'acception vulgaire qui n'attribue de réalité & d'exiftence qu'aux objets palpables aux fens matériels. Les moindres réflexions fur tout ce qui eft contenu dans cet ouvrage, fuffiront pour faire voir combien on eft éloigné de favoir le fens du mot *phyfique*, quand on l'applique aux apparences matérielles.

Avant de paffer à un autre fujet, je m'arrêterai un moment pour applanir une difficulté qui pourroit naître, quoique je l'aie déjà réfolue en quelque forte. J'ai annoncé, dans le commencement de cet ouvrage, l'exiftence de deux principes oppofés qui fe combattent l'un & l'autre, & quoique j'aie affez démontré l'infériorité du mauvais principe à l'égard du principe bon, il fe pourroit que d'après les obfervations qu'on vient de voir fur la nature corporelle,

on crut ces deux principes nécessaires à l'existence l'un de l'autre, comme on a vu que les deux causes inférieures renfermées dans les êtres corporels, étoient absolument nécessaires pour leur faire opérer une production.

Pour éviter cette méprise, il suffira de se rappeller que j'ai annoncé que tout produit, tout œuvre, tout résultat dans la nature corporelle, ainsi que dans toute autre classe, étoit toujours inférieur à son principe générateur. Cette infériorité assujettit la nature corporelle à ne pouvoir se reproduire, sans l'action de ces deux causes que nous avons reconnues en elle, & qui annoncent sa foiblesse & sa dépendance.

Or, si cette création temporelle tire son origine du principe supérieur & bon, comme nous n'en pouvons pas douter, ce principe doit montrer sa supériorité en tout, & l'un de ses attributs principaux, c'est d'avoir absolument tout en lui, excepté le mal, & de n'avoir besoin que de lui-même & de ses propres facultés pour opérer toutes ses productions. Quel sera donc alors l'état du mauvais principe, si ce n'est de servir à manifester la grandeur & la puissance du principe bon, que tous les efforts de ce principe mauvais ne pourront jamais ébranler.

Ainsi il n'est plus possible de dire que le mauvais principe ait été & soit universellement nécessaire à l'existence & à la manifestation des

facultés du bon principe ; quoique comme influant ſur l'exiſtence du temps, ce mauvais principe ſoit néceſſaire pour occaſioner la naiſſance de toutes les manifeſtations temporelles ; car, comme il y a des manifeſtations qui ne ſont point dans le temps, & que le principe mauvais ne peut ſortir du temporel, il eſt bien clair que le principe bon agit ſans lui ; ce que l'on verra plus en détail dans la ſuite.

Que les hommes apprennent donc ici à diſtinguer de nouveau, les loix & les facultés du principe unique, univerſellement bon, & vivant par lui-même, d'avec celles de l'être inférieur matériel qui ne tient rien de ſoi, & qui ne peut vivre que par des ſecours extérieurs.

Je crois avoir fait entrevoir ſuffiſamment à mes ſemblables, le peu de fondement des opinions humaines ſur tous les points dont je me ſuis occupé juſqu'à préſent. Après les avoir mis ſur la voie pour leur apprendre à diſtinguer les corps d'avec le principe inné dans ces corps ; après avoir fixé leurs yeux ſur la ſimplicité, l'unité & l'immatérialité de ce principe indiviſible, incommunicable, qui ne ſouffre aucun mêlange, & qui demeure toujours le même, quoique la forme qu'il produit & dont il s'enveloppe, ſoit ſoumiſe à une continuelle variation, ils pourront reconnoître avec évidence que la matiere étant dans une dépendance incon-

teſtable, & cependant agiſſant par des loix régulieres, les deux cauſes inférieures qui operent ſa reproduction & tous les actes de ſon exiſtence, ne peuvent abſolument ſe paſſer de l'action d'une cauſe ſupérieure & intelligente, qui les commande pour les faire agir, & qui les dirige pour les faire agir avec ſuccès.

Par conſéquent ils avoueront que les deux cauſes inférieures doivent être ſoumiſes aux loix de la cauſe ſupérieure & intelligente, pour que les temps & l'uniformité ſoient obſervés dans tous leurs actes; pour que les réſultats de toutes leurs différentes actions ne ſoient pas nuls, informes & incertains, & pour que nous puiſſions nous rendre raiſon de l'ordre qui y regne univerſellement.

Ils n'auront pas de peine à convenir enſuite que cette cauſe ſupérieure n'étant aſſujettie à aucune des loix de la matiere, quoiqu'elle ſoit prépoſée pour la conduire, en doit être entiérement diſtincte; que le moyen de parvenir à la connoiſſance de l'une & de l'autre, eſt de les prendre chacune dans ſa claſſe; d'en étudier les facultés particulieres; de les rapprocher dans le même tableau, mais pour en démêler les différences & non pour les confondre; de faire cette diſtinction ſur tous les autres êtres de la nature, & ſur ſes moindres

moindres parties, où les yeux du corps & de l'intelligence nous apprennent qu'il y a toujours deux êtres ensemble, & que c'est la violence qui les a réunis : mais cependant de ne jamais perdre de vue que ce lien ne les unit l'un à l'autre que pour un temps ; & de ne pas regarder cette union comme ayant toujours existé, & comme devant exister à jamais, puisqu'au contraire nous la voyons cesser tous les jours.

Ce sont toutes ces observations qui rendront l'homme prudent & sage, & qui l'empêcheront de s'abandonner en insensé dans des sentiers inconnus, d'où il ne peut se tirer qu'en rétrogradant ; ou en se livrant au désespoir, lorsqu'il sent qu'il est trop avancé & que le temps lui manque. C'est-là ce qui lui fera éviter l'écueil où la plupart des hommes sont entraînés, lorsqu'étant seuls & dans les ténebres, ils osent prononcer sur leur propre nature & sur celle de la vérité. Nous verrons dans ce qui va suivre, les fréquentes chûtes qui en ont été, & qui en sont tous les jours les suites. Nous verrons que la plupart de leurs souffrances ont pris là leur source, de même que c'est pour être déchus de leur premier état de splendeur, qu'ils sont exposés aujourd'hui à s'enfoncer de plus en plus dans l'opprobre & dans la misere.

4.

QUELQUES hommes élevés dans l'ignorance & dans la pareſſe, étant parvenus à l'âge mûr, entreprirent de parcourir un grand royaume ; mais comme ils n'étoient conduits que par une vaine curioſité, ils firent peu d'efforts pour connoître les vrais moyens par leſquels ce pays étoit gouverné. Ils n'avoient ni aſſez de courage, ni aſſez de crédit pour s'introduire chez les grands de l'état, qui auroient pu leur découvrir les reſſorts cachés du gouvernement ; ainſi ils ſe contenterent d'errer de villes en villes, & d'y promener leurs regards incertains dans les places & les lieux publics, où voyant le peuple tumultueuſement aſſemblé, & comme abandonné à lui-même, ils ne prirent aucune idée de l'ordre & de la ſageſſe des loix qui veilloient ſecrétement a la ſûreté & au bonheur des habitants : ils crurent que tous les citoyens, également oiſifs, y vivoient dans une entiere indépendance.

En effet, ce qu'ils avoient apperçu, ne préſentoit ni regle, ni loi, à leur eſprit peu éclairé ; en ſorte que ne conſultant que leurs yeux, ils

furent bien éloignés de connoître que des hommes ſupérieurs par leur rang & par leurs pouvoirs, y gouvernoient cette multitude qui s'agitoit confuſément devant eux ; ils ſe perſuaderent que n'y ayant point de loix dans le pays qu'ils parcouroient, il n'y avoit point de chef; ou que s'il y en avoit un, il étoit ſans autorité & ſans action.

Flattés de cette indépendance, & ne prévoyant aucune ſuite dangereuſe à leurs actions, ils les regarderent bientôt comme arbitraires & indifférentes, & crurent pouvoir s'abandonner à leurs caprices ; mais ils ne tarderent pas à être les victimes de leur erreur & de leurs jugements inconſidérés ; car les vigilants adminiſtrateurs de l'état, inſtruits de leurs déſordres, les priverent de la liberté, & les reſſerrerent ſi étroitement, qu'ils languirent dans la plus profonde obſcurité, ſans ſavoir ſi jamais la lumiere leur ſeroit rendue.

Voilà exactement quelle a été la conduite & le ſort de ceux qui ont oſé par eux-mêmes juger de l'homme & de la nature, toujours occupés d'études inutiles & frivoles, leur vue s'eſt rétrécie par l'habitude, & ne pouvant parcourir toute l'étendue de la carriere, ils ſe ſont arrêtés aux apparences des objets, en ſorte que bornant là leurs regards, ils ont ignoré, ou nié tout ce qu'ils n'ont pu appèrcevoir. Ils n'ont vu dans les

corps que leurs enveloppes, & ils les ont transformées en principes. Ils n'ont vu dans les loix de ces corps que deux actions, ou deux causes inférieures, & ils se sont hâtés de rejeter la cause supérieure active & intelligente, dont ils avoient confondu les opérations avec celles des deux autres causes.

Ensuite, se croyant bien assurés de leurs conséquences, ils ont fait du tout un être matériel hypothétique, sur lequel ils ont eu l'imprudence de mesurer tous les êtres de la nature qu'ils avoient entiérement défigurée; & c'est d'après ce modele, ainsi mutilé, qu'ils ont osé dessiner l'homme.

Et vraiment, on ne peut plus douter qu'ils n'aient fait à son égard les mêmes méprises qu'ils avoient faites auparavant sur toute la nature. Non-seulement ils n'ont pas mieux distingué dans son corps, que dans les autres êtres corporels, le principe d'avec l'apparence ou l'enveloppe, & n'en ont pas mieux connu, ni suivi la marche & les loix; mais, après avoir pris le change sur ce point, ils ont encore confondu cette enveloppe corporelle de l'homme avec son être intellectuel & pensant, comme ils avoient confondu le principe inné dans tous les corps, avec la cause active & intelligente qui les dirige.

Ainsi, n'ayant pas démêlé d'abord la cause

ſupérieure d'avec les facultés innées dans l'être corporel; ayant enſuite confondu les facultés des deux différents êtres qui compoſent l'homme d'aujourd'hui, il leur a été impoſſible d'y reconnoître l'action de cette même cauſe active & intelligente, qui, en même temps qu'elle communique tous les pouvoirs à la nature, donne à l'homme par ſon intelligence, toutes les notions du bien qu'il a perdu. C'eſt pourtant avec cette ignorance, que non-ſeulement ils ont éte aſſez téméraires pour prononcer ſur l'eſſence & la nature de l'homme, mais encore qu'ils ont voulu expliquer tous les contraſtes qu'il préſente, & établir la baſe de ſes œuvres.

Quand l'homme ne s'eſt trompé que ſur la nature élémentaire, nous avons vu que ſes erreurs, n'avoient que de légeres ſuites; car ſes opinions ne pouvant influer ſur la marche des êtres, leurs loix invariables s'exécutent ſans ceſſe avec la même préciſion, quoique l'homme en ait dénaturé & méconnu le principe. Mais il n'en ſera jamais ainſi de ſes mépriſes ſur lui-même, & elles lui ſeront toujours inévitablement funeſtes, parce qu'étant dépoſitaire de ſa propre loi, il ne peut ſe méprendre ſur elle, ni l'oublier, qu'il n'agiſſe directement contre lui-même, & qu'il ne ſe faſſe un préjudice manifeſte; en un mot, s'il eſt

vrai qu'il soit heureux, lorsqu'il reconnoît & suit les loix de son principe, ses maux & ses souffrances sont une preuve évidente de ses erreurs & des faux pas qui en ont été les suites.

Voyons donc ce qui résultera de cet être ainsi défiguré, & s'il pourra se sontenir, étant privé de son principal appui.

Il nous sera facile de présumer les conséquences de cet examen, si nous nous rappellons ce que nous avons dit de l'état où seroit la nature, laissée à l'action passive des deux êtres inférieurs qui sont nécessaires dans toute reproduction corporelle. Ces deux êtres, on le sait, n'étant que passifs, ne peuvent jamais rien produire par eux-mêmes, si la cause active & intelligente ne leur donne l'ordre & le pouvoir d'opérer ce qu'ils ont en eux.

Or, s'il étoit possible de supposer dans ces agents inférieurs une volonté, en leur laissant toujours la même impuissance, il est évident que s'ils prétendoient mettre cette volonté en action, sans le concours de la cause active dont ils dépendent nécessairement, leurs œuvres seroient informes, & n'annonceroient qu'une confusion choquante.

Maintenant, ce que nous ne pourrions pas dire de ces agents inférieurs, qui sont dépourvus de volonté, appliquons-le à l'homme qui en a

une à lui, & apprenons à mieux découvrir encore les malheureux effets des erreurs que nous nous ſommes propoſés de combattre.

L'homme eſt à préſent compoſé de deux êtres, l'un ſenſible, l'autre intelligent. Nous avons laiſſé entendre que dans ſon origine il n'étoit pas ſujet à cet aſſemblage, & que jouiſſant des prérogatives de l'être ſimple, il avoit tout en lui, & n'avoit beſoin de rien pour ſe ſoutenir, puiſque tout étoit renfermé dans les dons précieux qu'il tenoit de ſon principe.

Nous avons fait voir enſuite quelles étoient les conditions ſéveres & irrévocables auxquelles la juſtice avoit attaché la réhabilitation de l'homme criminel par le faux uſage de ſa volonté; nous avons vu, dis-je, quels ſont les écueils affreux & ſans nombre, dont il eſt ſans ceſſe menacé, en habitant la région ſenſible qui eſt ſi contraire à ſa véritable nature. En même temps nous avons reconnu que le corps qu'il porte à préſent, étant de la même claſſe que les choſes ſenſibles, forme en effet autour de lui un voile ténébreux, qui cache à ſa vue la vraie lumiere, & qui eſt tout à la fois la ſource continuelle de ſes illuſions & l'inſtrument de ſes nouveaux crimes.

Dans ſon origine, l'homme avoit donc pour loi de régner ſur la région ſenſible, comme il le

doit encore aujourd'hui ; mais comme il étoit alors doué d'une force incomparable, & qu'il n'avoit aucune entrave, tous les obstacles disparoissoient devant lui.

Aujourd'hui, il n'a plus à beaucoup près les mêmes forces ni la même liberté, & cependant il est infiniment plus près du danger, de façon que dans le combat qu'il a maintenant à soutenir, on ne peut exprimer le désavantage auquel il est exposé.

Oui, telle est l'affreuse situation de l'homme actuel. Lorsque l'arrêt foudroyant eut été prononcé contre lui, il ne lui resta de tous les dons qu'il avoit reçus, qu'une ombre de liberté, c'est-à-dire, une volonté presque toujours sans force & sans empire. Tout autre pouvoir lui fut ôté, & sa réunion avec un être sensible le réduisit à n'être plus qu'un assemblage de deux causes inférieures, en similitude de celles qui régissent tous les corps.

Je dis en similitude & non en égalité, parce que l'objet des deux natures de l'homme est plus noble, & leurs propriétés bien différentes; mais, quant à l'acte & à l'exercice de leurs facultés, elles subissent l'une & l'autre absolument la même loi, & les deux causes inférieures qui composent l'homme d'aujourd'hui, n'ont pas, pour ainsi dire, plus de force par elles-mêmes, que les deux causes inférieures corporelles.

L'homme, il eſt vrai, en qualité d'être intellectuel, a toujours ſur les êtres corporels l'avantage de ſentir un beſoin qui leur eſt inconnu; mais il ne peut pas mieux qu'eux s'en procurer ſeul le ſoulagement; il ne peut pas mieux par lui-même vivifier ſes facultés intellectuelles, qu'ils n'ont pu animer leur être; c'eſt-à-dire, qu'il ne peut pas mieux qu'eux ſe paſſer de la cauſe active & intelligente, ſans laquelle rien de ce qui eſt dans le temps ne peut agir efficacement.

Quels fruits l'homme pourroit-il donc produire aujourd'hui, ſi dans l'impuiſſance que nous lui connoiſſons, il croyoit n'avoir d'autre loi que ſa propre volonté, & s'il entreprenoit de marcher ſans être guidé par cette cauſe active & intelligente dont il dépend malgré lui, & de laquelle il doit tout attendre, ainſi que les êtres corporels parmi leſquels il eſt ſi triſtement confondu?

Il eſt certain qu'alors ſes propres œuvres n'auroient aucune valeur ni aucune force, puiſqu'elles ſeroient deſtituées du ſeul appui qui puiſſe les ſoutenir; & les deux cauſes inférieures dont il ſe trouve actuellement compoſé, ſe combattant ſans ceſſe en lui, ne feroient que l'agiter, & l'abîmer dans la plus fâcheuſe incertitude.

Semblable aux deux lignes d'un angle quel-

conque, qui peuvent bien ſe mouvoir chacune en ſens contraire, s'écarter, ſe rapprocher, ſe confondre, & ſe placer l'une ſur l'autre, mais qui ne peuvent jamais produire aucune eſpece de figure, ſi l'on n'y joint une troiſieme ligne; car cette troiſieme ligne eſt le moyen néceſſaire qui fixe l'inſtabilité des deux premieres, qui détermine leur poſition, qui les diſtingue ſenſiblement l'une de l'autre, qui conſtitue enfin une figure, & ſans contredit la plus féconde de toutes les figures.

Voilà cependant quelles ſont journellement les fauſſes tentatives de l'homme, c'eſt de travailler à une œuvre impoſſible, c'eſt-à-dire, de vouloir former une figure avec deux lignes, en ſe concentrant dans l'action des deux cauſes inférieures qui compoſent aujourd'hui ſa nature, & en s'efforçant continuellement d'exclure cette cauſe ſupérieure, active & intelligente, dont il ne peut abſolument ſe paſſer. Ainſi, malgré l'évidence du beſoin qu'il en a, il va ſe jetant loin d'elle, d'illuſions en illuſions, ſans pouvoir jamais trouver le point qui doit le fixer, parce qu'il n'y a point d'œuvre parfaite ſans le concours de ce troiſieme principe; & ſi l'on en veut ſavoir la raiſon, c'eſt que dès l'inſtant qu'on eſt à *trois*, on eſt à *quatre.*

Réfléchiſſant alors ſur l'incertitude affreuſe

où il ſe trouve, il eſt étonné du déſordre qui accompagne tous ſes pas, & bientôt il nie l'exiſtence de ce principe d'ordre & de paix qu'il a méconnu par négligence ou par mauvaiſe foi.

Mais quelquefois auſſi, entraîné par la force de la vérité, il murmure contre ce même principe qu'il avoit d'abord rejeté, & par là nous démontre lui-même la certitude de tout ce que nous avons dit ſur les variations & les inconſéquences de tout être, dont les facultés ne ſont pas réunies & fixées par leur lien naturel.

Loin de croire que toutes les mépriſes de l'homme portent la moindre atteinte à cette cauſe dont il s'éloigne, nous devons être actuellement aſſez inſtruits ſur ſa nature, pour ſavoir qu'il ſouffre ſeul de ſes égarements ; puiſqu'en qualité d'être libre, il eſt le ſeul qui puiſſe être coupable ; nous devons ſavoir que lorſque cette cauſe, inaltérable dans ſes facultés comme dans ſon eſſence, étend ſes rayons juſqu'à l'homme, ils le purifient & n'en ſont point ſouillés.

Nous allons donc pourſuivre notre marche, & éclaircir les difficultés qui arrêtent les obſervateurs, quand ils veulent ſeuls & ſans guide, jeter les yeux ſur toutes les inſtitutions de la

terre, soit celles que les hommes ont établies eux-mêmes, soit celles auxquelles ils attribuent une origine plus relevée. C'est bien là où ces hommes aveugles, ne sachant pas démêler ce qu'il y a d'arbitraire & ce qu'il y a de réel, ont fait de l'un & de l'autre un monstrueux assemblage, capable d'obscurcir les notions les plus lumineuses. C'est aussi, n'en doutons point, un des objets les plus intéressants pour l'homme, & dans lequel il lui importe essentiellement de ne point faire de méprises, puisque c'est là où il doit apprendre à régler les facultés qui le composent.

Examinons pourquoi, par les observations que les hommes ont faites sur les différentes pratiques, usages, coutumes, loix, religions, cultes, qui ont dans tous les temps varié chez les différentes nations, ils ont été induits à penser qu'il n'y avoit rien de vrai, & que tout étant arbitraire & conventionnel parmi les hommes, ce seroit une illusion d'admettre des devoirs à remplir, & quelque ordre naturel & essentiel qui dût leur servir de flambeau.

S'il étoit vrai que tout fût conventionnel, comme ils le prétendent, ils auroient raison d'en tirer cette conséquence, parce qu'alors, n'y ayant pour eux aucune distinction entre le bien & le mal, tous leurs pas deviendroient indifférents, & personne ne seroit fondé à les rappeller à des

regles de conduite. Mais si la méprise vient de ce que les observateurs n'ont pas démêlé dans l'homme les deux facultés qui le constituent ; s'ils ont confondu dans lui l'intellectuel & le sensible, & ont appliqué au premier toutes les variations & les disparités auxquelles le second se trouve assujetti ; s'ils ont mis le complément à ces erreurs, en confondant même la cause active & intelligente avec les facultés particulieres de l'homme, pourrions-nous donner quelque croyance à une doctrine aussi peu approfondie & aussi fausse.

Telle est cependant la marche qu'ils ont suivie ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont presque jamais porté leur vue au delà du sensible ; or, cette faculté sensible étant bornée, & privée du pouvoir nécessaire pour se diriger elle-même, ne présentera jamais que des preuves réitérées de variété, de dépendance & d'incertitude ; c'est donc par elle uniquement, & par elle remise à sa propre loi, que doivent s'introduire toutes les différences que nous pouvons remarquer ici bas.

En effet, toutes les branches de l'ordre civil & politique qui réunit les différents peuples, ont-elles d'autre but que la matiere ? La partie morale même de tous leurs établissements s'éleve-t-elle au delà de cet ordre humain & visible ? Il n'y a pas jusqu'à leurs institutions les plus vertueuses qu'ils n'aient réduites d'eux-

mêmes à des regles ſenſibles, & à des loix extérieures, parce que dans toutes ces choſes, les inſtituteurs ayant marché ſeuls & ſans guide, c'eſt l'unique terme où ils aient pu porter leurs pas.

La faculté intellectuelle de l'homme n'eſt donc abſolument pour rien dans de pareils faits, & moins encore dans les obſervations dont ils ont été ſi ſouvent l'objet. Ainſi nous devons bien nous garder d'adopter les jugements qui en ſont provenus, avant d'avoir examiné juſqu'où s'étendent leurs conſéquences, & s'ils ſont applicables à tout. Car ſans cela, il nous ſeroit impoſſible de les admettre, puiſqu'une vérité doit être univerſelle.

Commençons par obſerver l'inſtitution la plus reſpectée & la plus univerſellement répandue chez tous les peuples, celle qu'ils regardent avec raiſon comme ne devant pas être l'ouvrage de leurs mains. Il eſt bien clair, par le zele avec lequel toute la terre s'occupe de cet objet ſacré, que tous les hommes en ont en eux l'image & l'idée. Nous appercevons chez toutes les nations une uniformité entiere ſur le principe fondamental de la religion; toutes reconnoiſſent un Être ſupérieur, toutes reconnoiſſent qu'il faut le prier, toutes le prient; toutes ſentent la néceſſité d'une forme à leur priere, toutes lui en ont donné une; & jamais la volonté de

l'homme n'a pu anéantir cette vérité, ni en mettre d'autres à sa place.

Cependant les soins que les différents peuples se donnent pour honorer le premier être, nous présentent, comme toutes les autres institutions, des différences & des changements successifs & arbitraires, dans la pratique comme dans la théorie ; en sorte que parmi toutes les religions, on n'en connoît pas deux qui l'honorent de la même maniere. Or, je le demande, cette différence pourroit-elle avoir lieu, si les hommes avoient pris le même guide, & s'ils n'eussent pas perdu de vue la seule lumiere qui pouvoit les éclairer & les concilier ? Et cette lumiere est-elle autre chose que cette cause active & supérieure qui devroit tenir l'équilibre entre leurs facultés sensibles & intellectuelles, & sans laquelle il leur est impossible de faire un seul pas avec justesse ?

C'est donc elle qui doit nourrir dans l'homme l'idée primitive d'un être unique & universel, ainsi que la connoissance des loix auxquelles cet être assujettit la conduite des hommes envers lui, lorsqu'il leur permet de l'approcher. C'est donc en s'éloignant de cette lumiere, que l'homme demeure livré à ses propres facultés, & alors ces facultés même s'affoiblissent, & s'effacent presque entiérement en lui ; l'obscurité les recouvre d'un voile si épais, que sans le

secours d'une main bienfaisante, il ne pourroit jamais s'en délivrer.

Et cependant, quoique l'homme soit alors abandonné à lui-même, il est toujours obligé de *voyager*. C'est ce qui fait qu'au milieu de cette terrible ignorance, étant toujours tourmenté de l'idée & du besoin de cet être, dont il sent qu'il est séparé, il tourne vers lui des yeux incertains, & l'honore selon sa pensée; & quoiqu'il ne sache plus si l'hommage qu'il offre est vraiment celui que cet être exige, il préfere d'en rendre un tel qu'il le conçoit, à la secrete inquiétude & au regret de n'en point rendre du tout.

Tel est, en partie, le principe qui a formé les fausses religions, & qui a défiguré celle que toute la terre auroit dû suivre; alors pourrons-nous être surpris de voir si peu d'uniformité dans les usages pieux de l'homme & dans son culte; de lui voir produire toutes ces contradictions, toutes ces pratiques opposées, tous ces rites qui se combattent, & qui en effet ne présentent rien de vrai à la pensée. N'est-ce pas là où l'imagination de l'homme n'ayant plus de frein, tout est l'ouvrage de son caprice & de son aveugle volonté? N'est-ce pas là, par conséquent, où tout doit paroître indifférent à la raison, puisqu'elle ne voit plus de rapports entre le culte, & l'être auquel les instituteurs & leurs partisans veulent l'appliquer?

Mais

Mais je demande si la plupart de ces différences, & même de ces contrariétés palpables, tombent sur autre chose que sur ce qui est soumis aux yeux corporels de l'homme, c'est-à-dire, sur le sensible. Alors, que pourroit-on en conclure contre le principe, dont elles ne s'occupent même pas ? Ce principe ne seroit il pas tout aussi inaltérable & aussi intact, quand la pensée ténébreuse de l'homme introduiroit des variétés jusque dans la théorie & dans les dogmes ; puisque, tant que l'homme n'est pas éclairé de son unique flambeau, & soutenu de son seul appui, il ne peut pas avoir plus de certitude de la pureté de sa doctrine, que de la justice de ses actions ; & enfin, de quelque nature que soient ses erreurs, pourront-elles jamais rien contre la vérité ?

Si l'erreur poursuit les observateurs & les rend aveugles, c'est donc toujours faute de distinguer l'homme ainsi démembré, & qui n'emploie qu'une partie de lui-même, d'avec l'homme qui se sert de toutes ses facultés ; c'est faute de distinguer la source défigurée d'où l'homme tire ses productions informes, d'avec celle où il auroit dû puiser, qu'on nous l'annonce comme incapable de rien connoître de fixe & d'assuré.

Voyons néanmoins jusqu'où le pouvoir particulier de l'homme peut s'étendre, lorsqu'il est

remis à lui-même ; ne lui accordons que les droits qui lui appartiennent, & examinons s'il n'y a rien au delà de ce qu'il fait & de ce qu'il connoît.

Premiérement, nous avons vu que malgré tous leurs raisonnements sur la nature, les hommes étoient obligés de se soumettre à ses loix ; nous avons assez fait connoître que les loix de cette nature sont fixes & invariables, quoique par une suite des deux actions qui sont dans l'univers, leur accomplissement soit souvent dérangé.

Voilà donc déjà une vérité sur laquelle tout l'arbitraire de l'homme n'a pas la moindre prise. Il n'est plus temps de m'objecter ces sensations, ces impressions de toute espece que font les différents corps sur nos sens, & qui varient dans chaque individu, d'où la multitude s'est cru fondée à nier qu'il y eût quelque regle dans la créature. Nous avons prévenu l'objection en annonçant que la nature ne pouvoit agir que par relation.

Nous pourrions encore fortifier ce principe, en disant que cette loi de relation n'est pas plus soumise à l'arbitraire de l'homme que la nature elle-même, & que nous ne sommes pas les maîtres d'en changer en rien les effets ; car les détourner & les prévenir, ce n'est point du tout les changer, c'est au contraire confirmer d'autant plus leur stabilité.

Nous favons donc déjà avec évidence, qu'il eft dans la nature corporelle, une puiffance fupérieure à l'homme, & qui l'affujettit à fes loix; nous ne pouvons plus douter de fon exiftence, quoique les foins que l'homme a pris pour connoître & expliquer cette puiffance, lui aient fi rarement fait obtenir des lumieres & des fuccès fatisfaifants.

Secondement, rappellons-nous comment nous avons démontré la foibleffe & l'infirmité de la nature, relativement aux principes d'où elle a tiré fon origine, & d'où elle tire journellement fa fubfiftance & fa réaction, nous verrons alors que fi l'homme eft foumis à cette nature, à plus forte raifon le fera-t-il aux principes fupérieurs qui la dirigent & qui la foutiennent; & quoiqu'il ait auffi peu conçu leur puiffance que celle de la nature, fa propre raifon l'empêcheroit d'en nier l'exiftence, quand fon fentiment ne viendroit pas à l'appui.

Que produira donc tout ce qu'il pourra faire, imaginer, dire, inftituer contre les loix de ces principes fupérieurs? loin qu'ils en foient le plus légérement altérés, ils ne font que montrer davantage leur force & leur puiffance, en laiffant l'homme qui s'en éloigne, livré à fes propres doutes & aux incertitudes de fon imagination, & en l'affujettiffant à ramper tant qu'il voudra les méconnoître.

Il ne faut rien de plus que ces observations pour prouver l'insuffisance de l'homme qui ne prend que le sensible pour regle & pour guide ; car, si l'impuissance que nous remarquons dans la nature corporelle, nous empêche absolument de lui attribuer les faits qu'elle opere : si l'homme par sa propre raison peut parvenir à sentir la nécessité indispensable du concours d'une cause active, sans laquelle les êtres corporels n'auroient aucune action visible, il n'a donc besoin que de lui-même pour avouer l'existence de cette cause active & intelligente, & pour parvenir de là à la cause premiere & unique, qui a produit hors d'elle toutes les causes temporelles destinées à l'accomplissement de ses œuvres, & à l'exécution de ses volontés.

J'ai annoncé cette cause active & intelligente comme ayant une action universelle, tant sur la nature corporelle que sur la nature pensante. C'est, en effet, la premiere des causes temporelles, sans laquelle aucun des êtres existants dans le temps, ne peut subsister ; elle agit sur eux par la loi même de son essence, & par les droits que lui en donne sa destination dans l'univers. Aussi, soit que les êtres qui habitent cet univers la conçoivent ou non, il n'en est pas un seul qui n'en reçoive des secours, & puisqu'elle est active & intelligente, il faut que les êtres pensants parti-

cipent à ses faveurs, comme les êtres qui ne le sont pas.

Voilà donc pourquoi j'ai dit que tous les peuples de la terre avoient reconnu nécessairement un être supérieur. Ils n'ont pas fait toutes les distinctions que je viens d'établir entre les différentes causes ; ils n'ont pas distingué cette cause active & intelligente, de la cause premiere qui est absolument séparée du sensible & du temps ; souvent même ils l'ont confondue avec les causes inférieures de la création, auxquelles ils ont quelquefois adressé leurs hommages ; aussi n'ont-ils pas reçu de leur culte les secours qu'ils auroient pu en attendre, si leur marche eût été plus éclairée. Mais ce sujet nous meneroit beaucoup trop loin.

Bornons-nous donc à faire observer que l'action de cette cause active & intelligente, ayant été universelle, l'homme a dû, par le sentiment & par la réflexion, parvenir à en reconnoître la nécessité ; & de quelque maniere qu'il l'ait envisagée, il n'a pu se tromper que sur la véritable nature de cette cause, mais jamais sur son existence.

L'homme s'étant fait cet aveu, n'a pu se dispenser de poursuivre sa marche ; son sentiment & ses propres réflexions l'ont dirigé dans le second pas, comme ils l'avoient fait dans le premier ; quoique se conduisant encore

O 3

par lui-même dans ce nouveau sentier, il n'ait pas pu y trouver plus de certitude, ni des lumieres plus évidentes.

Mais enfin, quelles qu'aient été ses découvertes, après avoir reconnu une cause supérieure dans la nature, après avoir même reconnu qu'elle étoit supérieure à sa pensée, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il devoit y avoir des loix par lesquelles elle agissoit sur ce qui lui étoit soumis, & que si les êtres qui devoient tout attendre d'elle ne remplissoient pas ces loix, ils ne pouvoient espérer aucune lumiere, aucune vie, aucun soutien.

Il étoit entraîné à ces conséquences, par ses observations sur la marche de la nature corporelle même, à laquelle il est attaché; il voyoit, par exemple, que s'il en transgressoit les loix, pour les temps & les procédés de la culture, la terre ne lui rendoit que des productions imparfaites & mal saines; il voyoit que s'il n'observoit l'ordre des saisons, & une précision exacte dans toutes ses combinaisons, les résultats en étoient sans fruit & sans succès. Voilà ce qui l'instruisoit sensiblement que cette nature corporelle étoit dirigée par des loix, & que ces loix tenoient essentiellement à la cause active & intelligente, dont tous les hommes sentent la nécessité.

Faisant ensuite la même réflexion par rapport

à ſon être penſant, il a bien ſenti que ne pouvant rien ſans la cauſe premiere, il étoit de ſon intérêt, de mettre tous ſes ſoins à ſe la rendre favorable; il a conçu que puiſque cette cauſe pouvoit veiller ſur lui, & s'intéreſſer à ſon propre bien, elle devoit avoir établi des moyens pour le préſerver du mal; que par conſéquent, les actes qui étoient avantageux aux hommes, devoient plaire à cette cauſe, & que ceux qui pouvoient leur nuire, n'étoient point conformes à ſa loi, qui eſt de rendre heureux tous les êtres, qu'ainſi ils ne pouvoient mieux faire que d'agir toujours ſelon ſon déſir & ſa volonté.

Mais l'homme ne pouvant ſeul approfondir ſi le culte qu'il imaginoit, avoit un rapport certain, tant avec lui-même, qu'avec l'être premier qu'il vouloit honorer, chacun adoptoit à ſon gré les moyens qu'il croyoit les plus propres à ſe le rendre favorable; & tous les peuples qui ne ſe ſont conduits que par eux-mêmes dans la recherche de cette inſtitution, ont établi celle que leur imagination, ou quelque circonſtance particuliere avoient fait naître dans leur penſée.

C'eſt la raiſon pour laquelle toutes les nations de la terre ont été diviſées, ſoit dans les cérémonies de leur culte, ſoit dans l'idée & l'image qu'elles ſe ſont formées de celui qui doit être l'objet de ce culte. Voilà auſſi pourquoi, malgré leur diviſion ſur les formes de ce même

culte, elles sont toutes d'accord sur la nécessité d'en rendre un ; & cela, parce que toutes ont connu l'existence d'un être supérieur, & que toutes ont senti le besoin & le désir de l'avoir pour appui.

Si les hommes ainsi livrés à eux-mêmes, avoient pu apporter autant de vertu & de bonne foi que de zele dans ces établissements, chacun d'eux eût suivi en paix le culte qu'il auroit adopté, sans déprimer ceux où il auroit apperçu des différences. Mais comme le zele sans lumiere ne mene que plus promptement à l'erreur, ils ont donné exclusivement la préférence à leur ouvrage ; le même principe qui les avoit fait marcher seuls pour s'établir un culte, les a conduits à regarder ce culte comme le seul véritable ; ils ont cru en remplir encore mieux les devoirs, en n'en laissant subsister aucun autre ; ils se sont fait un mérite auprès de leur idole, de se combattre & de se persécuter mutuellement, parce que dans leurs vues ténébreuses, ils avoient joint leur propre cause à la sienne, & il n'y a presque pas eu de nation qui n'ait cru honorer l'être supérieur, en proscrivant les cultes différents de celui qu'elle avoit choisi.

C'est là, comme on le sait, une des principales causes des guerres, soit générales, soit particulieres, & des désordres que l'on voit tous les jours troubler les diverses classes qui

composent les corps politiques, & même renverser les empires les mieux affermis, quoiqu'il y ait en eux une infinité d'autres causes de division assez connues & trop futiles pour que je m'occupe d'en faire ni l'énumération, ni l'examen dans cet ouvrage.

Or, toutes ces erreurs & tous ces crimes que les hommes ont fait au nom de leur religion, viennent-ils d'une autre source que de ce qu'ils se sont mis à la place de la main éclairée qui devoit les conduire, & de ce qu'ils ont cru être guidés par un principe vrai, pendant qu'ils ne l'étoient que par eux-mêmes ?

Il faut donc conclure des choses que nous venons d'exposer, que tous les peuples, par l'unique secours de leurs réflexions, & par la voix de leur sentiment intérieur, ont été conduits à reconnoître l'existence d'un être supérieur quelconque, de même que la nécessité d'un culte envers lui ; c'est une idée que l'homme ne peut effacer entiérement en lui-même, quoiqu'elle s'obscurcisse si souvent dans le plus grand nombre.

Et certes, nous devons en être peu surpris, puisqu'il y en a qui ont laissé s'éteindre en eux l'idée même de leur être, & en qui les facultés intérieures se sont tellement affoiblies, qu'ils se sont crus mortels & périssables.

Mais il faut conclure également que si cette

idée de l'exiſtence d'un être ſupérieur & de la néceſſité d'un culte, eſt dans l'eſſence de l'homme, c'eſt auſſi le dernier terme où il puiſſe parvenir tout ſeul ici-bas : ce ſont là les uniques fruits qui puiſſent provenir de ſa faculté ſenſible & de ſa faculté intellectuelle livrées à leurs propres efforts. Ce ſentiment eſt un germe fondamental dans l'homme ; mais ſi aucune puiſſance ne vient réactionner ce germe, il ne peut rien manifeſter de ſolide, & à coup ſûr ſes productions n'auront aucune conſiſtance, de même que les germes des êtres corporels demeureroient ſans action & ſans production, ſi une cauſe active & intelligente n'en dirigeoit la réaction, & généralement tous les actes qui les concernent.

Nous nous perſuaderons bien plus encore de la vérité de cette penſée, quand nous réfléchirons ſur la nature & les propriétés de la cauſe intelligente & active : elle eſt diſtincte de la cauſe premiere ; elle en eſt le premier agent ; elle ne donne point les germes aux êtres corporels, mais elle les anime ; elle ne donne point les facultés intellectuelles & ſenſibles à l'homme, mais elle les dirige & les éclaire. En un mot, étant la premiere, & la ſouveraine de toutes les cauſes temporelles, elle eſt chargée ſeule de les conduire ; & il n'y en a pas une qui puiſſe ſe paſſer de

son secours, & qui ne lui soit assujettie.

Si c'est donc par elle exclusivement que les choses se manifestent, rien sans elle ne pourra devenir sensible : or, ne pouvant ici-bas *connoître* que par le sensible, comment y réussirons-nous, si cette même cause active & intelligente n'agit pas elle-même avec nous, & n'opere pas ce qu'elle seule peut opérer dans l'univers ?

Nous voyons donc alors quelle est la nécessité absolue que les deux facultés de l'homme soient toujours guidées & soutenues par cette cause temporelle universelle ; elle ne donnera point à l'homme l'idée de l'être premier dont elle est la premiere cause agissante, mais elle fera connoître à l'homme les facultés de cet être premier, en les manifestant par des productions sensibles ; elle ne donnera pas non plus à l'homme l'idée d'un culte envers cet être premier, mais elle éclaircira ses idées sur cet objet ; & en lui rendant sensibles les facultés de cet être premier, elle lui rendra également sensibles les moyens sûrs de l'honorer.

C'est là que je vois cesser tous les doutes de l'homme, & toutes les variations qui en sont les suites : cette cause active & intelligente étant préposée pour actionner & diriger tout, ne peut manquer de concilier tout, lorsque son pouvoir sera employé ; & le seul &

unique moyen que l'homme ait de ne se pas tromper, c'est de ne l'exclure d'aucun de ses actes, d'aucune de ces institutions, d'aucun de ses établissements, comme elle n'est exclue d'aucun de ces actes réguliers de la nature. Alors l'homme sera sûr de connoître les vrais rapports de ce qu'il cherche; il n'y aura plus de disparité entre les religions des peuples, puisqu'ils auront tous la même lumiere; il n'y aura plus entr'eux de difficultés sur les dogmes, ni sur le culte, puisqu'ils connoîtront la raison premiere des choses; en un mot, tout sera d'accord, parce que chacun marchera selon la véritable loi.

Nous ne pouvons donc plus douter que la raison de toutes ces différences que les nations nous offrent dans leurs dogmes & dans leur culte, ne vienne de ce que dans leurs institutions, elles ne se sont pas appuyées de cette cause active & intelligente qui seule devoit les conduire, & qui pouvoit seule les réunir; nous ne pouvons plus douter, dis-je, que sa lumiere ne soit le seul point de ralliement; que hors d'elle il n'y ait d'autre espoir que l'erreur & la souffrance, & que ce ne soit à elle à qui convienne essentiellement & par nature, cette vérité invincible, que hors le centre, il n'y a rien de fixe.

On ne me soupçonnera pas, je l'espere,

d'après cet expofé, de vouloir établir l'égalité & l'indifférence entre les divers cultes qui font en ufage parmi les peuples de la terre, & bien moins encore de vouloir enfeigner l'inutilité d'un culte. Au contraire, j'annonce qu'il n'y a pas un peuple qui n'en ait fenti la néceffité; j'annonce encore que ce culte doit exifter auffi long-temps qu'il y aura des hommes fur la terre; mais que tant qu'ils ne feront pas foutenus par un appui qui leur foit commun, il eft inévitable qu'ils foient divifés, & par conféquent, il fera impoffible qu'ils atteignent le but qu'ils fe propofent. Ainfi, non-feulement je maintiens la néceffité d'un culte, mais je fais voir encore plus clairement la néceffité d'un feul culte, puifque c'eft un feul chef, ou une feule caufe qui doit le diriger.

On ne doit pas non plus me demander actuellement, quel eft celui de tous les cultes établis, qui eft le véritable culte; le principe que je viens de pofer, doit fervir de réponfe à toutes les queftions fur cet objet. Le culte qui fera dirigé par cette caufe active & intelligente, fera néceffairement jufte & bon; le culte où elle ne préfidera pas, fera certainement nul ou mauvais : voilà la regle. C'eft à ceux qui, parmi les différentes nations, font chargés d'inftruire les hommes & de les con-

duire dans la carriere, à confronter leurs ſtatuts & leur marche avec la loi que nous leur préſentons; notre but n'eſt pas de juger les cultes établis, mais d'en mettre les chefs & les miniſtres en état de ſe juger eux-mêmes.

Je dois m'attendre à une objection toute naturelle, relativement à cette cauſe active & intelligente que j'ai fait connoître comme chef principal & unique de tout ce qui doit s'opérer généralement dans l'univers. Les hommes peuvent bien convenir de la néceſſité de l'action de cette cauſe ſur les êtres corporels; ils ne peuvent pas même douter qu'elle n'ait lieu, par la régularité & l'uniformité des réſultats qui en proviennent : mais, me dira-t-on, quand même ils en viendroient à convenir auſſi de la néceſſité de l'action de cette cauſe, pour diriger toute la conduite des hommes, quels moyens auroient-ils pour ſavoir quand elle y préſide ou non ? Car leurs dogmes & leurs établiſſements en ce genre, n'ayant pas la moindre uniformité, il leur faut abſolument une autre loi que celle de l'opinion, pour s'aſſurer qu'ils ſont dans le vrai chemin.

C'eſt ici que l'homme montre ſa foibleſſe & ſon impuiſſance, & c'eſt en même temps par là qu'il donne d'autant plus de force à ce que nous avons dit; car, ſi l'homme pouvoit

par lui-même choisir & fixer son culte, le pouvoir de la cause active & intelligente, que je reconnois comme indispensable, deviendroit alors superflu pour cet objet.

Si cependant cette cause active & intelligente ne pouvoit jamais être connue sensiblement par l'homme, il seroit impossible qu'il pût s'assurer d'avoir trouvé la meilleure route, & de posséder le véritable culte, puisque c'est cette cause qui doit tout opérer, & tout manifester; il faut donc que l'homme puisse avoir la certitude dont nous parlons, & que ce ne soit pas l'homme qui la lui donne; il faut que cette cause elle-même offre clairement à l'intelligence & aux yeux de l'homme, les témoignages de son approbation; il faut enfin, si l'homme peut être trompé par les hommes, qu'il ait des moyens de ne se pas tromper lui-même, & qu'il ait sous la main des ressources d'où il puisse attendre des secours évidents.

Les principes que j'ai si souvent établis, nous prouvent assez la certitude de ce que j'avance. N'avons-nous pas déjà reconnu plusieurs fois que l'homme étoit libre ? Comme tel, n'est-il pas responsable des effets bons ou mauvais qui doivent résulter de son choix parmi les pensées bonnes ou mauvaises qui lui parviennent ? En seroit-il responsable, s'il

n'avoit en lui la faculté de les démêler ſans erreur? Nous voyons donc que de tous les actes qu'il enfante, il n'en eſt aucun qu'il ne ſoit tenu eſſentiellement de confronter avec ſa regle, & que, tant qu'il n'en verra pas la conformité avec cette regle, il ne ſera abſolument ſûr de rien.

Or, quelle peut être cette regle, ſinon l'aveu & l'adhéſion de la cauſe active & intelligente, qui étant prépoſée pour diriger tous les êtres ſoumis au temps, doit viſiblement mettre l'équilibre entre les différentes facultés de l'homme, comme elle le met parmi les différentes actions des êtres corporels, ou de la matiere.

Car, ſi elle eſt prépoſée pour diriger les facultés de l'homme, à plus forte raiſon doit-elle en diriger les actions? Et, parmi ces actions, certes, la moins indifférente eſt celle par laquelle il doit obſerver fidellement les loix qui peuvent lui concilier le principe premier, & le rapprocher de cet être auquel il ſent univerſellement qu'il doit des hommages. Et, ſi la cauſe active & intelligente eſt le ſoutien infaillible qui doit étayer l'homme dans tous ſes pas, ſi elle eſt la lumiere ſûre qui doit diriger tous les actes de ſon être penſant, il eſt de toute néceſſité que ce guide univerſel vienne préſider à l'inſtitution du culte de l'homme, comme à toutes ſes autres actions, & qu'il y préſide d'une maniere qui

mette

mette sa voix & son témoignage à l'abri de toute incertitude.

La question n'est pas encore résolue, je le sais ; & dire combien il est nécessaire que la cause active & intelligente fixe elle-même des loix de nos hommages envers le premier principe, ce n'est pas prouver qu'elle le fasse. Mais, après avoir annoncé d'où l'homme devoit tirer cette preuve, on ne peut plus attendre d'autres indications de ma part. Je ne citerai pas même ma propre & personnelle expérience, quelque confiance que j'y doive apporter. Il y a eu un temps où je n'aurois ajouté aucune foi à des vérités que je pourrois certifier aujourd'hui. Je serois donc injuste & inconséquent de vouloir commander à la persuasion de mes lecteurs ; non, je ne crains pas de le répéter, je désire sincérement qu'aucun d'eux ne me croie sur ma parole, parce que, comme homme, je n'ai point de droits à la confiance de mes semblables ; mais je serois au comble de ma joie, si chacun d'eux pouvoit prendre une assez grande idée de lui-même & de la cause qui veille sur lui, pour espérer que par sa persévérance & ses efforts, il lui seroit possible de s'assurer de la vérité.

Je sais que par des vues sages & hors de la portée du vulgaire, les chefs & les ministres de presque toutes les religions en ont annoncé les dogmes avec prudence, & sur-tout avec une

réſerve qu'on ne peut aſſez louer, pénétrés ſans doute de la ſublimité de leurs fonctions, ils ont ſenti combien la multitude devoit en reſter éloignée, & c'eſt ſûrement pour cela qu'étant dépoſitaires de la clef de la ſcience, ils ont mieux aimé amener les peuples à avoir pour elle une vénération ténébreuſe, que d'en expoſer les ſecrets à la profanation.

S'il eſt vrai que ce ſoient-là leurs motifs, je ne peux les blâmer. L'ombre & le ſilence ſont les aſiles que la vérité préfere ; & ceux qui la poſſedent, ne peuvent prendre trop de précautions pour la conſerver dans ſa pureté ; mais ne puis-je leur repréſenter qu'ils auroient dû craindre auſſi de l'empêcher de ſe répandre, qu'ils ſont prépoſés pour la faire fructifier, pour veiller à ſa défenſe, & non pour l'enſevelir ; enfin, que la renfermer avec trop de ſoin, c'eſt peut-être lui faire manquer ſon but, qui eſt de s'étendre & de triompher ?

Je croirois donc qu'ils auroient agi très-ſagement, s'ils avoient approfondi davantage ce mot *myſtere*, dont ils ont fait un rempart à leurs religions. Ils pouvoient bien étendre des voiles ſur les points importants, en annoncer le développement comme le prix du travail & de la conſtance, & éprouver par là leurs proſélytes, en exerçant à la fois leur intelligence & leur zele ; mais ils ne devoient pas rendre ces découvertes

si impraticables que l'univers en fût découragé ; ils ne devoient pas rendre inutiles les plus belles facultés de l'être pensant, qui ayant pris naissance dans le séjour de la lumiere, étoit déjà assez malheureux de ne plus habiter auprès d'elle, sans qu'on lui ôtât encore l'espérance de l'appercevoir ici-bas ; en un mot, j'aurois, à leur place, annoncé un mystere comme une vérité voilée, & non comme une vérité impénétrable, & j'ai le bonheur d'avoir la preuve que cette définition auroit mieux valu.

Rien ne m'empêchera donc de persévérer dans les principes que je m'efforce de rappeller aux hommes, & d'assurer à mes semblables que non-seulement la cause active & intelligente doit nécessairement les diriger dans tous leurs actes, & par conséquent dans ceux qui ont rapport au culte, mais encore qu'il est en leur pouvoir de s'en assurer par eux-mêmes, & cela d'une maniere qui ne leur laisse point de doutes.

En effet, il ne faut qu'observer la conduite des différentes nations pour appercevoir qu'elles ont toutes regardé leur culte comme étant fondé sur la base que je viens d'établir. Ne sait-on pas avec quelle ardeur elles ont défendu leurs cérémonies & leurs dogmes religieux ? Chacune d'elles n'a-t-elle pas soutenu sa religion avec autant de zele & d'intrépidité, que si elle eût eu la certitude que la vérité même l'avoit établie ?

Que dis-je, ce nom de vérité n'eſt-il pas le rempart de toutes les ſectes & de toutes les opinions ? N'a-t-on pas vu les miniſtres mêmes des plus grandes abominations, s'envelopper de ce nom ſacré, ſachant bien que par là ils en impoſeroient plus ſûrement aux peuples ? Pourquoi donc cette marche ſeroit-elle ſi univerſelle, ſi le principe n'en étoit pas dans l'homme ? Pourquoi, même dans ſes faux pas, chercheroit-il à s'appuyer d'un nom qui en impoſe, s'il ne connoiſſoit pas intérieurement que ce nom eſt puiſſant, & qu'il en a beſoin ? Et en même temps, pourquoi annonceroit-il que ſes pas ſont dirigés par la verité, s'il ne ſentoit pas qu'ils le peuvent être ?

Nous croyons ces obſervations ſuffiſantes pour convaincre nos lecteurs de la néceſſité & de la poſſibilité du concours d'une cauſe active & intelligente dans toutes les actions des hommes, & principalement dans la connoiſſance & la pratique des loix qui doivent diriger leurs hommages envers le premier être, que nul d'entr'eux ne peut avoir méconnu de bonne foi.

Ainſi, dès que par leur nature la loi leur eſt impoſée de ne jamais marcher ſans cet appui, & que d'après tous les principes qu'on vient de voir, il leur eſt poſſible de l'obtenir, il eſt clair qu'ils erreront ſans ceſſe, & ſeront expoſés à toutes ſortes de dangers, lorſqu'ils vou-

dront agir par eux-mêmes. Alors ils feront bien plus condamnables encore de s'annoncer aux autres hommes, comme étant guidés par cette vraie lumiere, quand ils n'en auront pas la certitude.

Mais, quelles que foient à ce fujet leur erreur ou leur mauvaife foi, quelques bizarreries qu'ils puiffent introduire dans leurs inftitutions religieufes, nous devons affez reconnoître à préfent, comme je l'ai déjà dit, qu'on n'en peut pas conclure qu'il n'y ait ni regle, ni vérité pour l'homme. Nous devons voir bien plutôt que les méprifes des hommes en ce genre, ne peuvent tomber fur d'autres objets que fur l'extérieur & le fenfible de leurs religions, & qu'étant inférieurs & abfolument fubordonnés à l'être premier, toutes les opinions & toutes les contradictions qu'ils pourront enfanter, ne lui porteront jamais la moindre atteinte.

C'eft là la premiere conféquence que l'on doit inférer de tout ce qu'on vient de lire fur la diverfité des religions & des cultes. Par là l'homme fage & accoutumé à percer l'enveloppe des chofes, ne doit plus fe laiffer féduire par la variété des établiffements de cette efpece, ni être ébranlé par les contradictions univerfelles des hommes fur cet objet. Il doit voir actuellement quelle en eft la fource, & ne pas douter que fi l'homme porte en lui l'idée du premier être,

il doit aussi avoir un moyen fixe & uniforme de lui témoigner qu'il le connoît & qu'il lui rend hommage, moyen qui doit être un, & aussi inaltérable que cet être même, quoique les hommes se méprennent chaque jour sur la nature de l'un & de l'autre.

C'est là en même temps où nous pouvons voir le peu de confiance que méritent ceux qui prétendent prouver une religion par la morale, & combien ils sont dignes du peu de succès qu'ils ont ordinairement. Car la morale, quoiqu'étant un des premiers devoirs de l'homme actuel, n'a pas toujours été enseignée par des maîtres assez éclairés pour l'appliquer juste; elle a presque toujours été bornée au sensible corporel, & dès-lors elle a dû varier selon les lieux, & selon les différentes habitudes dans lesquelles l'homme aura fait consister sa vertu : d'ailleurs cette morale n'étant jamais que l'accessoire de la religion, lors même qu'elle est le plus perfectionnée; la vouloir employer pour preuve, c'est annoncer à la fois, & qu'on ne connoît pas les véritables preuves, & qu'il y en a nécessairement qui portent ce titre.

Je ne crois pas inutile, non plus, de faire observer que c'est par là que pechent les doctrines modernes, qui réduisent toutes les loix de l'homme à la morale, & toute sa religion à des actes d'humanité, ou au soulagement des mal-

heureux dans l'ordre matériel, c'est-à-dire, à cette vertu si naturelle & si peu remarquable, dont mon siecle essaie d'étayer ses systêmes, & qui concentrant l'homme dans des œuvres purement passives, n'est plus qu'un voile à l'ignorance, & perd tout son prix aux yeux du sage. Cette vertu est sans doute au nombre de nos obligations, & personne ne doit la négliger sous aucun prétexte ; mais on ne borneroit pas exclusivement tous nos devoirs à des actes temporels & sensibles, si on ne s'étoit pas persuadé que les choses sensibles & l'homme sont du même rang & de la même nature.

Après le résultat que nous venons d'appercevoir, nous devons en attendre un second, qui peut nous aider à combattre & à renverser une autre erreur, à laquelle les observateurs se sont laissés entraîner sur le même sujet, & qui tient naturellement à la même source.

En effet, si, selon eux, la connoissance d'un être supérieur, objet d'un culte, ainsi que celle de la nécessité de ce culte, n'étoient point innées dans l'homme, il s'ensuivroit que l'origine & la naissance des institutions religieuses seroient tout à fait indécises ; il seroit alors d'une difficulté insurmontable de savoir de quelle maniere ou dans quel temps elles auroient été imaginées, parce qu'alors les hommes n'ayant pour regle & pour loi que les révolutions continuelles de la

nature, ou les impulſions de leur caprice & de leur volonté, chaque inſtant auroit pu être l'époque d'une nouvelle religion, comme chaque inſtant auroit pu anéantir les plus anciennes, & ſucceſſivement détruire toutes celles qui ſont en honneur ſur la terre.

Dans cette ſuppoſition, il ſeroit très-certain que les inſtitutions dont nous parlons, n'étant plus que l'ouvrage de la foibleſſe ou de l'intérêt, non-ſeulement l'homme vrai pourroit les mépriſer, mais même il devroit employer ſes efforts pour en effacer juſqu'à la moindre trace dans lui-même & dans tous ſes ſemblables.

Mais, après avoir aſſuré tous nos principes, en les fondant, comme nous l'avons fait, ſur la nature de l'homme; après avoir reconnu l'univerſalité d'une baſe fondamentale à toutes les religions des peuples, on devroit être ſuffiſamment perſuadé que ce ſentiment naît avec l'homme, & dès-lors toute difficulté devroit ceſſer ſur l'origine de cette idée d'un être ſupérieur & du culte qui lui eſt dû.

On ne verroit plus dans l'accord & la conformité des idées des peuples ſur ces deux points, que les fruits naturels de ce germe indeſtructible, inné dans tous les hommes, & qui leur a parlé dans tous les temps, quoique nous ne puiſſions nier les uſages bizarres & faux qu'ils en ont preſque toujours faits; on en peut dire autant

des loix uniformes qu'ils devroient tous observer dans leur culte ; car, quoique par une funeste suite de leur liberté, ils éloignent & méconnoissent presque continuellement la cause physique supérieure, préposée pour diriger ce culte, ainsi que toutes leurs autres actions, on verroit bientôt qu'ils n'ont jamais été privés de la faculté de la sentir & de l'entendre, puisque dès-lors qu'ils sont liés au temps, cette cause active & intelligente qui veille essentiellement sur le temps, n'a jamais pu les perdre de vue, comme eux-mêmes auroient encore cet avantage à son égard, s'ils n'étoient les premiers à la fuir & à l'abandonner.

Si nous voulons nous convaincre encore mieux des rapports qui se trouvent entre l'homme & ces vérités lumineuses, dont nous l'annonçons comme dépositaire, nous n'avons qu'à réfléchir sur la nature de la pensée ; nous verrons bientôt qu'étant simple, unique & immuable, il ne peut y avoir qu'une seule espece d'êtres qui en soient susceptibles, parce que rien n'est commun parmi des êtres de différente nature ; nous verrons que si l'homme a en lui cette idée primitive d'un être supérieur, & d'une cause active & intelligente qui en exécute les volontés, il doit être de la même essence que cet être supérieur & que la cause qui correspond de l'un à l'autre ; nous verrons, dis-je, que la pensée leur

doit être commune, tandis que tous les êtres qui ne pourront recevoir aucune communication de cette penſée, ni en donner le moindre témoignage, ſeront exclus néceſſairement de la claſſe de ceux dont nous parlons.

Et c'eſt bien par là que l'homme pourroit acquérir des lumieres ſur lui-même, en apprenant à ſe diſtinguer de tous les êtres paſſifs & corporels qui l'environnent. Car, quelqu'effort qu'il emploie pour ſe faire entendre de quelqu'un d'eux, ſur les principes de la juſtice, ſur la connoiſſance d'un être ſupérieur & des autres objets qui ſont du reſſort de ſa penſée, il n'appercevra dans cet être corporel & ſenſible aucun ſigne, aucune démonſtration qui lui annonce qu'il en ait été entendu. Tout ce qu'il pourra obtenir, & non encore de tous les animaux, c'eſt de leur faire concevoir & exécuter les actes de ſa volonté, ſans toutefois qu'ils en comprennent la raiſon; encore faudroit-il, pour la perfection de ce commerce, que l'homme pût ſe rappeller leur langage naturel dont il a perdu la connoiſſance; car les moyens factices dont il ſe ſert aujourd'hui pour y ſuppléer, ne ſont que des preuves de ſon impuiſſance, & ne ſervent qu'à lui montrer que la grandeur ne conſiſte pas dans l'induſtrie, mais dans la force & dans l'autorité.

Lorſque l'homme, au contraire, ceſſant de

fixer les yeux sur les êtres sensibles & corporels, les ramene sur son être propre, & que dans le dessein de le connoître, il fait usage avec soin de sa faculté intellectuelle; sa vue acquiert une étendue immense, il conçoit & touche, pour ainsi dire, des rayons de lumiere qu'il sent bien être hors de lui, mais dont il sent aussi toute l'analogie avec lui-même; des idées neuves descendent dans lui, mais il est surpris, tout en les admirant, de ne les point trouver étrageres. Or, y verroit-il tant de rapports avec lui-même, si leur source & la sienne n'étoient pas semblables? Se trouveroit-il si à l'aise & si satisfait, à la vue des lueurs de vérité qui se communiquent à lui, si leur principe & le sien n'avoient pas la même essence?

C'est là ce qui nous fait reconnoître que la pensée de l'homme étant semblable à celle de l'être premier, & à celle de la cause active & intelligente, il doit y avoir eu entr'eux une correspondance parfaite dès le moment de l'existence de l'homme. Alors, si c'est vraiment sur cette affinité nécessaire entre tout être pensant, que sont fondées toutes les loix qui doivent diriger l'homme, tant dans la connoissance de l'être supérieur, que dans celle du culte qu'il doit lui rendre, nous pouvons voir à présent, avec évidence, quelle a dû être l'origine de la religion parmi les hommes, & si elle n'est pas aussi ancienne qu'eux-mêmes.

Cependant, la similitude que je viens de faire entrevoir entre tous les êtres qui sont doués de la pensée, exige que je fasse remarquer en ce moment une distinction importante qui échappe à la plus grande partie des hommes, ce qui les retient dans d'épaisses ténebres, & les expose aux méprises les moins excusables.

En effet, s'ils accordent la pensée à un être immatériel, tel que l'homme, & qu'on leur avoue, comme je l'ai fait, que le principe de la matiere est immatériel, ils voudront aussi que ce principe ait la pensée, & ne concevront pas que l'ont puisse la lui refuser.

D'un autre côté, si je refuse la pensée au principe immatériel de la matiere, ils ne sauront plus s'ils ne doivent pas la refuser aussi au principe immatériel de l'homme, parce qu'ils ne voient dans ces deux différents êtres immatériels, qu'une même nature, & par conséquent que les mêmes propriétés. Mais c'est toujours la même erreur qui les abuse; c'est toujours pour ne vouloir pas démêler deux natures aussi distinctes, qu'ils se laissent aller aux plus grands écarts sur cet objet. Rappellons-les donc aux premiers principes sur lesquels nous nous sommes déjà appuyés.

Tous les êtres immatériels proviennent médiatement ou immédiatement de la même source, & cependant ils ne sont pas égaux. Nous ne pou-

vons douter de cette inégalité des êtres, puiſque l'homme, qui eſt un être immatériel, reconnoît néceſſairement au deſſus de lui des êtres immatériels auxquels il doit des hommages & des ſoins aſſidus, comme étant dans leur dépendance ; il reconnoît que quoiqu'il ſoit ſemblable à ces êtres immatériels, par ſa nature immatérielle & par ſa penſée, cependant il eſt infiniment inférieur à eux, en ce qu'il peut perdre l'uſage de ſes facultés & s'égarer, au lieu que les êtres qui le dominent ſont à couvert de ce funeſte danger.

De même, le principe de la matiere eſt immatériel & indeſtructible comme le principe immatériel de l'homme ; mais ce qui met entre eux une diminution hors de tout rapport, c'eſt que l'un a la penſée & que l'autre ne l'a point, & cela parce que, comme je viens de le dire, l'être immatériel de l'homme provient immédiatement de la ſource des êtres, au lieu que l'être immatériel de la matiere n'en provient que médiatement.

Je ne crois pas faire d'indiſcrétion en avouant que c'eſt un *nombre* qui les diſtingue, ce qui ſera expliqué ci-après. Je crois en même temps rendre un ſervice eſſentiel à mes ſemblables, en les engageant à croire à des êtres immatériels qui ne penſent point. Car pluſieurs obſervateurs de mon temps ont cru n'être plus matérialiſtes, dès

qu'ils ont pu parvenir à admettre & reconnoître, comme moi, un principe immatériel dans la matiere. Mais le matérialiſme conſiſte-t-il uniquement à n'avoir pas une connoiſſance parfaite ni une idée juſte de la matiere & de ſon principe; & le vrai matérialiſte n'eſt-il pas plutôt, & ne ſera-t-il pas toujours celui qui mettra dans la même claſſe & au même rang, le principe immatériel de l'homme intellectuel, & le principe immatériel de la matiere ?

Je ne puis donc trop recommander de ne pas confondre les vraies notions que nous portons en nous ſur ces objets, & de croire à des êtres immatériels qui ne penſent point; c'eſt une diſtinction & une vérité qui doit réſoudre toutes les difficultés qu'on a élevées ſur cet objet.

Si cependant il reſtoit encore des doutes ſur la penſée, que j'ai préſentée comme devant être commune & uniforme dans tous les êtres diſtincts de la matiere & du ſenſible, & que, pour appuyer ces doutes, on objectât cette différence ſi remarquable parmi les facultés intellectuelles des hommes, que chacun d'eux paroît n'être pas en ce genre partagé plus également que dans les facultés corporelles & ſenſibles; je conviendrois avec ceux qui auroient cette incertitude, qu'en effet, à juger d'après la différence univerſelle qu'on apperçoit dans les facultés intellectuelles des hommes, il paroît

difficile à croire qu'ils puiſſent tous avoir une égale idée de leur être, ainſi que du culte auquel ils ſont tenus envers lui.

Mais nous n'avons jamais prétendu que les idées de tous fuſſent égales ſur cet objet, il nous ſuffit qu'elles ſoient ſemblables. Il n'eſt pas néceſſaire, il n'eſt pas même poſſible que tous les hommes ſentent également leur principe, mais il eſt conſtant que tous le ſentent, & qu'il n'y en a aucun qui n'en ait une idée quelconque. Cet aveu eſt tout ce que nous ſouhaitons de leur part, & c'eſt à la cauſe active & intelligente à faire le reſte.

Ce ne ſera point trop m'écarter de mon ſujet, que de m'arrêter un inſtant ſur la différence naturelle que nous appercevons dans les facultés intellectuelles de l'homme, & il ſera utile d'apprendre à connoître ce qu'elles auroient été dans ſon origine premiere, s'il ſe fût maintenu dans ſa gloire, & ce qu'elles ſont aujourd'hui qu'il en eſt deſcendu.

Quand même l'homme auroit conſervé tous les avantages de ſon premier état, il eſt certain que les facultés intellectuelles de chacun des hommes de ſa poſtérité auroient annoncé des différences, parce que ces facultés étant toutes le ſigne du principe premier dont ils émanent, & ce principe étant toujours neuf, quoique toujours le même, les ſignes qui le repréſentent, doivent manifeſter

par eux-mêmes ſa nouveauté continuelle, & faire connoître par là d'autant plus ſa fécondité. Mais, loin que ces différences euſſent produit une imperfection, ni cauſé des peines & des humiliations parmi les hommes, aucun d'eux ne s'en fût ſeulement apperçu; trop occupés à jouir, ils n'auroient pas eu le loiſir de comparer, & quoique les meſures de leurs facultés n'euſſent pas été égales, elles auroient chacune ſatiſfait abondamment ceux à qui elles auroient été réparties.

Dans l'état actuel de l'homme, au contraire, outre ces mêmes inégalités originelles qui ont toujours lieu, il eſt ſujet à celles qui proviennent des loix de la région ſenſible qu'il habite; ce qui rend bien plus pénible encore l'exercice de ſes facultés premieres, & en multiplie à l'infini les différences. Cependant, n'étant point condamné à la mort, ou à la privation perpétuelle de ces mêmes facultés premieres, la région élémentaire ne fait que lui préſenter un obſtacle de plus, & il a toujours l'obligation indiſpenſable de travailler à la ſurmonter; enfin aujourd'hui, comme dans ſon premier état, la meſure de ſes dons ſeroit ſuffiſante, s'il avoit toujours la ferme réſolution de les employer à ſon profit.

Mais qui ne fait que loin de tirer avantage de ces obſtacles, & de les faire tourner à ſa gloire,

gloire, l'homme les augmente encore par l'uſage faux de ſa volonté, par les générations irrégulieres, par l'ignorance où il s'enfonce tous les jours ſur les choſes qui lui conviennent, ou qui lui ſont contraires, ainſi que par une multitude d'autres cauſes qui occaſionent ſans ceſſe le dépériſſement de ces mêmes facultés, & qui les dénaturent au point de les rendre preſque méconnoiſſables.

Auſſi, dans cet état de dégradation où l'homme ſe laiſſe entraîner, il perd la véritable notion des privileges qui lui appartiennent; ſon cœur ſe vuide, & ne connoiſſant plus ſes vraies jouiſſances, il ſe rabaiſſe, & ne s'eſtime plus que ſur des différences conventionnelles, qui n'exiſtent que dans ſa volonté déréglée, mais auxquelles il s'attache avec d'autant plus d'ardeur, qu'ayant laiſſé échapper ſon ſeul appui, il n'a plus rien qui le ſoutienne.

Cependant, malgré ces différences originelles, multipliées encore, ſoit par les écueils de la région ſenſible, ſoit par les vicieuſes habitudes des hommes, pourrons-nous jamais dire que l'homme ait changé de nature, pendant que nous avons vu que les êtres corporels même ne ſauroient en changer, malgré la multitude des révolutions, auxquelles leur propre loi & la main de l'homme peuvent les aſſujettir?

Or, s'il eſt de la nature & de l'eſſence des

hommes d'avouer un être supérieur, & de sentir qu'étant attachés à la région sensible, il doit y avoir un moyen sensible de lui faire parvenir leurs hommages, il est certain que malgré tous leurs égarements, la loi ne sauroit jamais varier pour eux. Ils pourront rendre leur tâche plus longue & plus difficile, comme ils le font en effet tous les jours par leur aveuglement & leur imprudence, mais ils ne se dispenseront jamais de l'obligation de la remplir. Soit que l'un se trouve plus chargé que l'autre par sa nature, soit qu'il le devienne par sa propre faute, il faudra néanmoins que le tribut de chacun se paie, & ce tribut n'est autre chose, de la part de l'homme, que le sentiment, l'aveu & le juste emploi des facultés qui le constituent.

Alors, quelque défiguré que soit l'homme, nous devons toujours trouver en lui sa loi premiere, puisque sa nature est toujours la même; nous devons toujours le trouver semblable à l'être qui lui communique la pensée, puisque cette pensée ne peut correspondre qu'entre des êtres de même nature; nous devons, dis-je, le reconnoître comme inséparablement lié à l'idée de son principe, & à celle des devoirs qui l'attachent à lui, puisqu'étant convenus que ces idées sont universelles parmi les hommes, nous n'avons pas pu nier qu'elles ne naissent & qu'elles ne vivent perpétuellement avec eux.

C'est pour cela que nous avons porté jusqu'à l'origine même de l'homme, l'époque de la naissance de sa religion.

Quel cas pouvons nous faire alors des opinions imprudentes & insensées, qui ont fait naître cette institution sacrée de la crainte ou de la timidité des hommes ? Comment de pareilles foiblesses leur pourroient-elles donner une idée aussi sublime que celle d'un guide qui peut les éclairer & les soutenir à tous leurs pas, si le germe n'en étoit pas dans leur sein ? Et, puisqu'ils portent ce germe en eux-mêmes, pourquoi lui chercher une autre origine.

Non, sans doute : on ne dira plus que les effrayantes révolutions de la nature auront donné naissance à cette idée dans l'homme. Tout au plus, auroient-elles été un des moyens propres à ranimer dans lui les facultés précieuses qui s'y trouvent si souvent assoupies ; mais jamais elles ne lui auront communiqué le germe de ces facultés, puisque ce n'est que par là qu'il est homme.

Bien moins encore, lui auroient-elles donné toutes les lumieres & toutes les connoissances nécessaires à l'entier accomplissement des devoirs relatifs à sa religion & à son culte, puisqu'en même temps que l'homme sent que ces lumieres lui manquent, il sent qu'il ne peut les tenir que d'une cause intelligente, qui étant au dessus de lui, est à plus forte raison au

dessus de la nature matérielle. Or, si l'homme, malgré sa misere & sa privation, est encore par son essence au dessus de cette même nature matérielle, quels sont donc les secours & les lumieres qu'il en pourroit attendre ?

On voit par là quels médiocres fruits toutes les révolutions de la région élémentaire ont pu produire dans l'homme, & combien il seroit déraisonnable d'y chercher la source de ses vertus & de sa grandeur.

Ce n'est pas, comme je viens de le dire, que les terribles événements auxquels la nature élémentaire est exposée, n'aient servi souvent à réveiller les facultés intellectuelles engourdies dans l'homme, en le rappellant à la fois, à l'idée de l'être premier, & à la nécessité de l'honorer.

Je veux même que dans la fâcheuse situation où il s'est trouvé fréquemment, & qui a dû devenir encore plus affreuse par l'ignorance à laquelle il s'est presque toujours abandonné, il ait choisi parmi les objets épars autour de lui, ceux qui lui ont paru les plus puissants, & qu'il leur ait adressé des vœux pour en obtenir des secours contre les malheurs qui le menaçoient ; je veux qu'ayant ainsi fait choix de ses dieux, il leur ait encore rendu un culte sensible & qu'il leur ait offert des sacrifices ; je veux que la même méprise ayant eu lieu diversement en différentes parties de la terre, selon que l'homme y aura éprouvé plus

ou moins d'effroi, ç'ait été là une des causes qui ont produit la variété qui se trouve entre toutes les religions.

Que pourroit-on statuer d'après cela qui fût contraire au principe que je défends ? Ne voit-on pas quel a été le mobile de ces institutions ; ne voit-on pas quel en est le frivole objet ? Ne voit-on pas enfin que ceux-mêmes qui les ont établies, ne pouvant se cacher l'infirmité de leurs idoles, ont cherché à les étayer en en multipliant le nombre, que souvent ils les ont répudiées pour les remplacer ensuite à leur gré, & qu'ils ont montré la même inconstance dans le choix des moyens qu'ils avoient employés pour se les rendre favorables. Or, si c'étoit une lumiere fixe qui les eût dirigés, ils seroient eux & leurs œuvres à couvert de toutes ces contradictions.

Il est donc évident que ceux qui ont observé de pareils faits, en ont porté beaucoup trop loin les conséquences. De ce que la crainte & la superstition ont fait naître des institutions religieuses en différents lieux, ou, ce qui est encore plus vrai, ont introduit des variétés dans les religions déjà établies, il ne seroit pas juste de conclure que telle a été la source de toutes les religions, & que c'est là où l'homme a puisé les principes & les notions qui lui sont communes universellement avec ses semblables. Mais il n'est

pas absolument impossible de montrer encore plus clairement la cause de cette erreur, & de la mettre entiérement à découvert.

N'ai-je pas annoncé l'homme comme étant un assemblage de facultés sensibles & de facultés intellectuelles ? n'a-t-on pas dû concevoir par là que ces facultés sensibles lui étant communes avec les bêtes, il devenoit dès-lors susceptible d'habitudes comme elles ; mais aussi que ces habitudes, tenant toutes au sensible, ne pouvoient naître que par le secours des causes & des moyens sensibles.

N'a-t-on pas dû concevoir, au contraire, que les facultés intellectuelles de l'homme étant d'un ordre supérieur aux causes sensibles, ne pouvoient pas être commandées par ces causes sensibles, & qu'il leur falloit, pour les mouvoir & les animer, la réaction d'une cause & d'un agent d'un autre ordre, c'est-à-dire, qui fût de la même nature que l'être intellectuel de l'homme.

C'est donc là que se trouve la solution du problême ; il falloit distinguer les œuvres sensibles de l'homme d'avec ses idées premieres qui n'appartiennent qu'à son être intellectuel ; il falloit voir que le climat, la température & tous les accidents plus ou moins considérables de la nature matérielle & sensible pouvoit bien opérer sur les mœurs, les habitudes & les actions

extérieures de l'homme, qu'ils pouvoient même par la liaison de l'homme au sensible, opérer passivement sur ses facultés intellectuelles ; mais que le concours de toutes les révolutions élémentaires quelconque ne lui donneroient jamais la moindre idée d'une cause supérieure, ni des points fondamentaux que nous avons découverts en lui ; puisqu'en un mot toutes les causes que nous examinons dans ce moment, étant par leur nature, dans l'ordre sensible, ne peuvent opérer activement que sur le sensible, & jamais ainsi sur l'intellectuel.

Alors nous ne verrions dans tous ces fruits de la foiblesse & de la crainte de l'homme, qu'un usage faux & une application insensée de ces facultés intellectuelles, mais nous n'y verrions jamais leur origine. Car si lors même que ces facultés intellectuelles agissent sur le sensible, elles le font simplement mouvoir, & ne le créent pas, quoiqu'elles lui soient supérieures ; à plus forte raison le sensible leur étant inférieur, elles en pourront être affectées, lorsqu'il agira sur elles, mais elles n'en recevront jamais la naissance & la vie.

Nous rentrons donc de nouveau dans notre principe, qui a été de placer l'origine de la religion au premier moment de l'existence de l'homme.

Si, après de semblables démonstrations, ceux

qui ont avancé l'opinion contraire, persistoient encore à la soutenir, & à vouloir que l'homme eût trouvé dans des causes inférieures & sensibles, la source des notions & de toutes les lumieres dont nous annonçons qu'il porte le germe en lui-même; nous n'aurions, pour renverser absolument leur systême, qu'une seule chose à leur demander; savoir, pourquoi les révolutions de la nature matérielle ayant donné, comme ils le disent, une religion aux hommes, les bêtes n'ont pas aussi la leur; car elles ont été présentes, comme les hommes, à toutes ces révolutions.

Cessons donc de nous arrêter à une pareille opinion, & attachons-nous plutôt à reconnoître tout le prix du germe qui a été placé dans nous-mêmes; attachons-nous à sentir que si ce germe précieux doit nous rendre des fruits sans nombre, quand il aura reçu sa *culture* naturelle; il ne pourra aussi annoncer que la confusion & le désordre, quand il recevra des *cultures* étrangeres. Enfin, n'attribuons qu'à ces fausses *cultures*, les incertitudes que l'homme a montrés dans tous les pas qu'il a faits sans son guide.

Mais je pressens la curiosité de mes lecteurs sur cette *culture* naturelle, sur les effets invariables de la cause active & intelligente que j'ai reconnue comme la lumiere indispensable de l'homme; en un mot, sur cette religion ou

ce culte unique, qui, d'après les principes que j'ai exposés, rameneroit tous les cultes à la même loi.

Quoique j'aie annoncé que ce n'étoit point de la main de son semblable, que l'homme devoit attendre les preuves & les témoignages certains de ces vérités; il peut au moins en recevoir le tableau, & je me propose de le lui présenter.

Je ne cacherai pas cependant tous les efforts que je fais en moi-même pour l'entreprendre. Je ne jette point les yeux sur la science, que je ne sois couvert de honte, en voyant tout ce que l'homme a perdu, & je voudrois que rien de moi ne fût ce que je fais, car je ne trouve rien en moi qui en soit digne : c'est pour cette raison que je ne puis jamais m'exprimer sur ces objets que par des symboles.

La religion de l'homme dans son premier état, étoit soumise à un culte, comme elle l'est encore aujourd'hui, quoique la forme en fût différente; la principale loi de cet homme étoit de porter continuellement sa vue depuis l'*Orient* jusqu'à l'*Occident*, & depuis le *Nord* jusqu'au *Midi*; c'est-à-dire, de déterminer les *latitudes* & les *longitudes* dans toutes les parties de l'univers.

C'est par là qu'il avoit une connoissance parfaite de tout ce qui s'y passoit, qu'il purgeoit de malfaiteurs tout son empire, qu'il assuroit la

route aux voyageurs bien intentionnés, & qu'il établissoit l'ordre & la paix dans tous les états soumis à sa domination; par là, aussi, il manifestoit pleinement la puissance & la gloire de la cause premiere qui l'avoit chargé de ces sublimes fonctions, & c'étoit lui rendre les hommages les plus dignes d'elle, & les seuls capables de l'honorer & de lui plaire; car étant *une* par essence, elle n'a jamais eu d'autre objet que de faire régner son *unité;* c'est-à-dire, de faire le bonheur de tous les êtres.

Cependant, si l'homme n'eût pas été secondé dans l'exercice de l'emploi immense qui lui étoit confié, il n'auroit pu seul en embrasser toutes les parties : aussi avoit-il autour de lui des ministres fideles qui exécutoient ses ordres avec précision & célérité : il pensoit, ses ministres lisoient ses volontés, & les écrivoient avec des caracteres si nets & si expressifs qu'ils étoient à couvert de toute équivoque.

La premiere religion de l'homme étant invariable, il est, malgré sa chûte, assujetti aux mêmes devoirs; mais comme il a changé de climat, il a fallu aussi qu'il changeât de loi pour se diriger dans l'exercice de sa religion.

Or, ce changement n'est autre chose que de s'être soumis à la nécessité d'employer des moyens sensibles pour un culte qui ne devoit jamais les connoître. Néanmoins comme ces moyens

ſe préſentent naturellement à lui, il n'a que très-peu de ſoins à ſe donner pour les chercher, mais beaucoup plus, il eſt vrai, pour les faire valoir & s'en ſervir avec ſuccès.

Premiérement, il ne peut faire un pas ſans rencontrer ſon *autel ;* & cet *autel* eſt toujours garni de *lampes* qui ne s'éteignent point, & qui ſubſiſteront auſſi long-temps que l'*autel* même.

En ſecond lieu, il porte toujours l'*encens* avec lui, en ſorte qu'à tous les inſtants il peut ſe livrer aux actes de ſa religion.

Mais avec tous ces avantages, il eſt effrayant de ſonger combien l'homme eſt encore éloigné de ſon terme, combien il a de tentatives à faire avant de parvenir au point de pouvoir remplir entiérement ſes premiers devoirs ; & même encore quand il y ſeroit parvenu, reſteroit-il toujours dans une ſujétion irrévocable & qui lui feroit ſentir juſqu'à la fin la rigueur de ſa condamnation.

Cette ſujétion eſt de ne pouvoir abſolument rien de lui-même, & d'être toujours dans la dépendance de cette cauſe active & intelligente qui peut ſeule le remettre ſur la voie quand il s'égare ; qui peut ſeule l'y ſoutenir, & qui doit diriger aujourd'hui tous ſes pas, en ſorte que ſans elle non-ſeulement il ne peut rien connoître, mais qu'il ne peut pas même tirer le

moindre fruit de ses connoissances & de ses propres facultés.

En outre, ce n'est plus comme pendant sa gloire, où il lisoit jusqu'aux pensées les plus intimes de ses supérieurs & de ses sujets, & où il pouvoit en conséquence commencer avec eux selon sa volonté. Mais dans l'horrible expiation à laquelle il s'est exposé, il ne peut se flatter de rétablir ce commerce, sans commencer par apprendre à *écrire ;* heureux ensuite s'il se trouve dans le cas d'apprendre à *lire*, car il y a bien des hommes, & même des plus célebres par leurs connoissances, qui passent leur vie sans avoir jamais *lu*.

Ce n'est pas que quelques-uns n'aient *lu* sans avoir jamais *écrit ;* mais ce sont là des privileges particuliers, & la loi générale est de commencer par *écrire ;* au lieu que l'homme, dans son premier état, pouvoit à son gré s'occuper continuellement à la *lecture*. Or, comme l'expiation de l'homme doit se passer dans le temps, c'est cette loi du temps qui l'assujettit à une gradation pénible & indispensable dans le recouvrement de ses droits & de ses connoissances, tandis que dans sa premiere origine, rien ne se faisoit attendre, & que chacune de ses facultés répondant toujours à ses besoins, agissoit sur le champ selon son désir.

Ces avantages inexprimables étoient attachés

à la possession & à l'intelligence d'un livre sans prix, qui étoit au nombre des dons que l'homme avoit reçus avec la naissance. Quoique ce livre ne contînt que dix feuilles, il renfermoit toutes les lumieres & toutes les sciences de ce qui a été, de ce qui est & de ce qui sera ; & le pouvoir de l'homme étoit si étendu alors, qu'il avoit la faculté de lire à la fois dans les dix feuilles du livre & de l'embrasser d'un coup d'œil.

Lors de sa dégradation, le même livre lui est bien resté, mais il a été privé de la faculté de pouvoir y lire aussi facilement, & il ne peut plus en connoître toutes les feuilles que l'une après l'autre. Cependant il ne sera jamais entiérement rétabli dans ses droits qu'il ne les ait toutes étudiées ; car, quoique chacune de ces dix feuilles contienne une connoissance particuliere & qui lui soit propre, elles sont néanmoins tellement liées, qu'il est impossible d'en posséder une parfaitement, sans être parvenu à les connoître toutes ; & quoique j'aie dit que l'homme ne pouvoit plus les lire que successivement, aucun de ses pas ne seroit assuré, s'il ne les avoit parcourues en entier, & principalement la quatrieme, qui sert de point de ralliement à toutes les autres.

C'est une vérité sur laquelle les hommes ont peu fixé leur attention, c'est cependant celle qu'il leur étoit infiniment nécessaire d'observer & de

connoître : car ils naiffent tous le livre à la main ; & fi l'étude & l'intelligence de ce livre font précifément la tâche qu'ils ont à remplir, on peut juger de quel intérêt il eft pour eux de n'y pas faire de méprife.

Mais leur négligence fur cet objet a été portée à un point extrême ; il n'en eft prefque pas parmi eux qui aient remarqué cette union effentielle des dix feuilles du livre, par laquelle elles font abfolument inféparables. Les uns fe font arrêtés à la moitié de ce livre, d'autres à la troifieme feuille, d'autres à la premiere ; ce qui a produit les athées, les matérialiftes & & les déiftes ; quelques-uns en ont bien apperçu la liaifon ; mais ils n'ont pas faifi la diftinction importante qu'il y avoit à faire entre chacune de ces feuilles, & les trouvant liées, ils les ont crues égales & de la même nature.

Qu'en eft-il arrivé ? C'eft que fe bornant à l'endroit du livre, qu'ils n'avoient pas eu le courage de paffer, en s'appuyant fur ce qu'ils ne parloient cependant que d'après le livre, ils ont prétendu qu'ils le poffédoient tout entier, & fe croyant par là infaillibles dans leur doctrine, ils ont fait tous leurs efforts pour le perfuader. Mais ces vérités ifolées, ne recevant aucune nourriture, ont bientôt dépéri entre les mains de ceux qui les avoient ainfi féparées, & il n'eft plus refté à ces hommes imprudens

qu'un vain fantôme de ſcience, qu'ils ne pouvoient donner comme un corps ſolide, ni comme un être vrai, ſans avoir recours à l'impoſture.

C'eſt de là préciſément d'où ſont ſorties toutes les erreurs que nous aurons à examiner dans la ſuite de ce traité, ainſi que toutes celles que nous avons déjà relevées ſur les deux principes oppoſés, ſur la nature & les loix des êtres corporels, ſur les différentes facultés de l'homme, ſur les principes & l'origine de ſa religion & de ſon culte.

On verra ci-après ſur quelle partie du livre ſont tombées principalement les mépriſes; mais, avant d'en venir là, nous compléterons l'idée qu'on doit avoir de ce livre incomparable, en donnant le détail des différentes ſciences & des différentes propriétés, dont chacune de ſes feuilles renfermoit la connoiſſance.

La premiere traitoit du principe univerſel, ou du centre, d'où émanent continuellement tous les centres.

La ſeconde, de la cauſe occaſionelle de l'univers; de la double loi corporelle qui le ſoutient; de la double loi intellectuelle, agiſſant dans le temps; de la double nature de l'homme, & généralement de tout ce qui eſt compoſé & formé de deux actions.

La troiſieme, de la baſe des corps; de tous les réſultats & des productions de tous les genres

& c'eſt là que ſe trouve le *nombre* des êtres immatériels qui ne penſent point.

La quatrieme, de tout ce qui eſt actif, du principe de toutes les langues, ſoit temporelles, ſoit hors du temps; de la religion & du culte de l'homme, & c'eſt là que ſe trouve le *nombre* des êtres immatériels qui penſent.

La cinquieme, de l'idolâtrie & de la putréfaction.

La ſixieme, des loix de la formation du monde temporel, & de la diviſion naturelle du cercle par le rayon.

La ſeptieme, de la cauſe des vents & des marées; de l'échelle géographique de l'homme; de ſa vraie ſcience & de la ſource de ſes productions intellectuelles ou ſenſibles.

La huitieme, du *nombre* temporel de celui qui eſt le ſeul appui, la ſeule force & le ſeul eſpoir de l'homme, c'eſt-à-dire, de cet être réel & phyſique, qui a deux *noms* & quatre *nombres*, en tant qu'il eſt à la fois actif & intelligent, & que ſon action s'étend ſur les quatre mondes. Elle traitoit auſſi de la juſtice & de tous les pouvoirs légiſlatifs; ce qui comprend les droits des ſouverains, & l'autorité des généraux & des juges.

La neuvieme, de la formation de l'homme corporel dans le ſein de la femme, & de la décompoſition du triangle univerſel & particulier;

La

La dixieme enfin étoit la voie & le complément des neuf précédentes. C'étoit sans doute la plus essentielle, & celle sans laquelle toutes les autres ne seroient pas connues, parce qu'en les disposant toutes dix en circonférence, selon leur ordre numérique, elle se trouve avoir le plus d'affinité avec la premiere, dont tout émane, & si l'on veut juger de son importance, que l'on sache que c'est par elle que l'auteur des choses est invincible, parce que c'est une barriere qui le défend de toutes parts, & que nul être ne peut passer.

Ainsi, comme l'on voit renfermées dans cette énumération, toutes les connoissances où l'homme peut aspirer, & les loix qui lui sont imposées, il est clair qu'il ne possédera jamais aucune science, ni qu'il ne pourra jamais remplir aucun de ses vrais devoirs, sans aller puiser dans cette source; nous savons aussi actuellement quelle est la main qui doit l'y conduire, & que si par lui-même il ne sauroit faire un pas vers cette source féconde, il peut être sûr d'y parvenir, en oubliant sa volonté, & laissant agir celle de la cause active & intelligente qui doit seule agir pour lui.

Félicitons-le donc de pouvoir encore trouver un tel appui dans sa misere; que son cœur se remplisse d'espérance, en voyant qu'il peut même aujourd'hui découvrir sans erreur, dans

ce précieux livre, l'effence & les propriétés des êtres, la raifon des chofes, les loix certaines & invariables de fa religion & du culte qu'il doit néceffairement rendre à l'être premier ; c'eft-à-dire, qu'étant à la fois intellectuel & fenfible, & que n'y ayant rien qui ne foit l'un ou l'autre, il doit connoître fes propres rapports avec tout ce qui exifte.

Car, fi ce livre n'a que dix feuilles, & que cependant il contienne tout; rien ne peut exifter, fans appartenir par fa nature à l'une des dix feuilles. Or, il n'y a pas un être qui n'indique lui-même quelle eft fa claffe & à laquelle des dix feuilles il appartient : chaque être nous offre donc par là les moyens de nous inftruire de tout ce qui le concerne ; mais, pour fe diriger dans ces connoiffances, il faut favoir diftinguer les loix vraies & fimples qui conftituent la nature des êtres, d'avec celles que les hommes fuppofent & leur fubftituent tous les jours.

Venons à cette partie du livre, dont j'ai annoncé que l'on avoit le plus abufé. C'eft cette quatrieme feuille qui a été reconnue comme ayant le plus de rapport avec l'homme, en ce que c'eft là où étoit écrits fes devoirs & les véritables loix de fon être penfant, de même que les préceptes de fa religion & de fon culte.

En effet, en fuivant avec exactitude, avec

constance & avec une intention pure, tous les points qui y étoient clairement énoncés, il pouvoit obtenir des secours de la main même qui l'avoit puni, s'élever au dessus de cette région corrompue, dans laquelle il est relégué par condamnation, & retrouver des traces de cette ancienne autorité, en vertu de laquelle il déterminoit autrefois les *latitudes* & les *longitudes* pour le maintien de l'ordre universel.

Mais, comme c'est à cette quatrieme feuille qu'étoient attachées de si puissantes ressources, c'est aussi, comme nous l'avons dit, sur cette partie du livre, que ses erreurs devoient être les plus importantes; & en effet, si l'homme n'en eût point négligé les avantages, tout seroit encore heureux & en paix sur la terre.

La premiere de ces erreurs a été de transposer cette quatrieme feuille, & d'y substituer la cinquieme, ou celle qui traite de l'idolâtrie; parce qu'alors l'homme défigurant les loix de sa religion, ne pouvoit en retirer les mêmes fruits, ni les mêmes secours que s'il eût persévéré dans le vrai culte. Au contraire, ne recevant que les ténebres pour récompense, il s'y ensevelissoit au point de ne plus même désirer la lumiere.

Telle fut la marche de ce principe, dont nous avons dit au commencement de cet ouvrage, qu'il s'étoit fait mauvais par sa propre

volonté; telle a été celle du premier homme; & telle a été celle de plusieurs de ses descendants; sur-tout parmi les nations qui prennent leur *Orient* au *Sud* de la terre.

C'est là cette erreur ou ce crime, qui ne se pardonne point, & qui au contraire subit indispensablement les punitions les plus rigoureuses; mais la multitude des hommes est à couvert de ces égarements; car ce n'est qu'en marchant que l'on tombe, & le plus grand nombre ne marche point; cependant, comment avancer sans marcher.

La seconde erreur est d'avoir pris une idée grossiere des propriétés attachées à cette quatrieme feuille, & d'avoir cru pouvoir les appliquer à tout; car, en les attribuant à des objets auxquels elles ne pouvoient convenir, il étoit impossible de rien trouver.

Aussi, qui ne sait quel est le peu de succès de ceux qui fondent la matiere sur quatre éléments, qui n'osent refuser la pensée aux bêtes, qui s'efforcent de faire quadrer le calcul solaire avec le calcul lunaire, qui cherchent la longitude sur la terre & la quadrature du cercle; en un mot, qui tentent tous les jours une infinité de découvertes de cette nature, & dans lesquelles ils n'ont jamais de résultats satisfaisants, comme nous continuerons à le faire voir dans la suite de ce traité? Mais, cette erreur

n'étant pas dirigée directement contre le principe univerſel, ceux qui la ſuivent, n'en ſont punis que par l'ignorance, & elle ne demande point d'expiation.

Il y en a une troiſiemė par laquelle avec cette même ignorance, l'homme s'eſt cru très-légérement en poſſeſſion des avantages ſacrés que cette quatrieme*feuille pourroit en effet lui communiquer ; dans cette idée, il a répandu parmi ſes ſemblables les notions incertaines qu'il s'eſt faites de la vérité, & a tourné ſur lui les yeux des peuples, qui ne devoient les porter que vers le premier être, vers la cauſe phyſique active & intelligente, & vers ceux qui par leurs travaux & leurs *vertus* avoient obtenu le droit de la repréſenter ſur la terre.

Cette erreur, ſans être auſſi funeſte que la premiere, eſt cependant infiniment plus dangereuſe que la ſeconde, parce qu'elle donne aux hommes une idée fauſſe & puérile de l'auteur des choſes, & des ſentiers qui menent à lui ; parce qu'enfin ceux qui ont eu l'imprudence & l'audace de s'annoncer ainſi, ont pour ainſi dire établi autant de ſyſtêmes différents, autant de dogmes & autant de religions. Or, ces établiſſements déjà peu ſolides par eux-mêmes & par le vice de leur inſtitution, n'ont pu manquer d'éprouver encore des altérations; en ſorte qu'étant obſcurs & ténébreux dès le moment de leur origine,

ils ont par la longueur des temps, découvert pleinement leur difformité.

Joignons donc les énormes abus qui ont été faits des connoissances renfermées dans la quatrieme feuille de ce livre dont nous naissons tous dépositaires ; joignons la confusion qui en est provenue, à tout ce que nous avons observé sur l'ignorance, la crainte & la foiblesse des hommes; & laissant là les symboles, nous aurons l'explication & l'origine de cette multitude de religions & de cultes en usage parmi les nations.

Nous ne pourrons que les mépriser, sans doute, en appercevant cette variété qui les défigure, & cette opposition mutuelle qui en découvre la fausseté; mais lorsque nous ne perdrons pas de vue que ces différences & ces bizarreries n'ont jamais pu tomber que sur le sensible ; lorsque nous nous rappellerons que l'homme par sa pensée, étant l'image & la similitude du premier des êtres pensants, apporte avec lui toutes ses loix, nous reconnoîtrons alors que sa religion naît également avec lui-même; que loin qu'elle ait été en lui une suite de l'exemple, du caprice, de l'ignorance, & de la frayeur qu'ont pu lui inspirer les catastrophes de la nature, ce sont au contraire toutes ces causes, qui l'ont si souvent défigurée, & qui ont amené l'homme au point de se défier même du seul remede qu'il eût à ses maux. Nous reconnoîtrons bien mieux encore qu'il souffre

ſeul de ſes variations & de ſes foibleſſes ; que la ſource de ſon exiſtence & la voie qui lui eſt accordée pour y parvenir, n'en ſeront jamais moins pures, & qu'il ſera toujours ſûr de trouver un point de réunion qui lui ſoit commun avec ſes ſemblables, quand il portera les yeux vers cette ſource, & vers la ſeule lumiere qui doit l'y conduire.

Telles ſont les idées que nous devons avoir de la véritable religion de l'homme, & de toutes celles qui ont uſurpé ce nom ſur la terre. Maintenant, cherchons la cauſe des erreurs que les obſervateurs ont faites dans la politique ; car, après avoir conſidéré l'homme en lui-même, & relativement à ſon principe, il paroît très-important de le conſidérer dans ſes relations avec ſes ſemblables.

Fin de la premiere Partie.



